

W. C. C.

F. J. 10.

LE
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
TOME II.

[Argens, Jean-Baptiste de Boyer d']

33
TRIOMPH
DE LA
VIRTE
TOME II

L E
TRIOMPHE
D E L A
V E R T U,
O U
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
C O M T E S S E
D E
B R E S S O L.
T O M E I I.



A L A H A Y E,
Chés **J E A N G A L L O I S.**
M. DCC. XLI.

TRIOMPHÉ

DE LA

VERTU



BRESE



JEAN GALLOIS

1840





L E
T R I O M P H E
D E L A
V E R T U,
O U
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
C O M T E S S E
D E
B R E S S O L.



LIVRE TROISIÈME.

UE m'étois attachée à me
concilier l'amitié de l'ai-
mable Rosalie, & j'y
avois réüssis ; mais je
n'avois pû encor lui ar-
racher l'aveu de ses secrets. Lors-
que je la pressois de décharger son
Tome II. A cœur

cœur dans mon sein, elle me répondoit que mon estime lui étoit chère, & que c'étoit pour se la conserver qu'elle refusoit de me faire le récit de ses aventures. Ah! avoüiez plutôt, lui disois-je, que vous ne me jugez pas digne de votre confiance. Ne vous ai-je pas cependant donné la mienne toute entière? Vous partagez ma douleur, je partage la vôtre, & vous vous obstinez à m'en cacher la cause? Que vous êtes pressante, me répondit-elle! mais je vois qu'il faut que je cède à vos instances. Attendez-vous à me voir répandre de torrens de larmes, & préparez, vous à y mêler les vôtres. Mais pour n'être pas interrompue dans le récit touchant que j'ai à vous faire, allez dire, je vous prie, à Abdalen de ma part que j'ai besoin de quelques heures de repos, & qu'il me fera plaisir de me laisser seule avec vous jusqu'au tems du souper

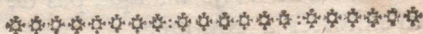
souper. Je m'aquittai avec d'autant plus d'empressement de la commission, dont elle me chargeoit, que ma curiosité demandoit depuis long-tems à être satisfaite.

ABDALEN ne manqua pas de m'exhorter à continuer de parler en sa faveur à sa belle Maîtresse. Cela suppose qu'il me croyoit fort livrée à ses intérêts, il se trompoit; mais les perils, que je craignois pour mon innocence, demandoient que je l'entretinsse dans son erreur: il n'en fut malheureusement pour moi que trop-tôt détrompé, & à quels dangers ne fut-je pas exposée? C'est-là un récit qui suivra celui que la belle Rosalie va me faire. Il faut donc, me dit-elle avant que de le commencer, que pour vous satisfaire je consente à renouveler les mortelles douleurs qui m'accablent; mais puis-je me promettre que vous aurez assés

A 2

d'in-

d'indulgence pour excuser les foiblessees dont j'ai à faire l'aveu. Vous allez juger si je dois cesser de me les reprocher, & si je puis me plaindre des suites funestes qui en ont été les châtimens.



HISTOIRE

D E

ROSALIE.

JE ne vous dirai rien, ni de ma naissance, ni des soins que l'on prit de mon éducation, qui fut telle qu'on la donne à une jeune personne destinée à tenir un rang distingué dans le Monde. Le Marquis de Gormès mon Pere avoit mérité par sa valeur d'être élevé aux emplois les plus honorables, & fut employé par le Roi son maître dans les plus importantes négociations.

gotiations. Il épousa à l'âge , de vingt cinq ans, une jeune Demoi-
selle qui tiroit son origine d'une
des plus illustres familles de l'E-
spagne. Je fus le second fruit de
leur mariage. Ma naissance fut pré-
cédée de celle d'un Frere dont je
n'ai été que trop tendrement ai-
mée. La suite de mon histoire en
fera une preuve.

DOM Fernand (c'est le nom de
mon frere) eut à peine atteint
sa douzieme année qu'il fut envoyé
à la Cour, pour y être Page de sa
Majesté Catholique. Jamais il n'y
eut d'adieux arrosés de plus de lar-
mes que ceux qu'il me fit, & de
quelles tendres & vives carresses
ne furent-ils pas accompagnés ?
Chere & aimable Rosalie, me dit-
il en me tenant étroitement ser-
rée entre ses bras, & en baignant
mon visage de ses pleurs, pour
quoi m'oblige-t-on de m'éloig-
ner de vous ? Hélas ! que de-

A 3

vien-

6 TRIOMPHE DE

deviendrai-je lors que je serai privé du plaisir de vous voir ? je ne m'occuperai que de votre seule idée. Votre charmante image sera sans cesse présente à mon esprit. Je ne m'entretiendrai qu'avec vous. Mais rien de tout cela pourra-t-il me consoler des maux d'une cruelle absence ? si du moins je parlois avec cette consolante assurance que vous n'aimerez jamais que moi. J'étois trop jeune pour pouvoir distinguer les sentimens de l'amour d'avec ceux de la nature. Je m'imaginois qu'ils tenoient l'un & l'autre le même langage : ainsi je ne fus point alarmée des discours passionnés que me tint Dom Ferdinand. Mes oreilles y étoient accoutumées. Mille fois il m'avoit dit qu'il m'aimoit de tout son cœur, & que jamais il n'aimeroit que moi seule. Dès l'âge le plus tendre il avoit eu pour moi des complaisances qui lui avoient gagné toute
ma

ma tendresse. Je lui répondis donc, bien éloignée de pouvoir démêler le sens de ses dernières paroles, que l'absence, loin de diminuer, ne serviroit qu'à accroître l'amitié qu'il pouvoit exiger de la plus tendre de toutes les sœurs. Il ne me répondit que par de nouveaux soupirs & par de nouvelles larmes ? J'y mêlai les miennes, mais elles n'avoient pas le même motif que celles de Dom Fernand. Il partit après avoir exigé de moi que je répondrois exactement à toutes les lettres qu'il m'écriroit. Mais, ce qui me surprit, c'est qu'il me recommanda instamment de ne montrer ni mes lettres ni les siennes à ma Gouvernante.

LES premières que je reçûs étoient remplies de tous les sentimens que l'amour le plus tendre peut inspirer ; mais encor une fois, je le répète, je commençois seulement à entrer dans ma onzième

année ; ainsi il n'étoit pas surprenant que je confondisse le langage de l'amitié avec celui de l'amour. Ma Gouvernante m'apprit à en faire la différence , elle fut effrayée du stile passionné dont les lettres de Dom Fernand étoient écrites ; & elle me dicta elle-même les réponses que j'avois à lui faire. Tout ce que je m'en rapelle, c'est que je lui marquois que mon amitié pour lui seroit toujours telle que les liens du sang l'exigeoient ; mais que je croyois qu'il pouffoit trop loin celle qu'il avoit pour moi ; que je ne pensois pas que mon absence dût l'affliger au point de fermer son cœur à la joye ; que le mien se livroit à tous les plaisirs innocents que je pouvois goûter, & que je lui conseillois d'imiter mon exemple , s'il vouloit me prouver qu'il m'aimoit d'une amitié qui se tenoit renfermée dans les bornes du devoir.

QUEL-

QUELQUE peu de lumieres que j'eusse alors, je jugeai bien cependant que cette lettre ne pouvoit guères être du goût de Dom Ferdinand. Il lui fut aisé de conjecturer que je n'avois fait que l'écrire telle qu'elle m'avoit été dictée, ou par mes Parens ou par ma Gouvernante. J'obtins par-là que le stile de ses lettres fût moins passionné ; mais le changement n'étoit que dans les termes, les sentimens qu'il m'exprimoit étoient toujours les mêmes. Il ne cessoit de me répéter que mon absence lui devenoit chaque jour plus insupportable & , que ce qui augmentoit son désespoir, c'est qu'il n'osoit confier au papier les secrets de son cœur. Il ne s'en tint pas là , il écrivit à mon pere une lettre touchante par laquelle il le prioit instamment de le rappeler à Seville prétextant le besoin pressant qu'il avoit de respirer l'air natal. Il marquoit que sa santé déperissoit à vûe d'œil ; que,

A s depuis

10 TRIOMPHE DE

depuis quelques mois, il étoit tombé dans une langueur dont il ne pouvoit espérer de guerir, qu'en s'éloignant promptement de Madrid. Mais mon Pere, à qui ma Gouvernante n'avoit pas crû devoir faire un mystere de la passion de Dom Fernand, & qui avoit lû lui même les premieres lettres qu'il m'avoit écrites, lui répondit que l'air de Seville lui seroit mille fois plus nuisible que celui de Madrid; & qu'il ne le rappelleroit auprès de lui que lorsqu'il le croiroit entièrement guéri d'une maladie qui étoit bien différente de celle dont il se plaignoit; que l'absence, jointe à l'usage qu'il feroit de sa vertu & de sa raison, dissiperoit cette langueur qui lui faisoit désirer de retourner dans sa Patrie.

Mon Pere, qui avoit pour Dom Fernand une tendresse extrême, voulut bien lui épargner des reproches plus humilians. C'étoit

toit à mots couverts qu'il lui faisoit entendre qu'il avoit quelque soupçon de cette fatale passion qui lui rendoit mon absence insupportable. Mon frere jugea que le secours de la dissimulation lui étoit nécessaire pour assurer le succès de ses vœux. Il continua donc à m'écrire ; mais ce n'étoit plus l'amour, c'étoit l'amitié seule, réglée par le devoir, qui sembloit avoir dicté ses lettres. Je triomphois d'un si heureux changement que je croyois sincère. Peut-être mes parens étoient-ils dans la même persuasion ; mais ils sçavoient qu'il y a des playes qui se r'ouvrent aisément, & qu'un rien suffit pour rallumer un feu mal éteint. Ainsi ils conclurent de laisser encor plusieurs années mon frere à Madrid. Et pourquoi, ô Ciel ! lui permirent-ils de me revoir, aurois-je à me reprocher le plus affreux de tous les crimes ? Et aurois-je été témoin du plus cruel

de tous les malheurs ? Puis-je m'en rappeler le souvenir sans verser des torrens de larmes ? Excusez, ma chere, me dit la triste Rosalie en interrompant son récit, celles que je repands ; vous jugerez bien-tôt si mes yeux ne sont pas condamnés à en verser continuellement. Vous avez voulu que je vous racontasse mes aventures. Votre curiosité va être satisfaite, mais attendez-vous à frémir d'horreur.

QUELQUES momens s'écoulerent avant que la douleur, dont elle paroissoit accablée, lui permit de reprendre le fil de son histoire. Tantôt elle tenoit les yeux attachés contre terre, & tantôt elle les élevoit au Ciel en poussant de tristes soupirs, Je me sentoís moi-même si émue que j'hésitai si je ne devois pas la prier de supprimer un récit, qu'elle ne pouvoit continuer sans voir toutes ses peines se renouveler. Mais, après avoir essuyé
ses

ses pleurs, elle le poursuivit ainsi.

J'AVOIS atteint ma quinzième année que je n'avois fait encor aucune épreuve de ma sensibilité. J'avois goûté jusqu'alors les paisibles douceurs d'une tranquille indifférence. Je ne croyois pas même que mon cœur fut fait pour aimer. Le moment n'étoit pas sans doute encor arrivé, où l'amour avoit à me faire sentir sa puissance ; ou peut-être ne s'étoit-il pas encor offert à mes yeux quelque objet digne de captiver ma tendresse : mais le fatal instant approchoit, où j'allois éprouver que l'amour à sur nos cœurs des droits, que l'on ne frustre pas aisément.

J'ETOIS tombée dans une maladie qui demandoit que j'allasse respirer l'air de la campagne. Mes parens m'envoyèrent avec ma Gouvernante chez une de mes Parentes, qui faisoit son séjour ordinaire dans une de ses terres éloignée

née de quelques lieues de Seville. Ma coutûme étoit d'aller tous les matins prendre le frais dans un bosquet planté sur les bords d'une claire fontaine. J'y passois des heures entieres à m'entretenir de mes douces reveries, ou occupée de la lecture de quelques livres amusans. Ce fut-là où mon jeune cœur aprit pour la premiere fois à soupirer. Le hazard fit un jour tomber à mes pieds une perdrix qui venoit d'être blessée, le chasseur qui l'avoit tiré vint pour la ramasser. Je ne parlerai point de l'impression que la vûe de mes foibles charmes fit sur son cœur ; mais je me souviens que le mien se sentit ému d'un trouble secret qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. J'eus à peine attaché mes regards sur le jeune Cavalier qui s'offroit à mes yeux, que je les baissai en rougissant ; M'envieriez-vous, Madame, me dit-il, un bonheur dont je suis redevable au hazard ?

zard ? Ne me privez pas du plaisir de voir ce que les Dieux ont formé de plus parfait. C'est-là, Monsieur, lui répondis-je, un compliment flateur que je ne mérite point; mais vous êtes galant, & je me suis point surprise Non, Madame, me répartit-il en m'interrompant, vous ne devez pas être surprise des hommages que je rends à votre beauté; & de qui n'êtes vous pas en droit d'en attendre ? Que je serois heureux, si les miens pouvoient ne pas vous déplaire ! mais pourquoi vous offenseroient-ils, puisque l'amour le plus tendre & le plus respectueux en sera toujours le principe ?

Pour m'en convaincre, je n'avois qu'à interroger les regards de celui qui me parloit. Quel langage plus animé & plus touchant, que celui qu'ils me tenoient ? L'austère bienséance cependant vouloit que je feignisse de ne pas l'entendre;
mais

mais m'étoit il aisé de déguiser ma sensibilité ? Les violences qu'une jeune personne se fait , pour ne pas laisser paroître les tendres sentimens qui s'élevent dans son cœur , ne servent-elles pas bien souvent à les faire éclater ? Quoiqu'il en soit , je répondis aux déclarations de Dom Henrique de façon à lui faire soupçonner qu'elles ne me déplaisoient pas. Peut-être n'aurois-je pû m'empêcher de lui faire l'avou de ma foiblesse , si ma Gouvernante n'étoit venue troubler un entretien qui ne m'avoit déjà que trop attendrié. Dom Henrique ne s'effraya point de sa présence. Après l'avoir saluée gracieusement , il lui raconta en peu de mots par quel hazard il se rencontroit dans l'endroit où j'étois. Je suis bien persuadée , Monsieur , lui répondit Dona Hortensia , que ce n'est point icy un rendez-vous ; mais , si la chasse vous conduit une autre fois dans ces

ces lieux, n'y venez pas dans l'espérance d'y faire la même rencontre ; car je ne dois pas vous cacher que vous feriez des pas inutiles. Eh-bien, Madame, reprit Dom Henrique, je ne crains pas de vous faire connoître le fond de mon cœur. Vous vous doutez bien que mon indifférence n'a pu tenir à la vûe des charmes qui se sont offerts à mes yeux. Un moment a suffi pour m'enflammer de l'amour le plus tendre ; mais cet amour aussi pur, que les rayons du Soleil qui nous eclaire, pourrez vous m'en faire un crime ? Oui ! je suis assuré que vous-même vous le favoriserez, si vous en connoissiez toute la vivacité. C'est vous promettre beaucoup de ma complaisance, lui répartit ma gouvernante ; mais peut-être en auriez-vous une autre idée, si vous me connoissiez mieux. Un pareil compliment, qui n'étoit guères apparemment

ment

ment du goût de Dom Henrique, fut accompagné d'une profonde révérence qu'elle lui fit, en m'ordonnant de la suivre.

J'AIMOIS, c'en est assés pour faire juger si je pouvois m'arracher sans murmure à la vûe du charmanr objet qui m'avoit appris à soupirer. Il fut aisé à Dona Hortensia de s'apercevoir de ma mauvaise humeur, & elle s'avisa fort mal à propos de l'augmenter par quelques reproches qu'elle me fit. Je lui répondis assez froidement, que, si elle se défioit de ma sagesse, elle pouvoit s'attacher à suivre mes pas; mais que je n'étois point venu à la campagne pour demeurer renfermée dans une chambre. Je ne sçai de quel ton j'accompagnai cette réponse; mais mon imperieuse Gouvernante en prit un plus radouci avec moi. Pour appaiser la petite colére, dont je commençois à m'animer, elle me dit que le Cavalier, qui

qui venoit de me parler, lui paroissoit très-aimable, qu'il portoit sur le visage un air de distinction, qui annonçoit une naissance illustre: Qu'elle se sentoît même si fort prévenue en sa faveur, qu'elle n'hésiteroit pas d'appuyer ses intérêts auprès de moi, si elle étoit assurée qu'il fût d'un rang à pouvoir entrer dans ma Famille.

Où! pour le coup, je crus ne courir aucun risque à faire à ma Gouvernante un sincere aveu de mes sentimens. Je laissai parler mon cœur, & il ne faut pas demander si je pris plaisir à renchérir sur les louanges qu'elle venoit de donner à Dom Henrique. J'ajoutai cependant que le penchant, que j'avois à l'aimer, ne me feroit point oublier ce que je devois à l'éclat de ma naissance; mais ce n'étoit pas là le point qui dût m'inquiéter. Une lettre que m'écrivit Dom Henrique, & qu'il eut l'a-

l'adresse de me faire tenir, m'apprit qu'il étoit d'un rang à pouvoir prétendre à mon Alliance. Il s'étoit signé le Comte de Ribeira; mais, hélas! je ne sçavois pas que ce nom seul dût être un obstacle à ses vœux. Dona Hortensia, à qui je montrai cette lettre, parut interdite envoyant le nom de celui qui me l'avoit écrite.

LE Comte de Ribeira, s'écria-t-elle! Ah, Mademoiselle, que je vous plains si votre cœur parle en sa faveur, & la dessus elle m'apprit qu'un des Parens du Comte, jaloux de la confiance dont le Roi honoroit mon Pere, n'avoit rien oublié pour le supplanter; que, désespéré de ne pouvoir réussir, il avoit eu la lâcheté d'aposter des assassins pour lui ôter la vie. Ainsi jugez, Mademoiselle, ajoûta ma Gouvernante, si votre Famille sera disposée à approuver un choix que votre cœur a peut-être déjà fait. Ce
n'est

n'est pas que le choix de Dom
Henrique soit condamnable, le
mérite de Dom Henrique le justi-
fie; mais vous sçavez qu'il y a
des haines injustes qui se perpe-
tuent dans les Familles, & qui s'y
transmettent comme des héritages.
Je n'ignorois pas que c'étoit-là une
détestable maxime, autorisée par
les loix du monde; mais j'inter-
rogeois mon cœur, & il me ré-
pondoit qu'il ne pourroit jamais
s'y soumettre. Et, ce qui me faisoit
espérer que mes parens ne blâme-
roient peut-être pas mon choix,
(car l'avouerais-je à ma confusion?
trop prompte à m'enflammer, je
fentois que mon bonheur dépendoit
d'être unie par les liens indis-
solubles à celui qui le premier avoit
sçu trouver la route de mon cœur,) c'est
que Dona Hortensia m'apprit
que ce Parent du Comte, dont elle
m'avoit parlé, ne lui étoit allié
que de bien loin, & qu'il étoit
mort

mort depuis plus de seize ans. Cela supposoit des obstacles moins difficiles à surmonter. Mais il falloit que Dom Henrique travaillât à mettre ma Gouvernante dans ses intérêts : il y donna tous ses soins , & il eut lieu de s'applaudir du succès dont ils furent suivis. La complaisance qu'elle eut de me remettre elle même une lettre , que m'écrivoit mon Amant , me fit juger qu'il avoit trouvé le moyen de s'insinuer bien avant dans ses bonnes graces. Mais quel fut mon étonnement , lorsqu'elle me proposa de me ménager une entrevûe secrète avec lui ? Je ne sçai , me dit-elle , si je dois accorder au Comte une grace, que depuis quinze jours il sollicite par les plus vives instances ; mais peut-être, ajouta-t-elle en me regardant avec un souris malin , me feriez-vous des reproches si je me rendois à ses importunités ? Sçavez-vous qu'il me prie

prie de souffrir qu'il ait le plaisir de vous entretenir, en ma présence s'entend ? Eh bien, ma chere bonne, lui répondis-je, n'est-ce pas-là une preuve de la pureté de ses intentions ? Il est vrai, reprit Dona Hortensia, que cette condition, qu'il met à la grace qu'il demande, mérite qu'on la lui accorde. Mais, voyons, il s'agit de faire les choses bien secrètement ; car Madame votre parente ne me paroît pas disposée à être aussi indulgente que moi ; & Dieu sçait quel bruit elle feroit, si elle venoit à soupçonner que Dom Henrique eût eu quelque conversation particulière avec vous. Ainsi je suis d'avis que vous receviez sa visite dans ma chambre, & je prendrai si bien mes mesures que personne dans le Château ne l'y verra entrer.

FUNESTE condescendance, dont je veux bien croire que ma Gouver-

ver-

vernante ne prévoyoit pas les suites cruelles! Et, ce qui rendoit sa faute inexcusable, c'est qu'elle n'avoit elle-même avertie des obstacles que le Comte auroit à surmonter du côté de ma Famille. Mais que ne peut pas sur une Ame vé-nale la vûe d'un sordide intérêt? Et combien de jeunes personnes, dont l'innocence ne court de périls que ceux, où les exposent celles qui sont chargées de leur éducation? Dona Hortensia, loin de se prêter aux désirs de Dom Henrique, n'auroit-elle pas dû travailler à me guérir d'une passion, qui n'avoit déjà jetté que de trop profondes racines dans mon cœur? Mais elle oublioit son devoir: mon amour me permettoit-il de lui en rappeler le souvenir?

Je ne sçai comment elle réussit à introduire secrètement le Comte dans sa chambre. Je ne faisois que rentrer dans la mienne, au re-tour

tour d'une promenad où j'avois
 accompagnée ma Parente , lors
 qu'elle vint m'avertir que j'étois
 attendue par une personne dont la
 vûe ne me déplairoit point : & le
 nom de cette personne étoit-il bien
 difficile à mon cœur de le deviner ?
 Je ne songeai en suivant ma Gou-
 vernante avec précipitation qu'à
 cacher la tendre émotion dont j'é-
 tois faisie. Je ne rapporterai point
 tous les discours passionnés que
 Dom Henrique me tint, ce fut l'a-
 mour lui-même qui s'exprima par
 ses discours. Je ne doutois pas
 que Dona Hortensia livrée à ses
 intérêts, & confidente de mes se-
 crets , ne l'eût instruit de mes
 sentimens ; mais son respect pour
 moi, bien plus que la crainte de dé-
 plaire à ma Gouvernante, ne lui
 permit pas de profiter de la con-
 fidence qu'elle lui avoit faite ; c'é-
 toit de moi-même qu'il vouloit ar-
 racher l'aveu de ma sensibilité :

Tome II,

B

m'é-

m'étoit-il possible de le lui refuser ? Mais je voulois sçavoir s'il étoit instruit comme moi de l'obstacle qui s'opposoit à nos désirs. Je lui demandai donc s'il n'avoit pas appris qu'un de ses Parens, jaloux de l'élevation du Marquis de Gormez mon Pere , après avoir fait d'inutiles efforts pour diminuer son crédit, s'étoit mis à la tête de quelques assassins pour lui ôter la vie. Dom Henrique me répondit que celui dont je venois de lui parler n'étoit allié à sa famille qu'au cinquième ou sixième degré ; qu'elle n'avoit jamais eu aucune liaison avec lui ; & qu'ainsi il ne croyoit pas que mes Parens conservassent aucune inimitié contre les siens. Cette réponse calma un peu mes inquiétudes.

Mon Amant continua à me tenir des discours si passionnés , les sentimens qu'il m'exprimoit étoient si tendres & si délicats, que je ne
pûs

pûs lui cacher que mes vœux s'accordoient avec les siens. Sollicitez, lui dis-je, avec ardeur l'aveu de mes Parens, je ne m'y oppose pas; &, s'ils se décident en votre faveur, soyez assuré de ma promptitude à me soumettre à leurs volontés. Il faudroit que l'on pût s'imaginer tout l'amour dont mon Amant étoit enflammé, pour juger des transports de joye où le livra l'aveu que je venois de lui faire. Il se jetta à mes genoux, & me donna toutes les marques d'un homme qui est ravi hors de lui-même. Mais cette joye dont il s'enivroit, & que je partageois avec lui, ne devoit pas durer long-temps.

J'AVOIS passé trois mois à la campagne : outre que mes forces étoient entièrement rétablies, l'intérêt de mon amour demandoit que je n'y fisse pas un plus long séjour. Je sçavois que, dès que je serois retournée à Seville, Dom Henri

B 2

qu

que presseroit avec ardeur la conclusion de notre union. Son Pere en effet peu de jours après mon retour fit à mes Parens une visite qui n'eut pas le succès qu'il en es-
peroit. son rang, les grands biens qu'il avoit à transmettre à son Fils, ne lui permettoient pas de douter que les propositions qu'il vouloit faire ne dus-
sent être favorablement écoutées ; mais le nom seul de Ribeira étoit odieux à mon Pere. Le temps n'avoit pû lui faire oublier qu'un lâche, qui portoit ce nom, avoit été son plus cruel ennemi. Ce ne fut pas là cependant la raison qu'il prétexta pour excuser son refus, il répondit au Comte qu'il étoit très-sensible à la demande qu'il lui faisoit ; mais qu'il avoit déjà pris pour moi des engagemens que l'honneur ne lui permettoit pas de rétracter. La douleur, dont je fus saisie, lorsque j'appris la réponse qui avoit été faite au
Pere

Pere de mon Amant, ne peut s'exprimer. Je n'examinai point si pour l'intérêt de ma gloire je devois dévorer mes larmes en secret, je me jettai aux pieds de ma Mere, après lui avoir avoué que mon bonheur dépendoit d'unir mon sort à celui de l'aimable Comte. Je sçai, Madame, lui dis-je, que je devrois rougir des pleurs que je répans; c'est une foiblesse dont ma sagesse murmure, & que je me reproche à moi-même. J'aurois dû armer mon cœur d'un peu plus d'indifférence. Mais est-il aisé de résister à la puissance de l'amour? J'avoue cependant qu'il n'y a que le mérite de Dom Henrique qui puisse excuser ma sensibilité. Je l'aime, j'en fais l'aveu. Ah! Madame, vos entrailles de Mere ne peuvent-elles s'émouvoir en ma faveur? Assûrez le bonheur de mes jours. Autorisez de votre consentement un choix, qui ne peut-être

blâmable que parce que je devois attendre que vous l'eussiez fait pour moi. Helas! que je voudrois bien, ma chere Enfant, me répondit ma tendre Mere en me relevant avec bonté, & en m'accablant des plus touchantes caresses, que votre Pere voulût entrer dans mes vûes! Il n'hésiteroit pas de sacrifier a votre repos le ressentiment qui l'anime contre la Famille du Comte; mais vous sçavez qu'il n'est pas facile d'ébranler ses résolutions. Je ne laisserai pas cependant de mettre tout en œuvre pour le rendre favorable à vos vœux.

TRANSPORTÉE de joye pour une promesse si consolante, je me jettai une seconde fois aux genoux de ma Mere, en prenant une de ses mains que je baisai mille fois. Avec quelle impatience n'attendis-je pas quel seroit le succès des efforts qu'elle devoit faire, pour vaincre la résistance que mon Pere
op-

opposoit à mes désirs? Mais, hélas! je fus malheureusement trompée dans mes espérances : il vint lui-même me trouver dans mon appartement ; & , après m'avoir accablée de reproches en présence de ma Gouvernante , il me menaça de tout son courroux , s'il m'arrivoit de souffrir que Dom Henrique me rendît aucun soin. Toute tremblante, j'eus beau me précipiter à ses pieds , que j'arrosai de mes larmes , en le priant de rétracter le severe Arrêt qu'il venoit de prononcer. Mes soupirs , mes pleurs, les prières touchantes que je lui fis, rien ne pût le fléchir. Je suis condamnée à combattre les plus tendres penchans de mon cœur. N'aurois-je pas dû écouter la voix de la sagesse & de la raison ? Et , si je ne pouvois cesser d'aimer Dom Henrique, la soumission que je devois aux volontés de mon Père ne m'obligeoit-elle pas de rom-

pre tout commerce avec mon Amant ? mais , je dois l'avouer à ma honte , une funeste passion, à qui j'avois laissé trop prendre d'empire sur mon cœur , m'avoit rendue sourde à la voix du devoir.

DONA Hortensia qui avoit eu bonne part aux reproches & aux menaces, que je venois d'essuyer, ne devoit guères être disposée à seconder mes vœux. Il étoit cependant nécessaire que je la misse dans mes intérêts. Ne plus voir le cher Comte me paroissoit le plus affreux de tous les malheurs. Je voulois qu'il apprit de ma bouche même que mon amour dureroit autant que ma vie; & que les obstacles, dont il étoit combattu, ne serviroient qu'à en accroître l'ardeur. Non seulement j'eus la foiblesse de lui écrire pour réveiller ses espérances; mais, entraînée par un fatal penchant, je m'y pris de tant de façons différentes auprès
de

de ma Gouvernante ; je lui représentai si vivement que je n'écouterois plus que la voix de mon désespoir, si elle ne se prêtoit à mes desirs , qu'elle consentit à favoriser les entrevûes secrètes que je voulois avoir avec mon Amant. Funeste résolution qui occasionnera les plus étranges malheurs ! Je m'écartois de mon devoir ; mais de quels chatimens, ô Ciel ! mes fautes n'ont-elles pas été punies ? Ce que je vais rapporter fera pour les jeunes personnes de mon âge une leçon instructive, qu'il leur apprendra que les fautes que l'amour fait commettre demeurent rarement sans punition.

APRÈS avoir pris avec Dona Hortensia tous les arrangemens nécessaires pour tenir secrètes les visites que Dom Henrique devoit me faire ; je lui fis remettre une lettre par laquelle je le priai de se rendre à minuit à la porte de notre

B s jar-

jardin , qui lui seroit ouverte par ma
Gouvernante , dès qu'il paroîtroit;
& qu'elle le conduiroit dans un sal-
lon , où j'aurois le plaisir de m'en-
tretienir avec lui. Il est inutile de dire
avec quel transport de joye mon
Amant reçût ces nouvelles mar-
ques que je lui donnois de ma
tendresse. Je ne dirai rien aussi de
la conversation que j'eus avec lui.
Nos regards , nos soupirs , nos lar-
mes , en firent une bonne partie.
Adorable Rosalie , me disoit Dom
Henrique en arrosant mes mains
de ses pleurs , pouvions-nous pré-
voir le malheur qui nous accable ?
Quelle injustice plus cruelle que
celle de vos Parens , & qu'ai-je
fait qui ait pu me rendre odieux
à leurs yeux ? Pourquoi vouloir me
faire porter la peine d'un crime
que je n'ai pas commis , & que je
déteste ? Le lâche qui en a été l'Au-
teur , étoit à peine connu dans ma
famille , il n'avoit de commun
avec

avec elle qu'un nom qu'il deshonorait. Ah! souffrez Madame, que j'aïlle moi-même me jeter aux genoux du Marquis votre Pere; peut-être ne refusera-t-il pas de m'entendre, & j'espère qu'il se rendra à la force de mes raisons. Eh! non, non, cher Comte lui répondis-je, c'est-là une démarche que je ne vous conseille point, elle ne serviroit qu'à m'attirer une nouvelle persécution. Mon Pere, pour nous ôter à tous deux toute espérance, feroit pour moi le choix d'un Epoux qu'il voudra me forcer d'accepter; mais peut-il espérer que je me soumettrai à ses ordres? Non, non, ou jamais il ne me sera permis de disposer de ma main, ou ce sera en faveur de celui à qui j'ai donné mon cœur.

AH! c'en est trop, divine Rosalie, s'écria le Comte d'un ton passionné, en prenant une de mes mains que je ne pûs dérober à ses

B. 6.

amou-

amoureux transports, vous me ravissez hors de moi-même. Je suis donc assuré que non seulement vous ne partagez pas la haine qui anime votre famille contre moi, mais que rien ne pourra vous faire oublier les sermens de fidélité qui nous unissent. Ah ! me reste-t-il encor à former quelques vœux ? Sûr de votre constance, j'attendrai sans murmure le moment heureux, où nous n'aurons plus d'obstacles à surmonter. Ces obstacles dureront-ils autant que ma vie, & ma vie peut-elle durer autant que mon Amour ?

LES soupirs de mon Amant, ses tendres regards, la vive émotion avec laquelle il me parloit, me tenoient un langage encor plus touchant. Enivrée du plaisir que je goûtois à l'entendre, j'aurois voulu pouvoir le prolonger bien avant dans le jour. Plusieurs fois ma Gouvernante m'avoit déjà averti qu'il

qu'il étoit tems de faire mes adieux au Comte ; mais que n'en coutait-il pas pour se dérober à la vûe d'un objet tendrement chéri ? Il falut cependant me faire cette violence. Je consentis à me séparer de mon Amant ; mais ce fut à condition que j'aurois bien-tôt le plaisir de le revoir. Deux mois s'écoulerent, durant lesquels Dom Henrique me continua ses visites nocturnes. Que l'on juge du progrès que l'amour fit dans mon cœur ! Mais que les maux, dont il nous accable, devroient bien nous dégoûter des douceurs qu'il nous promet. Je touche au moment, où je vais payer bien cherement celles que j'ay goûtées. Quelle scène, ô Dieux ! plus tragique que celle qui se prépare ?

Je croyois Dom Fernand entièrement guéri de l'incestueuse passion dont j'étois l'objet. Ce qui me confirmoit dans cette idée, c'est

qu'il ne m'envoioit plus que des lettres bien différentes de celles qui avoient allarmé mon innocence. Il ne sollicitoit plus outre cela son retour à Seville, & ce fut-là la raison qui engagea mes parens à l'y rappeler. Je me faisois d'avance une fête de le revoir ; parce que j'avois pour lui toute la tendresse que le sang peut inspirer ? Joignez à cela que je me flattois qu'il ne refuseroit pas de s'intéresser en faveur de Dom Henriqué. Me falloit-il un autre motif pour me faire souhaiter son retour avec ardeur ? Que nous sommes aveugles dans nos désirs , & que nous connoissons peu nos véritables avantages ! Le jour même que mon frere arriva, je n'eus que trop de preuves qu'une absence de cinq années n'avoit pas opéré dans son cœur le changement qui faisoit l'objet de mes vœux. Dans une conversation particuliere, que j'eus avec

vec

vec lui, il osa me demander si je m'étois ressouvenue de la promesse que je lui avois faite. Je vous ai donné mon cœur tout entier, me dit-il, m'avez vous conservé le vôtre? Ne pouvant m'imaginer qu'il me parlât sérieusement, je voulus tourner en plaisanterie ce qu'il venoit de me dire. Que devins-je lorsque j'entendis Dom Fernand me parler de Dom Henrique comme d'un Rival qui lui étoit odieux? L'horreur dont je fus saisie ne peut s'exprimer. Ce fut dans tout mon corps un tremblement universel: je pâlis, je rougis, vingt fois mon visage changea de couleur. Je ne me connoissois plus moi-même, j'étois si hors de moi que je ne sçavois ce que je devois répondre. Mon étonnement me retenoit dans une espèce de stupide immobilité. Revenue enfin un peu à moi, je dis à mon frerè que pour l'intérêt de sa gloire je voulois bien
croi-

croire, qu'il étoit bien éloigné de penser les choses qu'il venoit de me faire entendre; mais que, s'il vouloit m'obliger, je le priois instantamment de changer de discours. Eh! quoi donc, ma chere Rosalie, me répondit-il en prenant une de mes mains, qu'il seroit tendrement dans les siennes, douteriez-vous que ma tendresse pour vous n'égale & ne surpasse même celle de Dom Henrique? Et, parceque vous m'êtes unie par les liens du sang, en seriez-vous pour cela moins aimable à mes yeux qu'aux siens; & serois-je coupable pour aimer ce qui me paroît infiniment aimable? Oui! dussai-je me voir accablé de toute votre haine, je ne puis plus retenir un aveu que la violence de mon amour m'arrache. Plaignez moi, si vous le voulez, ou que je le sois, s'il le faut, pour vous un monstre d'horreur; mais n'entreprenez pas de me guérir d'une passion

sion, que je sçai être condamnée par la vertu, par la nature, & par la raison. Ne voyez dans moi qu'un Amant qui brûle d'un feu qu'il se reproche à lui même, mais que rien ne peut éteindre.

Pus-je entendre une pareille déclaration sans que mes cheveux se dressassent d'horreur? Je tenois les yeux attachés contre terre, parce que je craignois de rencontrer les regards de celui qui venoit de me parler, (car dois-je encor lui donner le nom de frere?) & d'y voir la flamme impure dont ils étoient embrasés. O Ciel! m'écriai-je, après l'avoir écouté, non sans fremir à chaque parole qu'il prononçoit, fut-il jamais un trouble pareil à celui qui m'agite? Est-ce Dom Fernand, dont je viens d'entendre la voix? Et, si c'est lui, oublie-t-il qui je suis? Ne se souvient-il plus que le même sang qui coule dans ses veines coule dans les
mien-

miennes? Un égarement de raison lui cache-t-il ce qu'il me doit, & ce qu'il se doit à lui même? Ah! mon frere, mon cher frere, que ce doux nom vous rappelle à votre devoir. De quel crime affreux vous êtes-vous donc rendu coupable, pour que le Ciel exerce sur vous une si cruelle vengeance? N'avez-vous pas horreur de vous même? Ne tremblez-vous pas que la terre ne s'entrouvre sous vos pieds pour vous engloutir? Ah! fuyez promptement de ces lieux funestes à votre repos & au mien; ou, si vous ne pouvez me fuir, l'obscurité d'un Cloître va me dérober pour toujours à vos yeux. Ne vais-je pas enfoncer le poignard dans le sein de ceux qui nous ont donné le jour, lorsque je les instruirai du motif qui me force à prendre cette résolution? Eh! non non, me répondit-il froidement, sans paroître ému de ce que je venois

nois de lui dire, ne prétextez pas une si frivole raison, elle ne sera point écoutée. Avouez plutôt que ma présence est un obstacle à votre amour, & que vous ne songez à vous retirer dans un Couvent, que parce que vous vous promettez de pouvoir secrètement y recevoir les visites d'un Amant qui vous est cher. Mais ne vous flatter pas que nos parens veuillent ajouter foy à vos rapports. Non, non, ils ne prendront pas le change si aisément. C'est moi qui me charge de leur faire entrevoir le véritable motif qui vous inspire des pensées de retraite. Prévenez les, je vous en laisse la liberté; nous verrons qui de vous ou de moi sera le mieux écouté.

QUE l'on juge dans quel nouvel embarras devoit me jeter ces dernières paroles. J'ai dit que mon Pere avoit pour Dom Fernand une aveugle tendresse; ainsi je ne doutois

tois pas qu'il ne lui fût facile de le faire entrer dans ses vûes. Le discours qu'il venoit de me tenir m'annonçoit, que, pour qu'on le crût guéri de sa passion, il ne manqueroit pas d'emprunter tous les dehors de la plus grande indifférence, & je ne fus pas trompée dans mes conjectures. Incertaine sur le parti que je prendrois, je consultai Dona Hortensia qui me répondit que le meilleur conseil qu'elle avoit à me donner, étoit d'instruire promptement mes Parens de toute ce qui venoit de se passer; mais qu'elle n'étoit pas d'avis que je leur parlasse de Couvent. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que vous deviez à présent vous promettre de recevoir aucune visite de Dom Henrique. La jalousie de Dom Fernand lui fera éclairer toutes vos actions; & à quel excès de fureur ne se livreroit-il pas, s'il venoit à soupçonner que vous entreteniez quel-

quelque commerce avec son Rival? &, s'il vous surprenoit avec lui, ne seriez-vous pas assurée de voir répandre à vos yeux le sang d'un Frere ou celui d'un Amant. Mais à cette précaution, qui coûtera quelque murmure à votre Amour, ajoutez en une autre; ne regardez plus dans Dom Ferdinand qu'un ennemi dangereux, que vous devez éviter avec soin. Ne vous trouvez avec lui que lorsqu'une nécessité indispensable l'exigera. C'est assez que je sois instruite de ses sentimens, pour que jamais je ne m'éloigne de vous. J'aurai un œil attentif sur toutes ses démarches, & je ne crains pas qu'il surprenne ma vigilance.

RIEN de tout ce que venoit de me dire ma Gouvernante, qui ne me parût dicté par la raison. Je suivis ses conseils; mais cet article du Couvent me tenoit au cœur, je priai ma Mere de souffrir que

que je m'y retirasse, après lui avoir fait un fidèle récit de la conversation que j'avois eue avec Dom Fernand. Mais cette grace, que je sollicitois avec ardeur, & qui m'auroit épargné les plus étranges malheurs, me fut refusée. Mon Pere, prévenu en faveur d'un fils qu'il adoroit, s'imagina à la persuasion de mon Frere que je ne demandois à me renfermer dans un Cloître, que parce que je me flatois de pouvoir jouir quelquefois du plaisir de voir Dom Henrique. Et, ce qui le confirmoit dans cette pensée, c'est que le dissimulé Dom Fernand se comportoit de façon à ne laisser aucun soupçon du motif qui le faisoit agir. Comme il se croyoit continuellement observé, il s'observoit lui-même continuellement. Rien dans ses actions, dans ses paroles & dans ses regards, qui pût le trahir. Peut-être moi-même au-
rois-

rois-je été la dupe de sa dissimulation, si dans les momens où il n'étoit pas éclairé par les yeux de mes Parens, ou par ceux de ma Gouvernante, il ne m'eût fait connoître qu'il étoit toujours esclave de la même passion. S'il avoit occasion de me dire quelques paroles, sans crainte d'être entendu, c'étoit pour me déclarer que son amour prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens ; ou pour m'annoncer que tant qu'il vivroit nous devions nous attendre, Dom Henrique & moi, à nous consumer en desirs impuissans. Je m'étois fait une loi de ne lui pas répondre ; &, comme il m'eût été inutile de rapporter à mon Pere les discours insultans que Dom Fernand me tenoit, je prenois le parti de n'en point parler.

CETTE persécution dura plus de deux mois, durant lesquels je ne voulus point hazarder à avoir aucun entrevûe secrète avec mon

Amant

Amant , quoiqu'il mit tout en œuvre pour obtenir cette faveur. L'unique satisfaction que je lui accordois , c'est que j'étois exacte à répondre aux lettres fréquentes qu'il m'écrivoit ; mais ce tendre commerce , qui faisoit nôtre mutuelle consolation , fut interrompu par un accident imprévû qui me coûta bien des larmes. Dona Hortensia , ma chère confidente , ne pût résister à une première attaque d'apoplexie qui l'enleva subitement. Pouvois-je me consoler de sa mort ? C'étoit elle qui avoit la complaisance de me remettre les lettres du cher Comte , & qui prenoit soin de lui faire tenir les miennes. Celle qui la remplaça , & qui s'appelloit Dona Flavia , ne se trouva pas disposée à me rendre les mêmes services. J'essayai inutilement de la mettre dans mes intérêts ; c'étoit une prude severe , dont la sauvage vertu paroissoit effrayée

au

au seul nom d'amour. Mais, ce qui me desespéroit, c'est qu'elle m'observoit de façon que je ne pouvois espérer de tromper sa vigilance. Personne n'avoit la permission de me parler qu'en sa présence. Si elle me conduisoit au temple, elle se tenoit toujours à mes côtés. J'avois le plaisir d'y voir Dom Henrique; mais il ne pouvoit me parler que par ses regards, & j'avois le chagrin de ne pouvoir lui répondre par les miens. S'il me fut arrivé de lever mon voile, c'eût été un crime que ma nouvelle Gouvernante n'eût pû me pardonner. Cette scrupuleuse exactitude cependant, dont elle se piquoit à remplir son devoir, n'empêcha pas que je ne reçusse une lettre de mon Amant. Et voicy comment il s'y prit pour me la remettre.

UNE jeune fille, couvert de haillons, s'étant mise à genoux à côté de moi, lorsque j'étois à l'E-

Tome II.

C

glise,

glise, me demanda l'aumône. Son visage étoit tellement défiguré par le noir dont il avoit été froté, & par une large emplâtre qui en cachoit la moitié, qu'il n'y avoit qu'une Amante bien tendre qui eût pû s'apercevoir de ce déguisement. Mais le secours de mes yeux ne me fut pas nécessaire pour le deviner, le son d'une voix qui m'étoit trop chere pour ne pas la reconnoître s'étoit fait entendre à mes oreilles, & étoit allée droit à mon cœur. Que de violences ne m'en coûta-t-il pas pour cacher la tendre émotion dont je fus saisie ? Je détourne les yeux, & je vois que je ne me suis point trompée. C'est Dom Henrique, travesti ainsi que je l'ai dit, qui se présente à mes regards, & qui continuë à me demander quelque assistance. Je tire de ma bourse quelques pieces d'argent que je lui donne, & il profita de ce même moment pour me
re-

remettre entre les mains un billet ,
que j'eus l'adresse de dérober à la
vue de ma Gouvernante. Je mou-
rois d'impatience d'être rendue
chez moi pour vous en faire la
lecture ; je n'y fus pas plutôt arri-
vée, que, m'étant renfermée dans
mon cabinet, j'ouvris précipitam-
ment cette chère lettre que je ve-
nois de recevoir, & qui étoit con-
cûe en ces termes.

ADORABLE *Rosalie*, me marquoit
mon Amant, arrachez moi au
plus cruel desespoir. Non ! la violence
de mon Amour ne peut plus me per-
mettre d'être privé du plaisir de vous
voir & de vous entretenir. Le dégui-
sement, sous lequel je me suis offert à
vos yeux, sera le même que je prendrai
pour aller me jeter à vos genoux. Si
ma vie vous est chère, souvenez-vous
que la grace que je vous demande peut
seule me la conserver. Votre apparte-
ment donne sur le jardin ne vous sera-

t-il pas facile d'y descendre pendant la nuit? & est-il quelque péril qui puisse m'empêcher de m'y rendre? J'y volerai pour vous instruire des mesures que j'ai prises pour vaincre les obstacles, qui s'opposent à nos vœux. Ma tendresse veut que je vous arrache promptement à l'affreuse persécution que vous fait essuyer la brutale passion d'un scélérat, dont le souffle infecté empoisonne l'air qu'il respire. Votre gloire, votre sagesse, ne vous conseille-t-elle pas de vous mettre à couvert des dangers qui menacent votre innocence? J'ai pris pour cela des arrangemens, dont j'ai à vous faire part, & que vous ne pourrez manquer d'approuver. Je me trouverai demain à l'Eglise sous la même métamorphose que vous m'avez vu aujourd'hui. Par un mot de Billet instruisez moi, je vous prie, de vos intentions.

IL ne me fut pas aisé de me décider sur le parti que je prendrois.
 MON

Mon Amour ne me cachoit par les périls, où je m'exposerois, si j'accordois à Dom Henrique l'entre-vûe qu'il désiroit. Mais il me parloit dans sa lettre d'arrangemens dont il paroissoit se promettre un heureux succès. La pureté de ses vûes m'étoit trop connue, pour que je craignisse qu'il me proposât rien qui ne s'accordât avec mon honneur & mon devoir. Cette assurance, jointe au désir que j'avois d'être instruite des mesures qu'il avoit prises pour hâter le moment de nôtre bonheur, fixa mes irrésolutions. Je me déterminai à lui écrire d'un maniere conforme à ses souhaits. Je lui marquai que je lui tiendrois la porte du jardin ouverte, & qu'il pouvoit s'y rendre à une heure après minuit; mais que je le priois de donner tous ses soins à si bien arranger ses mesures, qu'il ne courût aucun danger. J'avois choisi le tems, où je pensois n'a-



voir aucune surprise à craindre. Je pouvois me dérober à petit bruit de ma chambre, séparée de celle de ma Gouvernante sans appréhender qu'elle s'en apperçût : & , ce qui achevoit de me rassurer , c'est que Dom Fernand étoit allé à la campagne chez un de ses amis , avec qui il devoit passer plusieurs jours. Il l'avoit dit du moins, & je le croyois. Pouvois-je soupçonner que ce fût là un piège qu'il me tendît. Je remis à Dom Henrique , déguisé comme la première fois , & qui étoit venu se mettre à genoux à mes côtés le fatal billet , dont je viens de parler. Avec quelle impatience n'attendis-je pas l'heure marquée pour le rendez-vous que je lui avois donné ? Elle ne fut pas plutôt sonnée que m'étant précipitée d'un lit de repos , où je m'étois jettée , je volai où ma tendresse m'appelloit. Comme la lumière , dont la Lune brilloit , suppléoit

pléoit à celle du jour, mon Amant travestit de façon à ne pouvoir être reconnu que par moi seule, m'eut bientôt aperçue. Dès qu'il fut auprès de moi, il voulut se jeter à mes genoux; mais je m'y opposai en le conduisant dans un cabinet, d'où nous ne pouvions être entendus.

CHERE & aimable Rosalie, me dit le Comte en y entrant, toute la vivacité de ma reconnoissance peut-elle égaler la faveur dont je suis redévable à vos bontés? Vous me laissez encor jouir du doux plaisir de vous revoir. Ah! mon cœur peut-il suffire à contenir la joye qui me transporte hors de moi-même! Ah! pourquoi, repris-je en soupirant, cette joye que je ressens aussi vivement que vous ne peut-elle durer toujours? Quoi, le barbare destin ne se lassera-t-il point de combattre notre amour? en est il cependant un qui dût avoir moins d'obstacles à surmonter? Si du

moins il nous restoit quelque espoir de vaincre la résistance que l'on oppose à nos vœux? Oui, charmante Rosalie, me répartit mon Amant, en se jettant à mes genoux qu'il tint tendrement embrassés, je puis hâter la fin des maux qui nous accablent. Mes mesures sont prises, & mon bonheur dépend de vous les faire approuver. Vous ne doutez pas que votre gloire ne me soit mille fois plus chère que ma vie; hésiteriez vous de vous prêter aux arrangemens que j'ai pris pour mettre, & votre honneur, & votre innocence, à couvert de tout peril. J'ai une tante Abbessé d'un Couvent éloigné de quelques lieues d'ici. Ce ne sera point moi qui aurai l'honneur de vous y conduire. Une Dame respectable par sa vertu, & qui est ma parente, vous viendra prendre elle-même ici dans son équipage. Comme je suis assuré de sa discretion, je n'ai pas
craint

crâint, pour l'attendrir en votre faveur, de l'instruire des dangers où votre vertu étoit à chaque instant exposée, par la nécessité où vous êtes de vivre avec un scélérat, qui ne peut être regardé que comme un monstre d'horreur.

AH ! il n'est que trop vrai, repris je, que j'ai à fremir à chaque moment par les perils qui me menacent ; car puis-je me répondre que Dom Fernand ne se porteroit pas à quelque brutale violence ? Sourd à la voix de la nature & de la raison, il n'écoute plus que celle d'un fatale passion à qui il a laissé prendre trop d'empire sur son cœur, pour qu'il puisse en triompher. Mais, cher Comte, ajoutai-je, avez-vous bien prévu les suites de la démarche dans laquelle vous voulez m'engager ? Ne m'accuserat-t-on pas de m'être livrée moi-même entre vos bras ? Mes Parens ne se croiront-ils pas en droit de

C 5

vous

vous rendre responsable de mon enlèvement ? Ne découvriront-ils pas l'endroit où j'aurai été conduite, & ne viendront-ils pas m'en arracher ? Eh ! pensez-vous , me répondit Dom Henrique, qu'il y ait aucune de ces réflexions qui me soit échappée ? Mais fiez vous-en à mon amour, qui ne m'a caché aucune des mesures nécessaires pour assurer notre commun bonheur. Dans le même tems que vous vous jetterez entre les bras de ma Parente , j'aurai soin de me trouver avec plusieurs de mes Amis, que je retiendrai chez moi jusqu'à ce que votre Famille soit instruite de votre fuite, & que le bruit s'en soit répandu dans toute la Ville. Les soupçons ne manqueront pas de tomber sur moi, je le scai ; mais j'aurai des témoins à opposer qui me justifieront. Et, pour ce qui regarde le lieu de votre retraite, n'appréhendez pas d'y être découverte

verte

verte. Outre que vous y ferez sous un nom supposé, Madame l'Abbesse ma parente sçaura bien vous dérober aux recherches de votre Famille.

MON Amour me fit trouver dans les raisons du Comte une solidité, que peut-être elles n'avoient pas ; car, enfin, si l'intérêt de ma réputation m'eût été cher, aurois-je dû consentir à un enlèvement ? Il est vrai que la passion de Dom Fernand étoit bien capable de m'effrayer ; mais ne pouvois-je pas me tenir sous les yeux de ma Mere, ou sous ceux de ma Gouvernante ? Je dois donc en faire l'aveu, je ne pouvois sans me rendre coupable me prêter aux désirs de Dom Henrique. Est-il en effet quelque prétexte qui puisse excuser une jeune personne, qui se dérobe du sein de sa Famille ? Que la volonté que j'avois de commettre une pareille

faute va être sévèrement punie!

J'AVOIS répondu à mon Amant que je consentois à ce qu'il désiroit, que j'étois prête à me confier entre les mains de sa Parente, & à me renfermer dans le Couvent, où elle me conduiroit. Oui, cher Comte, lui dis-je, j'embrasse avec plaisir cette occasion que vous m'offrez de vous prouver que je n'ai de volonté que la vôtre. Aht vous ne me laissez plus de vœux à faire, s'écria-t-il en se jettant à mes genoux; je n'aurai plus de périls à craindre pour votre innocence. Espérons, tendre Rosalie, ajouta-t-il en se jettant sur une de mes mains, sur laquelle je lui laissai prendre mille baisers pleins de flamme, que vos Parens, pénétrés de douleur pour l'incertitude où ils seront sur votre sort, cesseront de s'opposer à nos vœux. Ils conjectureront aisément que ce n'est qu'à ce prix que vous
pou-

pouvez être rendue à leur tendresse.

LE passionné Dom Henrique parloit encor, il tenoit mes Genoux tendrement embrassés, & avoit sa bouche colée sur une de mes mains, lorsque je l'obligeai de détourner la tête par les cris perçans que je pouffai. Quel objet, ô Dieux ! plus effrayant que celui qui s'offroit à mes regards ? C'est Dom Fernand, qui, l'épée à la main & la fureur peinte dans les yeux, paroît tout à coup dans le Cabinet, où j'avois conduit l'infortuné Comte. Sans lui laisser le temps de se relever, il fond sur lui avec une barbare rage. Le malheureux Dom Henrique reçût plusieurs coups d'épée, avant qu'il eut pû tirer la sienne; mais s'étant mis en état de se défendre, il attaqua son Adversaire avec toute la vigueur que lui laissoient les blessures qu'il venoit de recevoir.

C 7

Sans

Sans craindre les périls, où j'allois
me livrer, je voulus me jeter à
travers leurs épées ; mais il n'en
étoit plus temps. Le malheureux
Dom Henrique tombe à mes
pieds, baigné dans son sang. Le
voilà donc , me dit le cruel Dom
Fernand, en retirant son Epée tou-
te fumante du corps de mon A-
mant , ce Rival chéri qui s'oppo-
soit à mes vœux ? Ah ! traître ,
m'écriai-je , ta jalouse fureur ne
pouvoit donc être assouvië que
par la mort d'un homme qui n'a
commis d'autre crime que celui de
vouloir me dérober à ton infame
passion ? Mais la honte en dût-elle
réjaillir sur moi-même , je dépose-
rai moi-même contre toi pour que
tu n'échappe pas aux supplices
honteux dûs à ta barbarie. Eh ,
mon Dieu ! moins de Couroux ,
me répondit-il froidement , je vous
consolerai de la perte d'un Amant.
Et la dessus ce scélérat ose s'ap-
pro-

procher de moi; &, préludant par d'abominables caresses qui m'annonçoient l'incestueux dessein qu'il meditoit, il me menace de me rendre la victime de sa fureur, si je ne consens à devenir celle de sa brutale passion.

LA rage dont j'étois transportée ala vue d'un Amant noyé dans son sang, jointe aux périls que couroit mon innocence, me mit les armes en main, & me prêta des forces. Je m'arrache avec violence d'entre les bras du furieux qui me retenoit; &, ramassant l'épée de Dom Henrique qui étoit à mes pieds, je recule quelques pas, & fondant avec impétuosité sur l'odieux Dom Fernand, je lui enfonce dans le corps le fer dont ma main étoit armée. Reçois, perfide, lui criai-je, le châtimement dû a tes crimes, en attendant que le Ciel exerce sur toi ses redoutables vengeances. Le coup que je
lui

lui portai fut si violent, qu'il tomba a côté du malheureux Comte. Loin de me reprocher le sang que je venois de répandre, j'aurois voulu que celui, à qui je venois d'arracher la vie, en eût eu dix mille, pour les toutes sacrifier aux manes de mon Amant. Je me jettai sur son corps, & comme s'il eut pû m'entendre, je lui adressai les discours les plus passionnés. Ah ! cher Amant, m'écriois-je, si tu conserves encore quelque sentiment de vie, ouvre les yeux à la lumiere, jette un dernier regard sur ton Amante, expirant avec toi. Je ne regrette point la vie, puisque j'ai pû venger ta mort. C'est bien moins la douleur que l'amour, qui va me faire descendre avec toi dans le tombeau. J'y emporterai, comme toi, toute ma tendresse : comme toi, j'aurai cessé de vivre, avant que d'avoir cessé d'aimer.

J E

Je tenois, en prononçant ces paroles, mon visage colé sur celui de mon Amant ; mais bien-tôt après mes forces m'abandonnerent. Les mouvemens de fureur, dont je venois d'être agitée, furent suivis d'une foiblesse, qui m'ôta toute connoissance & tout sentiment. Je ne puis me rappeler , ni combien elle dura , ni comment j'en fus tirée. En me reveillant comme d'un sommeil profond , je me trouvai sur mon lit , environnée d'une troupe de femmes fondantes en pleurs. Mes yeux égarés ne distinguoient plus les objets. Je ne faisois que répéter continuellement le nom de Dom Henrique ; je priois celles qui m'entouroient de me procurer le plaisir de le voir ; je leur disois que , puisque j'étois devenue son Epouse , l'on ne devoit pas me séparer de lui. A tout ce que l'on me disoit je faisois les réponses les plus extravagantes. Il s'étoit fait
enfin

enfin dans ma raison un si grand dérangement, qu'il falût tout l'art des plus habiles médecins pour me guérir.

LA crainte que l'on eût que je ne retombasse dans l'état, d'où j'avois été tirée, fit que durant quelque temps les femmes, qui me servoient, évitèrent de parler en ma présence, & de Dom Henrique, & de Dom Fernand.

Mais en recouvrant la raison, mon sort n'en devint que plus malheureux. L'image de mille objets effrayans se retrace à mon esprit, je commençai à répandre des torrens de pleurs. Ma tendre Mere, qui se tenoit continuellement attachée au chevet de mon lit, loin de m'accabler de reproches, employoit les motifs de consolation les plus touchans pour calmer ma douleur; mais, couverte de la plus humiliante confusion, je n'osois élever mes yeux sur elle, & ne lui répon-

dois

dois que par mes soupirs & par de nouvelles larmes. Mais je ne savois pas que j'en avois bien d'autres à verser. Lorsque je commençai à reprendre des forces, j'appris que mon Pere avoit suivi de près Dom Fernand au tombeau. Pourquoi n'y descendis-je pas avec eux? J'ai trempé mes mains dans le sang d'un Frere, j'ai occasionné la mort d'un Pere & celle d'un Amant. Telles ont été les suites funestes d'une dangereuse foiblesse. Après tant de cruèles infortunes mon cœur pouvoit-il être encore ouvert à l'amour? Cette pensée seule ne devoit-elle pas me donner horreur de moi-même? Que d'aveux humilians qui me restent à faire, si je veux continuer le récit de mes aventures!

Ah! ma chere, ajoûta la triste Rosalie en répandant quelques larmes, contentez-vous des efforts que m'a coûté ma complaisance.

Ce

Ce que je viens de vous raconter a dû me faire perdre votre estime. Eh non, ma chere Amie, lui répondis-je, en me jettant à son col & en essuyant ses pleurs, vous êtes malheureuse, mais vous n'êtes point coupable. Ah! pourquoi me flatter, reprit-elle en soupirant? Si j'avois écouté la voix du devoir, si je ne m'étois pas laissée entraîner par un malheureux penchant, si j'en avois fait un sacrifice aux volontés de mon Pere, aurois-je cherché à fomentier l'amour de mon Amant en flattant le mien, & me serois-je précipitée dans les malheurs que je viens de raconter? Mais n'est-il pas étonnant qu'ayant été si sévèrement punie de mes premières foiblesses, j'aie à m'en reprocher de secondes encore moins pardonnables? Je vais achever en peu de mots le triste récit de mes aventures.

LIVRÉE continuellement à tout
ce

ce que la douleur a de plus vif & de plus amer, je demeurai une année entière à la maison sans en sortir, que lorsque les devoirs de la Religion m'appelloient à l'Eglise. Je ne voulois plus avoir aucun commerce avec le monde, où je ne croyois plus pouvoir me produire avec honneur. Toutes mes vûes se tournerent du côté de la retraite. Après bien des réflexions, je jugeai que je n'avois d'autre parti à prendre que de me renfermer dans un Couvent où j'ensevelirois avec moi le souvenir de mes humiliantes infortunes. Ma Mere s'opposa inutilement à mon dessein; mes instances réitérées triompherent de ses résistances. Elle me conduisit-elle même à Cadix chez une de mes Parentes, Abbessé d'un Couvent, où l'on ne recevoit que de jeunes personnes de distinction. Tout ce que ma Mere exigea, c'est que l'on ne me donnât le voile qu'après

près une année d'épreuves. Je murmurai un peu de ce délai, qui me paroissoit d'autant plus long, que je me sentoís embrasée pour ma vocation d'un zèle que j'aurois crû ne devoir jamais se ralentir ; mais enfin il falut me soumettre aux ordres de ma Mere. Dès qu'elle fut retournée à Seville, je commençai mes exercices avec une ferveur qui se soutint jusqu'au tems où j'eus à prendre le voile, & durant tout le cours de mon novitiat. Dès les commencemens je m'étois fait une loi de ne descendre jamais au Parloir. J'avois cependant à Cadix plusieurs Parens, qui y tenoient un rang distingué ; mais la retraite faisoit mes délices, & je voulois que rien ne pût me rapeller l'idée du monde que j'avois quitté.

PAR un redoublement de piété je me préparai aux engagements solennels qui alloient me lier pour
tôu-

toûjours à la Religion. Au bout de deux années d'épreuves, je prononcai mes vœux avec une ferveur que je croyois devoir durer autant que ma vie. Je la pouffai si loin que je devins un modèle de régularité pour les jeunes Religieuses de mon âge, chaque jour je m'applaudissois du sacrifice que j'avois fait à Dieu d'une fortune éclatante. Le monde me devenoit toûjours plus odieux. Je ne me rapellois le souvenir de mes foiblesses, que pour répandre des larmes sur les fautes que l'amour m'avoit fait commettre. J'aurois juré que mon cœur étoit inaccessible à ses traits, & le fatal moment cependant approchoit où j'allois faire une nouvelle épreuve de ma sensibilité.

IL y avoit plus de trois mois, que par des liens, que je croyois indissolubles, je m'étois engagée à la Religion, lorsqu'une jeune Demoiselle, âgée de seize à dix-sept ans, entra

entra en qualité de pensionnaire dans le Couvent où j'étois. Rien de plus gracieux, de plus avenant & de plus aimable que sa figure; mais ce qui lui prètoit peut-être de nouvelles graces à mes yeux, c'est que lui trouvois bien des traits de ressemblance avec celle de l'infortuné Comte. Dona Thérésia, (c'est le nom de cette jeune Espagnole) n'eut pas demeuré quinze jours dans le Couvent, que, gagnée par les politesses que je lui faisois, & entraînée je ne sçai par quel secret penchant, elle s'éprit pour moi de l'amitié la plus tendre. Je n'avois qu'à suivre les mouvemens de mon cœur pour lui donner toute ma confiance. Dans peu de tems par mille petites complaisances, mille egards, mille attentions par lesquelles elle me prévenoit, elle sçut si bien s'insinuer dans mes bonnes graces, que je n'eûs plus de secrets pour elle. Je lui fis un récit sincère

cère de toutes mes aventures, qu'elle écouta avec toutes les marques d'un attendrissement qui annonçoit dans elle l'ame du monde la plus complaisante. Elle se jettoit à chaque instant à mon col en me faisant les plus touchantes caresses & en essuyant mes pleurs. Ah, ma chere Amie, me dit-elle, dès que j'eûs achevé de raconter toutes mes infortunes, que votre sort me paroît digne de pitié? Fût-il jamais une étoile plus malheureuse que la vôtre, & fut-il jamais cependant une personne plus digne que vous de jouir de toutes les douceurs du destin le plus heureux? Mais, permettez moi de vous le dire, vous avez trop écouté la voix de la douleur. Elle vous à inspiré un dessein, dont vous pourrez vous repentir dans la suite. Croyez-moi, vous étiez faite pour le monde, & le monde étoit fait pour vous. Ah! que me dites-vous là, repris-je?

Tome II.

D

Après

Après les cruels malheurs dont j'ai été accablée, avois-je à hésiter sur le parti que je devois prendre ? Et j'ai chaque jour lieu de me féliciter du choix que j'ay fait. Mais, ma chere Amie, vous le dirai-je, je sens qu'il manquera bientôt quelque chose à mon bonheur, cette retraite n'aura plus pour moi les mêmes agrémens ; & c'est vous, s'il vous plait, qui serez cause de ce changement. Moi, ma chère, reprit Dona Theresia d'un ton étonné, c'est-là un énigme que je vous prie de me développer. Cette explication, lui répondis-je, que vous me demandez me fait connoître que vous ne sçavez pas encore jusqu'à quel point vous m'êtes chère. Croyez cependant, belle Theresia, qu'il ne fût jamais un penchant plus tendre que celui qui me lie à vous. Ainsi jugez si je ne dois pas entrevoir avec frayeur le moment où j'aurai à vous faire d'e-

d'éternels adieux ; car je ne crois pas que le séjour du Couvent vous convienne. Non, en vérité ! me répartit elle, & je vous avoûe qu'il ne falloit rien moins qu'une compagnie aussi aimable que la vôtre pour m'y faire trouver des plaisirs que mon cœur n'avoit point encor goûtés. Mais, charmante Rosalie, ajouta-t-elle en se jettant tendrement à mon col, je ne puis me lasser de vous le dire, croyez moi, le Ciel ne vous a pas pourvû de tant de graces pour que vous vinssiez les ensevelir dans l'obscurité d'un Cloître. Vous étiez destinée à faire le bonheur d'un Cavalier aimable, qui de son côté auroit mis tous ses soins à vous faire le sort le plus heureux : Et j'en connois un qui est épris pour vous d'un amour si tendre, si vif & si ardent, qu'il n'y a enfin que moi seule qui puisse vous aimer au point

D 2

qu'il

qu'il vous aime. Vous plaisantez, je crois, répondis-je ; mais, sans m'informer du nom de ce Cavalier, que je ne connois point & que je ne veux point connoître, croyez que votre amitié sera toujours pour moi préférable à la tendresse la plus vive de tous les Amans les plus passionnés ; Car je vous avoué que le nom seul d'amour m'épouvante. Il n'a rien cependant de bien effrayant, reprit mon Amie. Mais supposons que je ne sois point Dona Theresia, mais que je sois son frere, répondez moi de grace sincèrement, me feriez-vous la grace de m'aimer ; mais, je dis, d'un amour qui pût faire le bonheur d'un Amant ? Je ne sçai guères, lui répliquai-je, comment mon cœur se décideroit ; mais, comme vous venez de faire une supposition impossible, je me contenterai de vous répondre que vous ayant aimée il
ne

ne me feroit pas possible de vous haïr, quelque changement qu'il se fit dans vous.

NOTRE conversation roula encore long-tems sur le même sujet. Dona Theresia étoit d'une humeur vive & enjouée qui m'amusoit. C'étoient à chaque instant mille faillies les plus heureuses du monde, que lui fournissoit son imagination. Aussi goutois-je toujours un nouveau plaisir à l'écouter; & je puis dire qu'il n'y avoit pour moi de momens tristes dans la journée, que ceux où j'étois privée de son aimable compagnie. Sa Tante, qui étoit Coadjutrice de Madamel'Abbesse ma Parente, & qui avoit pour la jeune Theresia une tendresse extrême, me déroboit souvent le plaisir de m'entretenir avec son aimable Nièce; parceque, comme moi, elle étoit enchantée des charmes de sa conversation. Que dirai-je enfin, mon amitié s'accrut

au point que je devins jalouse de celles qui sembloient partager avec moi le cœur de mon amie, & je devois cependant être d'autant moins allarmée qu'elle ne me laissoit à désirer aucun marque de sa tendresse.

IL ne faut pas demander si ma ferveur, & mon goût pour la dévotion se rallentit un peu. Mon Amie pour hâter le succès d'un dessein qu'elle méditoit, & dont je ne pouvois avoir aucun soupçon, me tenoit des discours, qui, quoique innocens, n'étoient que trop propres à me dissiper, & à me rappeler des idées, que l'interêt de mon repos auroit dû me faire oublier. Belle Rosalie, me dit-elle un jour, vous allez peut-être vous moquer de moi; mais n'importe, il faut que je vous fasse part d'une pensée assez plaisante qui m'est venue en tête. Vous m'avez dit que votre cœur étoit pour toujours fermé

mé à l'amour ; mais vous me permettez de n'en rien croire , & c'est moi, s'il vous plaît, qui veux triompher de votre insensibilité, laissez-moi seulement faire auprès de vous le personnage de mon Amant. C'est une scène qui vous divertira, & si votre indifférence peut tenir contre mes tendres déclarations, & tous les petits soins que je vous rendrai, j'avouérai alors que votre cœur n'étoit point fait pour aimer. Mais, je vous en avertis, souvenez-vous de le bien défendre ; je vais l'attaquer de façon à vous faire craindre pour votre liberté. Eh, bien ! voyons donc, lui répondis-je, comment vous vous y prendrez. Comme les perils, donc vous me menacez, ne m'effrayent point, je consens bien volontiers à vous voir jouer le rôle que vous me proposez. Vous avez eu sans doute bien des Adorateurs attachés à votre suite ; je serai charmée de sça-

voir si vous pouvez attraper leur ton passionné, & si vous vous souvenez des tendres déclarations qu'ils vous ont faites. Eh ! non, mon adorable Reine, me répondit Dona Theresia, en se jettant avec précipitation à mes genoux, & en prenant une de mes mains qu'elle baïsa avec une ardeur dont j'étois moi-même émuë, croyez que je n'ai pas besoin du secours de ma mémoire, c'est mon cœur seul que je vais laisser parler. Je ne pensois pas qu'il dût jamais devenir sensible au plaisir d'aimer, mais que je suis bien détrompée de mon erreur ! Je sens que je ne puis être heureux qu'en aimant, & la fin de ma vie ne sera pas celle de mon amour. Non, divine Rosalie, je ne vous demande point que vous flatiez mes vœux d'aucun espoir, souffrez seulement qu'il me soit permis de vous exprimer les tendres sentimens de mon cœur. L'insensibilité

sibilité, que vous leur opposerez, n'en diminuera pas l'ardeur.

LES regards languissans, les soupirs enflammés de Dona Theresia, le ton vif & touchant qui accompagnoit ses paroles, suffisoient seuls pour m'attendrir, si je n'avois été persuadée qu'elle faisoit un personnage emprunté. Mais, comme je devois jouer celui d'Amante, je ne manquai pas de faire toutes les petites minauderies qui précèdent l'aveu qu'une jeune personne fait de sa sensibilité. Je laissai lire la mienne dans mes yeux. Un soupir de commande qui m'échappa, & que je feignis de vouloir retenir, apprit à mon prétendu Amant, (car quel autre nom aurois-je pû donner à celle qui en faisoit le rôle?) que mon cœur ne se défendoit plus que foiblement. Ce tendre badinage ne finit point sans que j'eusse confessé que j'étois entièrement vaincu. Durant un mois

D 5

les

les mêmes scènes se renouvelèrent chaque jour ; mais prévoyois - je l'effet qu'elles produisirent sur mon Ame ? J'en vins au point de souhaiter que Dona Theresia pût véritablement remplacer Dom Henrique. Je sentoís que dans cette supposition , je n'aurois pû lui refuser toute ma tendresse. Mon Amie, qui avoit un intérêt particulier à connoître parfaitement les sentimens de mon cœur, démêla aisément les favorables dispositions où j'étois à son égard. Dès qu'elle m'eût amenée au point qu'elle souhaitoit , elle ne me fit plus un mystere de son état. Que l'on juge quel dû être mon étonnement , lorsque j'appris que cette prétendue Amie étoit un Amant véritable.

IL me raconta à quelle occasion il avoit été obligé de se déguiser , & de venir chercher un azile dans le Couvent où j'étois. Il me
dit

dit qu'ayant pris querelle avec le
 fils du Duc de las Senguès, il avoit
 eu le malheur de le tuer dans un
 Combat singulier; que ne pouvant
 espérer d'échapper à la vengeance
 & aux recherches du Duc, ses Pa-
 rens lui avoient fait prendre à la
 hâte un habit de fille, & l'avoient
 fait conduire à Cadix auprès
 de sa Parente, en attendant que l'on
 eût réussi à obtenir sa grace. Il fi-
 nit son récit en m'apprenant qu'il
 espéroit de pouvoir en peu de jours
 reprendre son premier état; que
 les Amis puissans que sa Famille
 avoit employés pour solliciter son
 pardon, n'avoient plus que quel-
 ques démarches à faire pour s'as-
 sùrer d'un prompt succès. Mais,
 charmante Rosalie, ajoûta Dom
 Diego (c'est le nom de cette pré-
 tendue Dona Theresia) que me ser-
 vira cette liberté, qui va m'être
 rendue? Pourrai-je même me ré-
 soudre à en profiter? Vous con-
 noissez toute la violence de mon

D 6

amour

Amour, mon déguisement m'a servi à oser vous en faire l'aveu. Pensez-vous que je puisse consentir à m'éloigner de vous ? Ou souffrez que je coule ici mes jours, ou permettez que je vous enleve de ces lieux. Les engagements, qui vous y retiennent, peuvent se rompre aisément. Ah de grace, Monsieur, lui répondis-je, ne me parlez pas davantage; &, si vous voulez m'obliger, évitez pour toujours ma présence. Quelle cruauté est la votre, pourquoi êtes-vous venu troubler mon repos ? Quel avantage pouviez-vous vous en promettre ? Pensez-vous que je ne sçache pas que les liens, qui m'attachent à mon état, sont indissolubles ? Quelle raison aurois-je de reclamer contre mes vœux ? Est-ce la crainte où la violence qui me les a arrachés ? N'ai-je pas été libre dans mon choix ? Mais, Madame, me répondit Dom Diego, ne sçavez-vous pas que des
vœux

vœux saints doivent avoir pour principe le motif le plus épuré ? Et n'est-ce pas le dépit & la douleur qui vous a conduit ici ? Ne vous laissez donc point allarmer par de vains scrupules. Hériteriez-vous de vous en fier à la décision d'un homme respectable par sa piété & par ses lumières ? c'est le Cardinal de . . . , il est allié à ma Famille. J'ose me répondre qu'il ne refusera pas d'employer son crédit en ma faveur. Dom Diego ajoûta mille autres raisons, pour me persuader que rien ne m'étoit plus facile, que d'obtenir la démission de mes vœux. Mais aucune de ces raisons ne m'auroit touchée, si l'amour n'avoit combattu pour lui au fond de mon cœur. Je voulus cependant m'épargner la honte qu'il y auroit eu pour moi à me rendre trop aisément ; ainsi, quoique mes réflexions fussent déjà faites, je demandai cependant

du temps pour me décider sur le parti que je prendrois, & que j'avois déjà pris.

Au bout de quelques semaines je fis à Dom Diego une réponse telle qu'il la désiroit. Il obtint même de moi plus qu'il n'espéroit. Il me représenta qu'étant une riche héritière ceux de mes Parens, qui avoient droit de prétendre aux grands biens qui devoient m'échoir, ne manqueroient pas d'opposer bien des obstacles à la démission de mes vœux; que, pour rendre leurs oppositions inutiles, & pour empêcher que les choses ne trainassent en longueur, il faisoit que je me déterminasse à aller à Rome avec lui; parce qu'il se croyoit assuré que dans moins d'un mois le Cardinal de..., son Parent, obtiendrait la dissolution de mes engagements. Je ne veux point chercher à m'excuser. La pensée seule d'une pareille démarche, qui
ne

ne s'accordoit ni avec la bienséance, ni avec mon honneur, auroit dû m'effrayer. Mais, entraînée par mon malheureux penchant, je me prêtai sans aucune répugnance à ce que mon Amant exigeoit de moi. Me voilà déterminée à le suivre, & peut-être désirois-je avec autant d'ardeur que lui que sa grace qu'il attendoit de jour en jour lui fût promptement accordée? Mes souhaits ne furent que trop tôt exaucés. Le Duc de las Senguès, gagné par les sollicitations des Amis de Dom Diégo, promet de ne plus faire contre lui aucun poursuite. Transporté de joye, il vint m'apprendre cette heureuse nouvelle; mais pouvoit-il y être aussi sensible que moi? Ma résolution étoit prise, nulle crainte, nul scrupule ne me retenoit. Je m'étois même si fort laissée aveugler par mon amour, que je fus la première à exhorter Dom Diego de hâter les mesures qu'il

qu'il avoit à prendre pour l'exécution de notre dessein. Nous conclûmes ensemble, que , dès qu'il feroit sorti du Couvent , il tâcheroit de trouver un vaisseau qui fît voile pour l'Italie ; & que , la veille du jour destiné à nôtre départ, il il viendrait à une heure après minuit m'attendre à une porte de derrière dont j'avois la clef, & où je pouvois me rendre, sans avoir à craindre aucune surprise. Le hazard parut s'accorder avec nos desirs , ou plutôt le juste Ciel hâta les châtimens dûs à mes fautes.

Mon Amant rencontra sur le port un navire marchand qui étoit chargé pour Ostie, & qui n'attendoit qu'un vent favorable pour démarer. Par une lettre, qu'il m'écrivit, il me marqua qu'il espéroit, que nous pourrions nous embarquer le lendemain ; & qu'ainsi il viendrait me recevoir entre ses bras, à l'heure dont nous étions convenus. Je
lui

lui répondis que je ne ferois pas languir son impatience, & avec quelle précipitation ne courus-je pas à ma perte? Je devançai même le moment du rendez-vous. Minuit ne fut pas plutôt sonné, que je quittai mes habits de Religieuse pour prendre ceux que je porte, & qui m'avoient été envoyés par Dom Diego. Après cette occupation, qui ne me déroba guères qu'une demie-heure, (car le soin de ma parure étoit ce qui m'intéressoit le moins,) je sortis à petit bruit de ma chambre pour voler où mon amour m'appelloit. Je fus reçue par mon Amant qui me fit monter dans un Carosse qui m'attendoit à la porte par où je sortis & qui me conduisit au port. Je ne commençai à respirer que lorsque nous eûmes quitté le rivage. Contente de me trouver entre les bras d'un homme, que j'aimois au point de lui avoir sacrifié ce que je devois à mon honneur

neur & à ma gloire , je m'éloignois de ma Patrie avec autant de plaisir qu'en ont ceux qui y reviennent après une longue absence ; mais ma joye va bientôt se convertir en pleurs. Après quelques jours de navigation notre vaisseau fut attaqué par un Corsaire que nous ne pûmes éviter. Quoique nous ne fussions guères en état de nous défendre, nous refusâmes cependant de nous rendre. L'on en vint à l'abordage , & je fus témoin du plus sanglant de tous les combats. L'intrépide Dom Diégo en soutint presque seul tous les efforts ; mais que pouvoit lui servir son courage ? Couvert de mille blessures , il succomba sous le nombre de ses ennemis à qui seul il disputoit la victoire. Peut-être, hélas ! jouirois-je encor du plaisir de le voir , si je n'avois trop fait éclater l'amour dont j'étois éprise pour lui. Il étoit percé de plusieurs

seurs coups , le sang couloit à gros bouillons de ses playes. Quel spectacle plus desespérant pour un Amante bien tendre? Fondant en pleurs & toute hors de moi-même, je me jette sur le coup de mon Amant; &, par mes vives caresses, je tache de le rappeler à la vie.

MA douleur avoit quelque chose de si passionné & de si touchant que Muley Abdalen en fut attendri. Il ordonna que l'on prît un soin particulier de Dom Diego, & que l'on le portât dans une Chambre, où il me fût permis de le suivre. Mais que je vais payer bien chèrement cette douce consolation! Je ne sçai si la vûe de mes foibles charmes avoit déjà fait quelque impression sur le cœur du Corsaire, dont j'étois devenue l'esclave; mais je m'aperçus de quelques complaisances de sa part qui commencèrent à m'allarmer. Mes
crain-

craintes n'étoient que trop bien fondées, Abdalen ne tarda pas à me dire qu'il m'aimoit , & qu'il ne se croiroit heureux que lorsqu'il occuperait dans mon cœur la place qu'y tenoit mon Amant. Ah ! ne l'espère pas , lui répondis-je sans craindre de l'irriter , ma vie est entre tes mains , tu peux en disposer ; mais mon esclavage ne te donne aucun droit sur mon cœur. Voi devant tes yeux , lui dis-je en lui montrant Dom Diego , le cher objet qui le possède tout entier. Si ton ame n'est pas fermée à la pitié , laisse toi fléchir par mes soupirs & par mes pleurs : règle toi même le prix de notre rançon. Et quel prix, me répondit-il , pourrois-tu m'offrir qui me dédommât de ta perte ? Non ! ne te flatte pas que je puisse consentir à t'éloigner de moi ; mais ne crains pas aussi que je veuille abuser de la puissance que j'ai sur toi. Ce
n'est

n'est point à la violence, c'est à ton amour à qui je veux devoir mon bonheur. Que le nom de barbare que je porte ne t'effraye point, mon cœur n'en n'a pas les sentimens. Ah! veux-tu me le prouver, m'ecriai-je en me jettant à ses genoux, ne me sépare pas d'un Amant que j'adore, brise ses fers & les miens. L'hymen alloit nous unir, lorsque nous sommes devenus tes esclaves? ne t'oppose pas à notre bonheur, nous le devons à ta générosité.

LE silence d'Abdalen, les regards passionnés qu'il jettoit sur moi, me firent juger qu'il étoit bien éloigné de se rendre à mes prières. Toute la réponse que j'en obtins, c'est qu'il me dit en me quittant, que, dès que mon Amant auroit recouvré ses forces, il lui permettroit volontiers de retourner en sa patrie. Il ne m'étoit que trop aisé de démêler le sens de ces paroles,

&

& à quelle douleur ne me livrerent-elles pas ? L'infortuné Dom Diego , quoique autant désespéré que moi , fit violence à ses larmes pour essuyer les miennes. Chere Rosalie , me dit-il en serrant mes mains tendrement dans les siennes , opposons au sort cruël une fermeté qui le fasse rougir des maux dont il nous accable , & espérons qu'il se lassera de nous persécuter. Je ne suis point surpris de l'amour , dont la vûe de vos charmes enflamme Abdalen ; mais les bons traitemens que j'en ai reçus , la maniere respectueuse dont il vous parlé , me font juger que vous n'avez aucune violence à craindre de sa part. Ce seront seulement bien des fatigantes importunités que vous aurez à en essuyer ; mais il se laissera à la fin toucher par votre douleur & par vos pleurs : il vous rendra à mes vœux , je n'en fais aucun doute. Ah ? cher Amant ,
répon-

répondis-je à Dom Diego en soupirant, je ne me flatterai pas d'une si douce espérance. Je ne vois que trop que je suis condamnée à être l'infortunée victime de la brutale passion d'un barbare ; & ce sont les perils qui menacent mon innocence, & non les maux qui me sont préparés, qui m'effrayent. O Dieux ! s'écria Dom Diego en elevant au Ciel ses yeux, où étoient peints le trouble & l'agitation, confondriez-vous l'innocent avec le coupable ? S'il vous faut une victime, je me présente à vos coups. Lancez tous vos foudres contre moi ; mais épargnez le cher objet que j'adore. Ah ! tendre Rosalie, ajouta-t-il en prenant une de mes mains qu'il baigna de ses pleurs, aurois-je quelque plainte à former, si vous n'étiez associée à mes infortunes. Si le Ciel condamnoit mon amour, pourquoi n'en suis-je pas le seul puni ? Mais, si mon cœur a toujours brûlé

brûlé du feu le plus pur , pourquoi
suis-je traité si cruellement ?

Plus affligée que mon Amant,
étois-je en état de le consoler ?
Mais que de larmes nouvelles que
nous avons l'un & l'autre à ré-
pandre ! J'avois , comme je l'ai dit ,
trop laissé éclater mon amour , ma
tendresse m'avoit tenuë continuel-
lement attachée au chevet du lit du
malheureux Dom Diego. Abda-
len jugea qu'il ne pouvoit espérer
de me rendre sensible à ses vœux ,
tandis que j'aurois sans cesse pre-
sent à mes yeux un Amant que
j'adorois. Peut-être n'auroit-il pas
hésité de l'immoler à sa jalousie ,
s'il n'eût craint de s'exposer par
cette cruauté a tout mon couroux.
Cette pensée lui inspira un dessein
qu'il exécuta. Dès que Dom Die-
go fut entierement guéri de ses
blessures , il le fit prier un jour ,
que j'étois retenuë au lit par quel-
que indisposition, de lui venir parler
dans

dans sa chambre. Un pressentiment
 secret avertissoit-il mon Amant de
 l'étrange malheur qui l'attendoit ?
 mais il ne pût s'arracher d'auprès
 de moi sans répandre bien des
 pleurs. Belle Rosalie , me dit-il ,
 peut-être est-ce sans raison que je
 m'allarme ? Mais un trouble affreux,
 dont je ne puis démêler la cause ,
 m'agite malgré moi. Cette entre-
 vûe , qu'Abdalen demande , m'e-
 pouvante , & ce n'est qu'en trem-
 blant que je me rends à ses ordres.
 O Dieux ! si le barbare avoit à
 m'annoncer que je suis condamné
 à vous faire d'éternels adieux...
 Et il ne put en dire davantage ,
 La douleur dont il étoit pénétré
 lui empêcha la parole. Il me quit-
 ta , non sans avoir arrosé mes mains
 de ses pleurs. Mais qu'allois-je
 devenir moi-même ?

IL n'y avoit pas encor un quart
 d'heure que ce cher Amant ve-
 noit de me parler , que les cris per-

Tome II.

E

çans

gans qu'il pouſſoit ſe firent entendre à mes oreilles. Il ne ceſſoit de répéter mon nom à haute voix. Saisie d'un frayeur, qui me fit oublier ma foibleſſe, je jette à la hâte un robe ſur moi, & me précipite du lit. Mon amour me pretoit des forces. Les femmes qui me ſer-voient s'efforcent en vain de me retenir, je m'arrache avec violence d'entre leurs bras, & je vole ſur le tillac. Mais fut-il jamais un ſpectacle plus deſeſpérant que celui qui s'offre à mes regards ? Il avoit été deſcendu dans une chaloupe qui étoit déjà bien éloignée du vaiſſeau, je le voyois au milieu d'une douzaine de Maures qui le retenoient, il me tendoit les bras, & faiſoit retentir l'air de ſes cris. N'écoutant que mon deſeſpoir qui me rendoit furieuſe, je voulus me jeter dans la mer ; mais on ne m'en laiffa pas le le tems. Je fus portée dans ma chambre, où

où je demeurai long-tems sans force & sans sentiment. Je ne fus tirée de ma foiblesse que pour me livrer aux transports de douleur les plus violens. Mille fois je voulus attenter à mes jours , je m'obstinai à ne vouloir prendre aucune nourriture. Mais je tournai enfin mes regards vers le Ciel. Quelques sentimens de piété & de Religion commencerent à se reveiller au fond de mon cœur. Je m'humiliai sous la main puissante d'un Dieu irrité, qui me fraploit pour se venger des infidélités, dont je m'étois renduë coupable à son égard. Pé-nétrée du plus vif repentir, je repandis des torrens de larmes pour desarmer sa colere ; & , si je n'étois pas encor assés résignée à ses volontés pour lui faire un sacrifice entier de ma douleur , je cessai du moins de la faire éclater par les imprecations & les murmures , qu'elle m'avoit arrachés.

ABDALEN, qui attendoit que ma tristesse se fût un peu rallentie, avoit laissé passer plusieurs jours sans oser s'offrir à mes yeux. Dès qu'il eût appris que j'étois dans une affiète d'esprit un peu plus tranquille, il me fit demander la permission de me faire une visite. Quelqu'irritée que je fusse contre lui, je me crus intéressée à ne point m'exposer à quelque violence par un refus. Je me proposai même de n'employer que le secours des soupirs & des pleurs pour le fléchir. Je ne doutois pas qu'il ne dût rejeter sur la violence de son amour la douleur qu'il m'avoit causée en éloignant de moi l'infortuné Dom Diego. Et ce fut par là qu'il commença. Il me dit qu'il avoit donné ordre aux Maures, à qui il l'avoit confié de le descendre dans une Isle qui appartenoit aux Genoïs, & qu'il ne s'étoit pas contenté de lui laisser son

son argent ; mais qu'il avoit fait remplir la chaloupe de riches présens, qu'il avoit commandé qu'on descendît à terre avec lui. Je répondis au Corsaire que cette générosité ne pouvoit être que bien indifférente à celui à qui il l'avoit faite , & que rien ne pourroit le consoler de mon absence ; comme de mon côté je ne cesserois de verser des larmes jusqu'à ce que je fusse renduë à ses vœux. Abdalen , qui s'attendoit apparemment à cette réponse , n'en parût point alarmé. Il se contenta de me dire qu'il étoit que l'avenir mettroit quelque changement dans mes sentimens ; que le sort heureux, qu'il me destinoit , ne me permettroit pas de regretter celui dont j'aurois joui dans ma patrie ; & qu'en attendant que je fusse devenuë sensible à ses vœux , il me demandoit seulement que ne dédaignasse pas les soins qu'il me rendroit. Ce

fut inutilement que je lui représentai qu'il ne devoit s'en promettre aucun succès. Depuis plus de trois mois il ne cesse de m'importuner par ses fatiguanes assiduités; mais, ce qui me livre aux plus affreux désespoir, c'est que dès que nous serons rendus à Miquenès, où nous arriverons peut-être bientôt, il voudra sans doute me forcer de lui donner la main. Car il ne m'a point caché avec quelle impatience il attendoit le moment où il m'engageroit sa foi. Ainsi jugez, ma chere, ajouta la triste Rosalie en finissant son récit, s'il fut jamais un sort plus malheureux que le mien, & si je dois cesser de répandre des larmes.

JE lui répondis, pour calmer sa douleur, que ce qui devoit la consoler dans son infortune, c'est que la conduite qu'Abdalen avoit tenue jusqu'alors à son égard lui répondoit qu'elle n'en n'avoit aucun violence

lence à craindre; qu'elle pouvoit même espérer qu'après s'être efforcé inutilement de triompher de son indifférence, il cesseroit de lui adresser ses vœux. Et je lui conteillai, que, si elle vouloit lui ôter tout espoir de la fléchir, elle devoit affecter de se montrer toujours plus enflammée pour l'Amant à qui elle avoit été enlevée.

Je ne sçai si Abdalen, qui avoit sa chambre attenante à celle de Rosalie, entendit une partie de notre conversation, qui lui faisoit comprendre qu'il avoit eu tort de me confier les intérêts de son Amour; mais je m'appercus dès le même jour par quelques regards menaçans qu'il me lança, & par le ton brusque dont il me parla, que j'avois, je ne sçai pour quelle raison que je ne pouvois deviner, encouru sa disgrâce. Je m'étois flattée qu'il ne me sépareroit point de l'aimable Rosalie, pour qui je m'é-

tois éprise de l'amitié la plus tendre, mais peu de jours avant notre arrivée à Miquenès, il m'annonça qu'il me réservait pour le Serrail de son Prince. Je laisse à penser si une pareille destination avoit de quoi m'épouvanter. Le visage baigné de pleurs, je me jetai à ses pieds pour le conjurer de ne pas me séparer de ma compagne d'esclavage. Elle joignit ses prières aux miennes, mais elles ne furent point écoutées. Abdalen répondit qu'il devoit me présenter à son Souverain qui exigeoit, sous des peines très-rigoureuses, que l'on conduisît devant lui toutes les jeunes Esclaves Chrétiennes qui tomboient entre les mains de ses sujets. Mais, puisqu'il croyoit pouvoir se dispenser de se soumettre à cet ordre à l'égard de Rosalie, qui l'empêchoit de me tenir aussi cachée aux yeux de son Prince? Ce fut-là la raison que je

fis

fis valoir, & elle inspira au Cor-
 faire un dessein dont il ne se feroit
 peut-être pas avisé. La crainte
 qu'il eut, que je ne le trahisse, lui fit
 employer une ruse trop grossière
 pour que je m'y laissasse tromper.
 Durant trois jours il me tint ren-
 fermée dans le coin d'un vaisseau,
 au bout desquels il s'offrit à mes
 yeux avec toutes les marques d'un
 homme pénétré de la plus vive
 douleur. Il n'attendit pas que je
 lui en demandasse la cause : que no-
 tre saint Prophete, me dit il d'un
 ton affligé & en tâchant de prê-
 ter à son visage un air triste, m'a
 bien puni du vol que je voulois
 faire à mon Roi. T'a chère Com-
 pagne ne vit plus, & j'ai à me re-
 procher sa mort. Desespérée de
 ce que que je t'avois éloignée d'el-
 le, ou peut-être pour éviter de de-
 venir mon Epouse, elle a épié le
 moment où elle n'étoit point ob-
 servée, & s'est précipitée dans la

E s mer,

mer, d'où l'on n'a pû la retirer.

MA tendresse pour mon Amie auroit fait couler mes pleurs en abondance lorsque le Corsaire me parloit, si je n'avois eû sujet de soupçonner qu'il me trompoit. Pour lui donner cependant lieu de croire que je ne me déflóis pas de son artifice, j'empruntai tous les dehors d'une véritable tristesse. Je plaignois par de feints soupirs le sort de l'aimable Rosalie. Deux femmes qui la servoient, & qui étoient dans les interêts d'Abdalen, & à qui il avoit fait la leçon, me confirmèrent la nouvelle de sa mort; &, parce qu'elles paroissoient inconsolables, je feignis de m'affliger avec elles. Après un quart d'heure d'entretien elles me quitterent. J'aurois bien voulu les suivre; mais il ne me fut pas permis de sortir du réduit où l'on me tenoit enfermée, & d'où il m'étoit impossible de rien voir & de rien en-

entendre de ce qui se passoit sur le vaisseau. Je ne fus tirée de ma prison que lorsque nous fumes arrivés à Salé, où Abdalen faisoit son séjour ordinaire. Encor eut-on la précaution de ne me faire sortir que la dernière du Navire. Mais cette précaution fut inutile : L'infortunée Rosalie avoit poussé en débarquant des cris qui étoient venus jusqu'à moi.

Je demeurai quelques jours dans la maison du Corsaire qui vouloit que je me délassasse des fatigues de la navigation, avant que de me conduire à Miquenès; mais je me regardois comme une misérable victime, que l'on engraissoit pour le rendre digne du Dieu à qui l'on devoit l'immoler. Pouvois-je, sans me livrer à la plus amère douleur, songer au sort affreux qui m'attendoit ? Funeste beauté, m'écriois-je, que de malheurs ne m'as-tu déjà pas attirés, & combien ne

E 6

m'en

m'en prépares-tu pas encor ? O Dieu ! pourquoi m'avez-vous mis dans la cruelle nécessité de murmurer contre vos dons ? Ou ôtez-moi les , ou ne souffrez pas qu'ils soient dangereux à mon innocence. Vous seul pouvez la sauver des périls qui la menacent. L'idée de ce Serrail , où j'allois être enfermée , ne pouvoit sortir de mon esprit. Je me croyois livrée aux transports effrenés d'un Prince barbare , où il me sembloit de le voir tremper ses mains dans mon sang pour me punir de la résistance que j'opposois à ses infames désirs. Les mêmes pensées , qui m'avoient effrayée durant le jour , ne me permettoient pas de goûter les douceurs du sommeil. S'il appésantiffoit quelque-fois mes paupières , des songes épouvantables me réveilloient en sursaut , & quel sujet n'avois-je pas de craindre que ce ne fussent quelques avertissemens
des.

LA VERTU, *Livre III.* 109
des infortunes qui m'étoient préparées ? J'allois bientôt en être éclaircie.

JE n'avois point encor vû Abdalen depuis que j'étois arrivée à Salé. J'avois été renfermée en entrant dans sa maison dans un appartement reculé, d'où il m'étoit défendu de sortir, & où je n'avois eu que la compagnie de quelques femmes qu'il m'avoit données pour me servir. Il ne vint me voir que pour m'avertir qu'il me conduiroit le lendemain à Miquenès, & que le Roi étoit déjà prévenu sur le présent qu'il avoit à lui offrir. Je n'aurois pas craint de m'abaisser aux prières les plus humbles, si j'avois pû m'en promettre quelque succès ; mais je sçavois qu'il y alloit de sa fortune, & peut-être même de sa vie, s'il ne m'eût présentée au Prince : ainsi je ne lui répondis que par mes soupirs & par mes pleurs. Il me fit monter le

E 7 lende-

lendemain avec lui dans une chaise de poste. Il ne put durant tout le chemin arracher de moi une seule parole ; ou je tenois les yeux attachés contre terre , ou je les élevois au Ciel en adressant à Dieu les plus ferventes prières. Je le conjurois d'être lui-même le défenseur de mon innocence , ou de me susciter quelque Libérateur qui m'arrachât aux dangers , où j'allois être exposée. Non, Seigneur, vous ne permettrez point que mon espérance soit confondue. Vous me tendrez une main secourable. Vous changerez , s'il le faut , le cœur du Prince devant qui je vais paroître. Vous le pénétrerez d'estime pour la vertu , ou du moins vous ne souffrirez pas qu'il triomphe de ma sagesse.

Ces sentimens de confiance dans le secours du Ciel calmerent un peu la violence de la douleur qui m'accabloit. Lorsque nous appro-

châ-

châmes de Miquenès , Abdalen m'ordonna de me couvrir d'un voile qui me descendoit jusqu'aux pieds ; & il m'avertit de ne le lever que lorsque je serois en presente de Soliman Ismael , le puissant Bei de Salè & de Tanger. Je fus remise en arrivant entre les mains du Chef des Eunuques , qui , après m'avoir fait traverser plusieurs apartemens richement meublés , me conduisit dans une grande Sale , où il me dit d'attendre le Roi. Que l'on ne me demande pas que j'exprime les mouvemens dont mon cœur fut agité. Tout ce que je m'en rappelle , c'est que je souhaitai avec une ardeur infinie de paroître autant difforme aux yeux du Sultan, que j'avois paru aimable aux yeux du cher Comte. Mes vœux ne furent pas exaucés. Je lûs dans le premier coup d'œil que me jetta Soliman un étonnement d'admiration

tion, qui allarma plus mon innocence, qu'il ne flatta ma vanité. Je m'étois jettée à ses pieds, mais il me releva avec bonté; &, après avoir promené avidement ses yeux sur ma figure, il me dit d'un ton obligeant qu'il se félicitoit du présent qu'Abdalen lui offroit, & qu'il espéroit que je n'aurois pas lieu de me plaindre du sort qu'il me destinoit. Il me demanda ensuite mon nom, mon pays, ma naissance. Autant de questions auxquelles je répondis en peu de mots. Mais il s'en falloit de beaucoup que sa curiosité fût satisfaite; il voulut sçavoir si mon cœur n'étoit pas prévenu de quelque passion, par quel malheur j'avois été arrachée du sein de ma Famille. Grand Prince, lui repartis-je d'une voix entrecoupée de soupirs, & en répandant quelques pleurs, vous me demandez un récit qui par sa longueur fatiguera peut-être

être votre patience, si vous voulez que je ne vous cache aucune de mes aventures. Ma vie a déjà été traversée par tant d'infortunes qu'il ne m'est pas aisé de m'en rappeler le souvenir, & la douleur qui m'accable ne me laisse guères la force de les raconter. Mais ces infortunes, reprit le Sultan, ont-elles été occasionnées par l'amour? C'est tout ce que je suis curieux de sçavoir à présent. Je lui répondis que c'étoit l'amour seul qui troubloit le repos de mes jours, & je me crus intéressée à en faire l'aveu.

UN air de grandeur & de bonté, répandu sur le visage de ce Prince, sembloit m'annoncer dans lui une ame généreuse & susceptible de sentimens délicats, & c'est par-là que j'espérois de le toucher. Je voulois lui faire un portrait avantageux de l'aimable Comte, ne lui cacher aucune des
preu-

preuves que j'avois reçues de son respect & de sa tendresse, lui déclarer les sermens de fidélité qui nous unissoient, malgré tous les obstacles dont nôtre amour avoit été combattu. Je me propoisois enfin de me représenter comme une Amante tendre & fidelle, qui ne pouvoit aimer que celui qui avoit triomphé le premier de son insensibilité. Je me flattois qu'en ouvrant ainsi mon ame toute entiere au Sultan, sa générosité l'engageroit à combattre dans lui une passion naissante, qui ne pouvoit servir qu'à me rendre malheureuse sans assurer son bonheur.

La tristesse qui étoit peinte dans mes yeux, ma langueur, mon abattement, un tremblement qui s'étoit fait dans tout mon corps, lorsque le Beï s'offrit à mes yeux & dont il s'étoit aperçu, lui firent juger que je n'étois guères en état de satisfaire sa curiosité. Loin de

de me presser de la contenter , il m'invita à aller prendre du repos , & fit signe en même temps au Chef des Eunuques , appelé Ismaël Aliben , de me conduire dans l'appartement qui m'étoit destiné. Je suivis en tremblant mon guide. Ma frayeur redoubla à l'entrée du Serrail , épouvantable prison , d'où je ne pouvois espérer d'être tirée que par un secours particulier du Ciel. J'avoüe que si je n'avois pas été toute occupée de ma douleur , j'aurois été enchantée des objets qui s'offroient à mes yeux. L'art & la nature sembloient s'être réunis pour embellir l'endroit où je fus conduite. Je traversai de vastes jardins que Flore elle-même paroïssoit avoir pris plaisir d'orner. Une prodigieuse variété de fleurs qui éclatoient des plus vives couleurs , & qui répandoient une odeur embaumée dont l'air étoit parfumée ; un grand nombre de bas-

bassins entourés de plusieurs figures de bronze & de marbre , travaillés avec un art infini ; des bosquets qui fournissoient une ombre toujours fraîche , & que les rayons du Soleil ne pouvoient pénétrer ; des labyrinthes de myrthes & de jasmins , furent les premiers objets qui se présenterent à ma vûe , & qui auroient fixé mon attention , si mon cœur avoit été moins en proie à la tristesse.

CE ne fut qu'en passant que je jettai quelques regards distraits sur ces différens objets ; mais je ne pûs m'empêcher d'admirer la beauté & la magnificence des appartemens où je fus introduite , & que je devois occuper. Je ne parlerai point de la richesse de leurs ameublemens , qui étoient d'un goût exquis. L'avouerai - je ? l'image du cher Comte de Breffol , qui se retraça alors plus vivement à mon esprit , me fit répandre des lar-

larmes. Helas ! me disois-je en moi-même , ce tendre & fidèle Amant , pour se délivrer de la cruelle incertitude où il étoit sur mon triste sort , aura affronté les plus grands périls , & il y aura succombé. Chargé de chaines, il gémit peut-être dans le plus cruel esclavage , ou peut-être la Parque cruelle a-t-elle déjà tranché le fil de ses malheureux jours ; & , Amante insensible, je peux cesser de verser des torrens de pleurs ! ma douleur n'est pas assez vive pour que quelques frivoles objets ne puissent m'en distraire ! Ah ! cher Amant , pardonne moi si j'ai pu un seul moment m'occuper que de toi seul.

LES femmes qui se présentent pour me recevoir , & qui étoient destinées à me servir , paraissent attendries en me voyant. Une d'entre elles qui parloit François , & qui avoit été apparemment

ment avertie que je ne parlois point d'autres langue , me dit pour me consoler que mon sort étoit moins malheureux que je ne pensois , que je n'aurois même d'obstacles à surmonter que ceux que j'opposerois à mon bonheur. Et la-dessus elle me fit de Soliman un portrait si avantageux , elle me parla avec tant d'éloges de la délicatesse & de la générosité de ses sentimens , en me rapportant plusieurs preuves qu'il en avoit données à quelques Esclaves Chrétiennes qui s'étoient trouvées dans le même cas où j'étois , que je commençai à moins craindre pour mon innocence. Julie (c'est le nom de la Captive qui avoit réussi à eslayer mes pleurs) continua durant plusieurs jours à ne m'entretenir que de choses capables de me distraire de ma douleur. J'étois surprise de voir qu'elle conservoit une humeur

meur enjouée qui me paroissoit incompatible avec son esclavage. Je m'étonnois qu'exilée de sa Patrie, (car elle m'avoit appris qu'elle étoit Françoisë) elle pût se livrer à la joye dans un lieu qui n'étoit fait que pour voir couler des larmes. Je lui demandai d'où lui venoit cette tranquillité & cette paix intérieure, dont elle jouissoit, & qui se manifestoit au dehors ?

Je la dois, Madame, me répondit-elle, à ma soumission aux ordres de la Providence. C'est elle qui depuis dix ans me retient en ces lieux, & je n'en murmure point. Il est vrai que je n'ai pas la consolation de pouvoir pratiquer les exercices de ma Religion; mais le Dieu que je sers, & qui lit au fond de mon cœur, voit combien il en coûte à ma piété. L'idée que j'ai de sa bonté infinie ne me permet pas de douter que les prières ferventes, que je lui adref-

adresse chaque jour, ne lui soient agréables , & qu'elles ne me tiennent lieu des devoirs que je ne puis remplir. Et , ce qui acheve de me tranquilliser , c'est que je suis assurée de n'être jamais gênée dans ma croyance. Je fais gloire d'être Chrétienne , & ce titre ne m'expose à aucune persécution. Mais peut-être , Madame , ajouta la vertueuse Julie , ne ferez-vous pas fâchée d'apprendre par quel hazard j'ai été conduite en ces lieux. Outre que mon Histoire ne sera pas longue , les choses que j'ai à vous raconter serviront à vous faire connoître le caractère du Prince dont vous êtes devenue l'esclave, & dont vous pouvez devenir l'Epouse. L'Eunuque , qui vous a remise entre mes mains, m'a déjà instruite des intentions de Soliman. Mais ne craignez pas que je vous donne des conseils contraires aux penchans de votre cœur.

Si

Si vous voulez bien m'honorer de votre confiance, j'ose me promettre que mes avis ne vous seront pas inutiles. Après quelques remerciemens par lesquels je lui exprimai ma reconnoissance, elle commença ainsi son récit.



HISTOIRE

D E

J U L I E.

J'AI pris naissance à Marseille, où j'ai été élevée par une Mère qui ramassoit sur moi seule toute sa tendresse, n'ayant eu que moi d'enfant. J'avois atteint ma douzième année lorsque la mort me l'enleva. Je fus inconsolable, & il n'y avoit que la douleur dont mon Pere fut accablée qui pût égaler la mienne. Elle fut si vive qu'il

Tome II.

F

ne

ne fut plus en état de s'occuper de son commerce avec la même ardeur qu'auparavant. Le peu de soin qu'il prit de ses affaires fut suivi de plusieurs pertes considérables qu'il eut à essuyer, & dont il ne pût se relever. La fortune s'opiniâtra à lui être si contraire qu'il fut obligé au bout de quelques années de chercher une retraite qui le mit à couvert des poursuites de ses créanciers. Je fus recueillie par une de mes parentes, qui ne pouvoit guères prêter à ma misère qu'une pitié compatissante. Il falloit que jour & nuit je m'occupasse des ouvrages que quelques marchandes lingères me donnoient à faire. Le petit profit, qu'ils me raportoient, suffisoit à peine pour fournir à ma subsistance & à celle de ma pauvre Tante. Je ne quittois mon travail que lorsque des devoirs indispensables de Religion m'appelloient

loient à l'Eglise , d'où je ne sortois que pour venir promptement me renfermer dans ma Chambre.

CE train de vie , quelque dur qu'il fût pour une jeune personne de mon âge , ne m'affligeoit point. Ma Parente, dont la pitié régloit tous les sentimens, m'avoit appris à sanctifier toutes mes occupations. Elle ne cessoit de me répéter que je devois benir le Seigneur de cet état d'indigence , où j'étois reduite , & que ce n'étoit que par mon assiduité au travail que je pouvois me garantir des dangers , où mon innocence seroit peut-être exposée si la fortune avoit été moins contraire à mes Parens. J'écou-
tois avec avidité les leçons de sagesse qu'elle me donnoit , & je tâ-
chois d'en profiter ; mais elle ne me les continua pas long-temps. Cette chère Parente qui me tenoit lieu de Mere, & qui en avoit pour moi toute la tendresse, me fut en-

levée au bout de deux ans. Me voilà chargée du soin de ma conduite. J'étois dans ma vingtième année ; & je puis dire , sans que j'aie jamais été tentée d'en tirer vanité , que ma beauté auroit pû m'attirer bien des Adorateurs ; mais que d'allarmes aussi ne pouvoit elle pas me causer ? Quoique je n'eusse jamais été répandue dans le monde, la perfidie & la corruption des hommes m'étoit trop connue pour que je ne sentisse pas le besoin que j'avois de m'armer d'une continuelle défiance.

Je continuai après la mort de ma Parente de me livrer durant quelques mois avec la même assiduité au travail ; & je ne sortois de ma chambre que pour porter les petits ouvrages que je faisois à celles qui m'occupoient. Le soin que j'avois de garder la retraite, n'empêcha pas qu'un jeune Gentilhomme ne s'éprit pour moi d'un amour
vio.

violent. Je ne ſçai où il avoit eu occasion de me voir ; mais je fus fort ſurpriſe de voir entrer un jour dans ma chambre une femme que je ne connoiſſois point, & qui me remit une lettre à laquelle elle me pria de faire une prompte réponſe. J'eus à peine jetté les yeux ſur les premières lignes, que, ſans vouloir achever de la lire, je la déchirai en mille piéces, en préſence de celle qui me l'avoit remiſe, & que je renvoyai après l'avoir accablée de reproches, pour s'être chargée de la commiſſion dont elle venoit de s'aquitter. Un pareil traitement ne la rebuta point. Jugeant apparemment de mes vûes par les ſiennes, elle conſeilla à de Bernan (c'eſt le nom du Gentilhomme qui m'avoit écrit) d'appûyer ſes déclarations de quelque préſent : Et elle eut l'eſfronterie de m'en apporter un de ſa part avec une ſeconde lettre, à qui je fis le même acueil qu'à la

premiere. Mais je ne m'en tins pas là , je chassai honteusement de ma chambre la confidente de de Bernan , en la poussant rudement , & en lui disant d'un ton couroucé, que, si elle osoit encor se présenter devant moi , je sçaurois la faire repentir de l'infame commerce qu'elle faisoit.

N'AVOIS-je pas lieu de croire que celui qui l'avoit envoyée cesseroit de tendre des pieges à ma vertu ? Mais la violence de sa passion fit qu'il s'enhardit à me faire lui-même une visite. Que l'on juge quel dû être mon étourdissement , lorsque je le vis entrer brusquement dans ma chambre sans avoir eu la politesse de se faire annoncer. Choquée d'une pareille insolence , je ne songeai guère s'il étoit d'une condition qui exigeoit du respect. Avant même qu'il eût ouvert la bouche pour me parler , je lui dis en le regardant dédaigneu-

gneusement que j'étois fort étonnée de la hardiesse qu'il prenoit ; que s'il ne me connoissoit pas, le cas que j'avois fait de ses lettres auroit dû lui apprendre que j'étois toute autre qu'il ne pensoit. Et qui vous dit, Mademoiselle, me répartit-il, que j'aie de vous des sentimens, qui puissent vous offenser. Vous êtes aimable, est-ce un crime de vous aimer ? Et y en auroit-il un à vous le dire & à vous l'écrire. Je sçai que vous n'avez pas été traitée aussi favorablement du côté de la fortune que de celui de la nature ; & je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de jouir des douceurs d'un fort très-heureux. Eh ! si donc, n'est-ce pas un meurtre qu'une jeune personne, belle comme le jour, soit obligée de s'assujétir, à un travail ennuyeux ? Eh ! de grace, Monsieur, lui répondis-je, si vous avez quelque sentiment d'honneur, son-

gez que la vertu, dans quelque état qu'elle soit, doit être respectée. Je puis être un objet de pitié, mais la sagesse m'est trop chère pour que je m'expose à en devenir un de mépris. Ce qui arriveroit cependant si les offres que vous me faites étoient capables de me toucher. Elles ne sont cependant pas à refuser, me répartit cet audacieux; &, ma foi, si vous vouliez m'en croire, vous ne me renvoyeriez pas, sans que nous eussions conclu un petit marché qui seroit plus encor à votre avantage qu'au mien. Allons, ma belle Enfant, prenez votre parti de bonne grace. L'occasion est belle, ne la laissez pas échaper. Et, comme si les discours insolens qu'il me tenoit, n'eussent pas suffi pour allumer ma colère, il eut la hardiesse de s'émanciper avec moi à de petites libertés dont il fut puni à l'instant, ainsi qu'il le méritoit. Un
souv.

soufflet, que je lui donnai avec tant de violence qu'il en répandit quelques gouttes de sang, refroidit ses amoureux transports. J'en fus quitte pour avoir à essuyer bien des injures grossières, auxquelles je ne répondis que par un dédaigneux silence.

Vous vous imaginez aisément, me dit la sage Julie, qu'une pareille réception ne donnoit pas à de Bernan la tentation de me faire une seconde visite; mais je n'en fus pas pour cela plus tranquille. La Scène qui venoit de se passer m'en faisoit craindre d'autres, qui auroient pû être plus dangereuses pour moi. Cette pensée me déterminâ à m'adresser à un saint Ecclésiastique pour le prier de s'intéresser en ma faveur auprès de quelque Dame qui voulût m'attacher à son service. Une simple exposition de ma misère, & des dangers où mon innocence étoit

F 5

ex-

exposée , suffisoit pour enflammer son zèle. Aussi embrassa-t-il avec avidité l'occasion qui se présentoit de l'exercer ; & il travailla pour moi si efficacement qu'il ne tarda pas à me rendre une réponse favorable. Il me fit avertir peu de jours après que je lui eûs parlé que je pouvois m'adresser de sa part à une Dame qu'il me nommoit , & qui cherchoit une Gouvernante pour sa Fille, qu'elle devoit conduire dans peu de temps en Italie. Je lui allai présenter mes services, & ils furent reçus, quoique je ne fusse pas d'un âge à être chargée de l'emploi qui m'alloit être confié : car j'avois à peine vingt & un an , & la Demoiselle, à l'éducation de laquelle je devois donner mes soins , en avoit plus de dix sept.

Je m'étudiai d'abord à sonder ses inclinations & ses penchans , & à gagner sa confiance. Je m'a-
per-

perçus bientôt que son éducation avoit été fort négligée. Point de figure, il est vrai, plus gracieuse & plus avenante que la sienne. Le cœur le plus indifférent auroit eu de la peine à se défendre à la vûe de ses charmes; mais, toute pétrie d'orgueil & d'amour propre, son imagination lui grossissoit les appas qu'elle avoit, & lui en prêtoit qu'elle n'avoit pas. Les louanges, qui étoient le plus de son goût, étoient celles qu'on donnoit à sa beauté; & ces louanges, quelque outrées qu'elles fussent, lui paroissent inférieures à celles qu'elle croyoit mériter. A cette sote vanité, qui n'étoit fondée, que sur sa beauté, elle joignoit un autre défaut, contre lequel une jeune personne ne peut se précautionner avec trop de soin; c'étoit un fonds de coquetterie, un desir démesuré de plaire, qui lui faisoit oublier quelquefois ce qu'elle devoit à la modestie

& à la retenue. Je tâchai de lui faire comprendre qu'il n'étoit guères glorieux d'inspirer un amour, qui n'étoit pas fondé sur l'estime & sur le respect ; que c'étoit-là un amour presque toujours mêlé ou suivi de mépris, & dont devoit rougir celle qui l'inspiroit ; que des conquêtes que l'on ne devoit qu'à des minauderies, qu'à des manières affectées, & à certains airs évaporés que la bienséance condamnoit, étoient peu propres à honorer celle qui les faisoit.

MAIS, si la jeune Euphrosine, (c'étoit le nom de ma nouvelle Eleve) me faisoit la grace de m'écouter, elle n'en n'étoit pas pour cela plus disposée à profiter de mes instructions. Un troisième défaut, dont j'essayai en vain de la corriger, étoit une indifférence pour la piété & pour tout ce qui s'appelle devoirs de Religion. Elle les remplissoit, mais c'étoit sans goût & sans dévo-

dévotion ; il sembloit même qu'elle plaignoit les momens qu'ils lui déroboient. Combien de jeunes personnes dont les chûtes honteuses ont eu pour principe une pareille indolence dans l'affaire de leur salut. C'est une erreur de croire que des sentimens d'honneur , que certains principes naturels d'éducation , de modestie & de retenue , fussent pour nous sauver des dangers qui menacent à chaque instant nôtre innocence. Tous ses grands sentimens , tous ces beaux principes , sur lesquels l'on se rassûre , doivent être accompagnés d'une continuelle défiance de soi-même , & d'une salutaire crainte de Dieu que nous ne devons jamais perdre de vûe. Mais je ne m'apperçois pas que voilà une digression qui m'a écartée du fil de mon histoire. Je le reprens , & j'abregerai le récit de mes aventures.

JE n'aurois pas desespéré de corriger Euphrosine de ses défauts, si sa mere avoit voulu unir ses efforts aux miens. Cette bonne Dame avoit pour sa fille une aveugle tendresse qui lui faisoit donner le nom de qualités aimables à de véritables imperfections. Elle étoit la première à m'accuser d'une trop grande sévérité, lorsque je refusois de me prêter aux différens caprices de cette chère Fille qu'elle idolâtroit. Je n'en devins pas pour cela plus complaisante, & je ne croyois pas que le devoir de ma charge me le permît. Mais avançons.

J'AI parlé d'un voyage d'Italie que nous devons faire en peu de tems. Madame d'Abron (c'est ainsi que s'appelloit la Dame qui m'avoit confié l'éducation de sa Fille) profita du premier Vaisseau qui fit voile pour Naples, où un Parent, mort depuis quelques mois, lui avoit
laissé

laissé un riche héritage. Nous nous embarquâmes dans l'espérance de revenir bien-tôt à Marseille. Soupçonnions-nous, hélas ! le cruel malheur qui nous attendoit ? Le troisième jour que nous eûmes perdu de vûe les côtes de Provence, notre navire fut attaqué par un Corsaire de Tanger, à qui nous fûmes obligés de nous rendre après un combat qui ne pouvoit durer long-tems, vû qu'il n'y avoit dans nôtre Vaisseau qu'une trentaine de matelots & quelques marchands, moins affligés de la perte de leur liberté que de celle de leurs richesses. Je n'essayerai point d'exprimer les transports de douleur, où se livra l'infortunée Madame d'Abron. Sa tendresse pour sa chère Fille fut la mesure de son désespoir. Après s'être arraché les cheveux, & s'être meurtri le visage de coups, elle tomba évanouïe entre les bras de la malheureuse Euphrosine, qui avoit elle-même

même besoin de secours pour se soutenir.

LE Corsaire, entre les mains de qui nous étions tombées, accourut aux cris perçans, dont retentissoit la chambre où il nous avoit fait conduire. Il avoit déjà été ébloii de la beauté ravissante de la jeune Euphrosine, & il ne doutoit pas que le Sultan, à qui il vouloit la présenter, ne lui accordât une récompense proportionnée au don qu'il avoit à lui offrir. Aussi donna-t-il ses ordres pour qu'elle fut secourue promptement. Et la Mere, & la Fille, qui avoit aussi perdu toute connoissance & tout sentiment, revinrent de leur évanouissement. Mais la tendre Madame d'Abron, qui auroit donné mille vies pour racheter celle de sa chere Euphrosine, ne pût résister longtemps à l'excessive douleur qui l'accabloit. Elle fut saisie d'une fièvre brûlante, accompagnée de transports si violens, que dès ce premier

mier jour de sa maladie elle nous donna tout à craindre pour sa vie. Elle ne se cacha pas à elle même que sa dernière heure approchoit ; mais, trop sensible à la voix de la nature , elle ne cessoit pas pour cela d'éclater en plaintes & en murmures contre la Providence.

Non, Madame, lui dis-je pour réveiller dans elle quelque sentiment de pitié & de Religion , je ne disconviens pas que votre douleur ne soit juste. Vous ne pouvez refuser de répandre des larmes sur le triste sort d'une chère Fille, que vous croyez digne de toute votre tendresse ; mais, si vous l'aimez , tâchez de mettre le Ciel dans ses intérêts , & craignez de l'irriter par vos murmures. Vous n'avez point de peine de faire à Dieu un sacrifice de votre vie, faites lui en un aussi de la douleur que vous cause la séparation de ce que vous avez de plus cher. Votre soumission à ses volontés attirera ses bénédictions.

nédictions sur celle dont le sort fait couler vos pleurs. Recommandez-la aux soins de sa paternelle bonté. Oui ! ma chère Demoiselle, reprit d'une voix foible cette Mere mourante , je me reproche à moi-même ces murmures, que la douleur m'a arrachés, j'adore la main toute-puissante qui me frappe. Ne craignez pas que la vûe de ma chère Fille me fasse oublier l'humble résignation que je dois aux ordres de la Providence. Faites, je vous en conjure, approcher cette chère Enfant. Que je ne sois pas privée de la consolation de la voir, & de lui faire d'éternels adieux. Ah ! que ne vont-ils pas coûter à ma tendresse ? Mais , ô mon Dieu , joûta-t-elle en élevant les mains & les yeux au Ciel, si vous m'affligez, vous me donnerez la force de supporter patiemment les coups dont vous me frappez.

DE si saintes dispositions me firent

rent juger que l'on ne risquoit rien à accorder à l'infortunée Madame d'Abron la triste satisfaction qu'elle demandoit. Le Corsaire avoit ordonné que l'on arrachât la triste Euphrosine d'entre les bras de sa Mere mourante, par la crainte qu'il avoit qu'une vûe si accablante n'exposât les jours de cette jeune personne à quelque danger. J'allai le prier de souffrir qu'elle vînt recueillir le dernier soupir de sa Mere expirante, en lui promettant que je n'oublierois rien pour calmer sa douleur. Il eut bien de la peine à m'accorder la grace que je lui demandois; mais enfin il me l'accorda. Je conduisis la désolée Euphrosine dans la chambre de sa Mere.

Vous me permettez, Madame, me dit la vertueuse Julie, de supprimer un récit qui m'arracheroit bien des larmes, & qui feroit peut-être couler les vôtres. Ce n'est

n'est que par la tendresse extrême que Madame d'Abron avoit pour sa chere Fille que l'on peut juger de l'excessive douleur où elle se livra en la voyant. Fondante en pleurs, ah! ma Fille, ma cher Fille, Fille infortunée, lui dit elle en lui tendant une main glacée par le froid de la mort, & elle ne pût lui en dire davantage. Les sanglots & les larmes lui couperent la parole. On lisoit dans les regards mourans, qu'elle attachoit sur ce cher objet de sa tendresse, combien son cœur souffroit de cette cruelle séparation. Je n'attendis pas qu'elle eût rendu le dernier soupir pour emmener la triste Euphrosine. Je m'imaginois que je ne pourrois jamais essuyer ses pleurs; mais, si sa douleur fut vive, elle ne fut pas opiniâtre. Quelle perte cependant plus desesperante que celle qu'elle venoit de faire, sans parler des périls qu'alloit courir son inno-

innocence ? Mais c'est par la conduite qu'elle a tenue, que je veux que l'on juge si ces périls étoient bien capables de l'effrayer.

Au bout de deux mois de navigation nous arrivâmes à Miquenès. Le Corsaire nous conduisit lui-même à Soliman. Je ne doutois pas que la vûe de la belle Euphrosine ne fit sur le cœur de ce Prince les plus promptes & les plus vives impressions. Il la loua ; mais les louanges qu'il lui donna n'annonçoient pas qu'il fût ébloui de sa beauté. Quel sujet de mortification pour le petit amour propre d'Euphrosine, qui, comme je l'ai dit, se regardoit elle même comme un Divinité digne des hommages de tout l'Univers. Comme ses charmes cependant la rendoient digne d'occuper une place dans le Serrail, on ne lui fit pas l'injustice de lui en refuser une. J'y fus renfermée avec elle ; mais bien enten-

entendu que ce ne fut pas sur le même pied, & j'en rendois mille actions de graces à Dieu. L'humble titre de Suivante étoit bien plus de mon goût que n'eût été celui de Sultane favorite, qui faisoit l'objet des desirs de ma jeune maitresse. Mais quel sacrifice ne lui en couta-t-il pas pour l'obtenir ? & dans quel abîme de malheurs ne vont pas la précipiter son orgueil, son ambition jointe à un désir de mesure de plaire, & plus que tout cela son peu d'ardeur pour la piété & pour la vertu ?

ELLE s'attendoit que Soliman ramasseroit sur elle seule toute sa tendresse, & deux mois s'écoulerent durant lesquels il n'eut pour elle que les attentions qu'il avoit pour les Beautés qui n'occupoient pas le premier rang dans son cœur. L'ambitieuse Euphrosine ne pouvoit se consoler de l'injustice, ou prétendue, ou véritable, que le Sultan

tan faisoit à ses charmes. Sa criminelle jalousie lui faisoit quelquefois répandre des larmes, qu'elle dévorait en secret, parce qu'elle ne pouvoit se cacher qu'elle en devoit rougir. Son caractère m'étoit trop connu pour que je ne démêlasse pas aisément la cause de sa douleur. Mon zèle pour ses intérêts ne me permit pas de lui épargner les reproches qu'elle méritoit, & qui pouvoient réveiller dans elle des sentimens d'honneur & de vertu, que sa passion tenoit misérablement étouffés. Un jour qu'elle s'étoit retirée dans son Cabinet, pour se livrer aux soupirs & aux pleurs, j'y entrai sous le prétexte d'y chercher je ne sçai quoi, dont je n'avois assurément aucun besoin. Je la trouvai dans un état qui excita ma pitié. Son visage étoit appuyé sur une de ses mains, & de l'autre elle tenoit un mouchoir dont elle essuyoit ses larmes. Eh! quoi donc,
Ma-

Madame, lui dis-je, votre cœur sera-t-il toujours en proye à la douleur, & vous obstinerez vous toujours à m'en taire la cause ? Ma tendresse pour vous ne peut elle me m'eriter votre confiance ; pourquoi ne pas décharger votre ame dans mon sein. Peut-être trouverois-je quelque remede à vos maux ? Ah ! ma chere Julie, me repondit elle d'une voix entre coupée de soupirs, il n'est plus pour moi d'espérance de félicité : l'injuste Soliman.... Et elle n'acheva pas. Ses yeux se baissèrent; le rouge, dont son visage se couvrit, marquoit la confusion que lui cauçoit les paroles qui venoient de lui échapper. Mais elles ne m'avoient point encore appris ce que je feignois d'ignorer. Je fis à ma jeune Maîtresse des instances si pressantes, je la tournai de tant de façons, que je lui arrachai l'aveu des secrets de son cœur. Elle me confessa qu'elle étoit

étoit inconsolable de ce que le Sultan lui préféroit une Rivale dont la beauté n'avoit rien qui approchât la sienne. O Ciel ! que viens-je d'entendre, m'écriai-je ? Quoi, Madame, c'est donc là le sujet de votre douleur ? Vous devriez en verser des larmes de joye, & vous en répandez de tristesse. Vous vous plaignez de n'être pas seule l'objet de la tendresse de Soliman, & vous devriez souhaiter d'être l'objet de sa haine. Si votre innocence vous est chere, rendez graces a Dieu de ce qu'il n'a pas permis que vos charmes ayent été pour vous une occasion de perte. La piété, l'honneur, la vertu, la Religion ne parlent-elles plus au fond de votre cœur ? En voudriez-vous faire un sacrifice à votre ambition ? Ah ! chere & aimable Euphrosine, rentrez un peu dans vous-même, rapellez-vous les sentimens que la Sagesse, que la

Religion sainte, dans laquelle vous avez été élevée, doit vous inspirer.

SES soupirs, ses pleurs, son morne silence, les différens mouvemens dont elle étoit agitée, & qui étoient peints sur son visage, marquoient les combats qu'elle se livroit au dedans d'elle-même. Tout ce que j'en pûs obtenir, c'est qu'elle me remercia des conseils que je venois de lui donner. Peut-être étoit-elle alors résoluë d'en profiter; mais que ne peut pas la force du penchant? La jalouse Euphrosine crût sa gloire intéressée à supplanter l'odieuse Rivale qui lui disputoit le cœur du Sultan. Trop instruite dans l'art de plaire, dont elle sembloit avoir fait son unique étude, elle employa tous les raffinemens de cet art dangereux pour assurer le succès de son dessein. Quoique son cœur ne parlât pas en faveur de Soliman, elle ne laissa pas que de se montrer enflammée

mée du plus tendre amour. Elle feignit un air de langueur qui l'attendrit. Il lui en demanda la cause ; &, oubliant ce qu'elle devoit à la modestie & à la retenue, elle n'eut pas honte de lui avouer que son Amour trop ardent troubloit seul son repos. Les soupirs, les pleurs qui accompagnerent cet aveu, un évanouissement de commande dont ils furent suivis, combattirent en sa faveur. Sa douleur lui avoit prêté des graces touchantes qui lui gagnèrent le cœur du Sultan. Par les marques qu'il lui donna de sa tendresse, il rassura son inquiète jalousie. Le titre de Sultane favorite lui fut promis, mais il devoit lui coûter le sacrifice de sa Religion. Soliman lui déclara que ce n'étoit qu'à ce prix qu'elle pouvoit l'obtenir. Une pareille proposition n'avoit-elle pas de quoi la faire fremir d'horreur ? Elle n'en parut pas cependant effrayée ; elle

se contenta de demander quelque délai pour faire ses réflexions, qui étoient assurément déjà faites.

L'AIR de contentement, qui étoit répandu sur son visage, m'apprit que son ambition n'avoit plus de vœux à former. Fière du rang qui lui étoit destiné, elle répandit elle-même le bruit de sa future élévation. Quel sujet pour moi de désolation ? Je ne craignis pas de m'exposer à son courroux par les vifs & humilians reproches dont je voulois l'accabler. Depuis la dernière entrevue qu'elle avoit eue avec le Sultan, je n'avois pû trouver l'occasion de lui parler, tant elle étoit soigneuse de m'éloigner de sa présence. Les momens cependant étoient chers, mon zele me pressoit de faire les derniers efforts pour la détourner de l'abîme où elle alloit se précipiter. Quoiqu'elle m'eût défendu d'entrer dans son Cabinet lorsqu'elle y étoit seule,

seule, je n'hésitai pas cependant de m'y présenter. Je viens, Madame, lui dis-je en entrant, vous demander si je dois ajoûter fois à un bruit étrange qui est répandu dans le Serrail. L'on dit que vous allez devenir l'Epouse de Soliman, & que vous consentez à en acheter le titre aux dépens de votre Religion. Il est vrai, me répondit-elle d'un ton déconcerté, que le Sultan m'a promis de partager son Trône avec moi. Mais je ne me suis pas encor décidée sur la réponse que j'ai à lui faire. Vous hésitez donc, Madame, lui repondis-je ? vous doutez si l'éclat d'une Couronne n'est pas préférable à votre honneur, à votre Religion, & à tout ce que vous avez de plus cher ? Et ce doute seul n'est-il pas un crime affreux ? Ah ! Madame, ajoûtai-je en me jettant à ses genoux, je vous en conjure par le souvenir de cette chère Mere que

la mort vous à enlevée, & à qui vous deviez toute votre tendresse, n'attirez pas sur vous le courroux du Ciel. Songez que vous ne devez rien avoir de plus cher que le salut de votre ame ; voudriez-vous la perdre ? Ne devez-vous pas craindre que Dieu ne se venge de votre apostasie par les plus redoutables vengeancees ? Son bras est déjà levé pour vous frapper. Ah ! il en est tems encor, desarmez sa colere par votre repentir, prévenez les coups dont vous êtes menacée. Allez trouver le Sultan, dites lui que votre vie même vous êtes prête à la sacrifier pour conserver votre Foi.

Le ton patétique, dont j'accompagnai ces paroles, parût faire quelque impression sur le cœur de la malheureuse Euphrosine. Quelques soupirs qu'elle ne pût retenir lui échappèrent ; mais je ne pûs en obtenir d'autre réponse. Je me contentai

tentai de ce premier succès, me promettant que par de nouvelles exhortations j'acheverois de lui ouvrir les yeux sur les malheurs qu'elle se préparoit ; mais elle ne laissa pas à mon zele le tems d'agir. Le delai qu'elle avoit demandé n'étoit pas encor expiré, qu'elle fit sçavoir à Soliman, que, détrompée de ses erreurs, elle consentoit à en faire une abjuration publique pour la rendre plus éclatante. Le Sultan régla lui même toutes les cérémonies qui devoient, ou la précéder, ou l'accompagner. La criminelle Euphrosine fut élevée le même jour au rang de Sultane favorite ; mais le juste Ciel ne permit pas qu'elle jouît long-tems du fruit de son crime. Infidèle à son Dieu, elle ne se fit pas un scrupule de manquer à la fidélité qu'elle avoit jurée à Soliman. Son ambition venoit d'être satis-faite, elle chercha à contenter l'amour secret dont

elle brûloit pour Mourat Abrahin, qu'elle ne connoissoit que sur le portrait avantageux qu'on lui en avoit fait. Par sa valeur & son courage il avoit mérité d'être élevé au plus haut rang ; dépositaire de l'autorité du Sultan, tout ne se régloit que par ses ordres. Les plus Grands du Royaume s'empressoient à briguer sa faveur. C'étoit par lui que découloient toutes les graces que le Prince accordoit. Mais ce qui faisoit son mérite, c'est qu'il ne se servoit de son credit que pour l'intérêt de celui de qui il le tenoit.

TEL étoit & mourut Abrahin, pour qui la nouvelle Sultane s'étoit éprise de l'amour le plus violent. Elle l'avoit jusqu'alors tenu renfermé au fond de son cœur ; mais dès qu'elle se crût assurée de la tendresse de Soliman, elle ne songea plus qu'à gagner celle de son Favori. C'étoit-là un dessein dangereux.

reux, & qui n'étoit pas d'une exécution aisée. Mais est-il quelque peril qui effraye une jeune personne esclave d'une sensuelle passion? Celle de la Sultane s'étoit acruë à la vûe du portrait de Mourat qui lui fut apportée secretement par une femme Juive, qui entroit quelque fois dans le Serrail pour y vendre toutes sortes de bijoux & de raretés dont elle faisoit trafic; mais son commerce l'enrichissoit moins que l'adresse merveilleuse qu'elle avoit à conduire avec succès une amoureuse intrigue. Il fut aisé à la Sultane de la mettre dans ses intérêts; elle lui remit une lettre pour Abrahin, & lui promit une grande recompense si elle lui apportoit une réponse favorable. Elle ne fut pas servie au gré de ses desirs. Mourat lui répondit qu'il se regarderoit comme le plus ingrat & le plus coupable de tous les hommes, s'il cherchoit à partager un

G s

cœur

cœur qui étoit dû tout entier à son Souverain.

N'EN n'étoit ce pas là assés pour refroidir l'amour de la Sultane ? Mais ces premieres marques d'indifference ne servirent qu'à acroître la violence de sa passion. Elle en exprima toute l'ardeur dans une seconde lettre qu'elle écrivit à celui qui dédaignoit ses feux ; & elle eut le mortel chagrin de recevoir une réponse aussi peu favorable que la premiere. Elle ne renonça pas pour cela à l'espérance de triompher de la résistance qu'il opposoit à ses désirs. Elle se flatta que ses discours, que la vûe de ses charmes, que les tendres avances qu'elle se proposoit de lui faire, le rendroient sensible à ses vœux. Mais il falloit pour cela se ménager une entrevûe secrete avec lui. Par ses liberalités elle gagna le Chef des Eunuques, qui consentit à laisser entrer Mourat dans le Serrail. Elle
lui

lui écrivit une troisième lettre, plus passionnée encor que les deux premières, par laquelle elle le prioit de se rendre, à une certaine heure qu'elle lui marquoit, dans le Cabinet des Mirtes; &, pour lui ôter la crainte qu'il auroit pû avoir que cette entrevûe ne l'exposât à quelque péril, elle lui marquoit qu'outre qu'elle avoit eu soin de s'assurer de la discrétion de celui qui avoit la disposition des portes du Serrail, elle avoit si bien concerté ses mesures qu'elle étoit sûre que personne ne pourroit avoir aucun soupçon de la visite nocturne qu'il lui feroit.

MOURAT consentit de se trouver à l'heure marquée au rendez-vous; mais il y venoit dans des dispositions bien différentes de celles où étoit la Sultane. Il espéroit de se délivrer pour toujours de ses importunités, par les marques qu'il lui donneroit de son indifférence.

Il ne lui fit que trop connoître que rien n'étoit capable de lui faire oublier que l'honneur de son Prince, qui l'honoroit de sa confiance la plus intime, & qui n'avoit encor cessé de l'accabler des plus grands bienfaits, devoit lui être mille fois plus cher que sa vie. De si nobles sentimens auroient dû faire rentrer la jeune Sultane en elle-même, & la pénétrer d'estime pour le généreux Mourat; mais son amour dédaigné se convertit en haine & en fureur. Elle jura la perte de celui sur qui il venoit de faire inutilement l'essai de ses charmes. Pour assurer le succès de la vengeance qu'elle méditoit, elle se garda bien de faire éclater la rage qui l'aimoit; elle parût au contraire ne pas s'offenser des raisons que Mourat avoit employées pour la rapeller à son devoir; & elle lui dit qu'un second entretien, pareil à celui qu'elle venoit d'avoir avec lui

lui, suffiroit pour la guérir d'une passion qu'elle se reprochoit à elle-même, mais à qui elle avoit laissé prendre un trop grand empire sur son cœur.

LE credule Mourat fut l'infortunée victime de cette dissimulation. La Sultane lui avoit dit qu'elle vouloit avoir une seconde entrevue avec lui, & il y consentit. Mais elle étoit bien éloignée de vouloir se trouver seule au rendez-vous qu'elle lui donnoit. Assurée du tems précis auquel celui qu'elle vouloit perdre devoit entrer dans le Serail, peu d'heures auparavant elle fit prier Soliman de se rendre secrètement chez elle sous le prétexte de quelques secrets d'une conséquence d'extrême, dont elle avoit à lui faire part, & d'où dépendoit la conservation de son honneur & peut-être même de sa vie. Le Sultan allarmé ne fit pas languir son impatience. Suivi d'un seul esclave

ve, il vola où il étoit apellé. Un air égaré qu'il remarqua dans les yeux de la Sultane, le trouble dont elle paroissoit agitée, redoubla sa frayeur. Soliman, lui dit-elle, dès qu'il se fût offert à ses yeux, tu ne me vois hors de moi-même, je ne me possède plus: je sçai que tu auras peine à ajoûter foi au rapport que j'ai à te faire, il te mettra le poignard dans le sein. Mourat, l'audacieux Mourat, ce sujet ingrat que ta trop grande bonté a élevé à un rang qui ne met entre toi & lui de distance que celle du Trône, a osé... Mais je tremble d'achever, juge plutôt par le trouble qui m'agite de l'outrage qu'il a fait à ta gloire & à la mienne. Mais, Madame, reprit le Sultan, êtes-vous bien sûre que vous ne vous êtes pas laissée prévenir par de faux rapports? Craignez de me faire répandre un sang qui m'est cher. La fidélité de celui, que vous
vou-

voulez accuser, ne peut m'être suspecte, mille fois son courage lui a fait exposer sa vie pour sauver la mienne. Les éclatantes victoires, qu'il a remportées sur mes ennemis, m'ont affermi sur mon Trône, & j'avoué que mes bienfaits ne sont qu'une foible récompense de ses services; mais, s'il est coupable, rien ne pourra l'arracher à ma redoutable vengeance. L'effusion de tout son sang.... Mais non, le généreux & fidèle Mourat ne peut avoir commis de crimes qui m'offensent. De lâches concurrens, jaloux de sa gloire, auront cherché par de noires calomnies à lui faire perdre votre estime. Eh! non, non, Prince, reprit la Sultane, ne pensez pas que je me sois laissée tromper par de faux bruits. Et que ne puis-je douter si le coupable que j'accuse est digne de toute votre colere & de la mienne! L'eussiez-vous crû qu'il
osât

osât porter sa vûe sur l'Epouse de son Souverain , qu'il brulât pour moi d'un criminel amour, qu'il ait eu l'insolence de m'en faire l'outrageante déclaration , qu'il ait corrompu le Chef des Eunuques pour avoir une entrée libre en ces lieux ? Ah ! c'en est trop, reprit Soliman d'un ton qui exprimoit la fureur & la rage qui le transportoit, le scélerat va dans ce moment même recevoir le juste châtimement dû à ses infames attentats. Une mort cruelle doit... Et, sans achever, il court à la vengeance.

La perfide Sultane, qui vouloit voir immoler à ses yeux celui qui ne s'étoit attiré sa haine que parce qu'il avoit refusé de se prêter à ses sensuels désirs, arrêta Soliman, en lui disant : Prince, ne précipitez pas une vengeance que vous pourriez vous reprocher, si vous ne vous étiez convaincu par vos yeux que celui, que vous voulez punir, s'est

s'est rendu digne de tout votre courroux. L'audacieux Mourat paroîtra bientôt à votre vûe. Je sçai le moment précis auquel il doit se rendre en ces lieux. Un billet qu'il a écrit au Chef des Eunuques le le complice de ses crimes, & qu'un heureux hazard a fait tomber entre mes mains, m'en a instruite. Il a appris, je ne sçai par quelle voye, que je me plais à me retirer souvent dans le Cabinet des Mirtes, pour y entretenir mes douces rêveries. C'est-là l'endroit qu'il a choisi pour s'y offrir à mes yeux, & c'est-là ou vous le verrez se présenter aux vôtres si vous voulez m'accompagner.

COMMENT Soliman auroit-il pu ne pas tomber dans le piège que la traîtresse Sultane tendoit à sa crédulité? Il se laissa conduire dans le fatal endroit qui devoit être arrosé du sang de l'innocent. Le généreux Mourat, qui venoit dans l'intention de

de faire une dernière tentative pour rapeller la favorite de son Prince à son devoir , ne tarda pas à paroître dans le lieu où une mort injuste l'attendoit. Traître , lui dit le Sultan en élevant sur sa tête le cimetere dont sa main étoit armée , pour prix de mes bienfaits tu cherchois donc à me couvrir d'infamie & de honte. Soliman, tu me crois coupable, reprit l'intrépide Mourat en se présentant-lui-même au coup dont il alloit être frappé , & poussant la générosité jusqu'à ne pas vouloir accuser celle qui l'immoloit à sa jalouse fureur , venge toi , lave mon crime dans mon sang. Si je fais des vœux au Ciel , c'est que tu ne sois pas convaincu un jour que ton honneur & ton repos m'étoient plus chers que ma vie. Et il ne voulut pas en dire davantage. Le Sultan transporté par sa colere, qui ne lui laissoit pas la liberté de réfléchir sur ces

der-

dernières paroles , d'un coup de cimeteré fit voler la tête du plus fidèle de ses Sujets. La mort du Chef des Eunuques suivit de près celle du généreux Mourat.

LA Sultane triomphoit de l'effusion du sang innocent, dont le trop crédule Soliman venoit de souiller ses mains. Mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Elle venoit de mettre le comble à les crimes , pouvoit-elle échapper à la céleste vengeance. Le Secrétaire de Mourat trouva dans les papiers de son Maître ces lettres passionnées dont j'ay parlé, & qui lui avoient été écrites par la Sultane ; il les porta lui-même à Soliman qui frémit de rage en les lisant. La fureur, qui le transportoit, le fit voler au Serrail ; mais que devint-il , lorsqu'après avoir fait une recherche exacte des papiers de sa favorite, il eût trouvé les réponses qui avoient été faites
aux

aux lettres que sa criminelle passion lui avoit dictées? Le desespoir qui le mettoit hors de lui même ne pût se moderer. Penétre de douleur pour avoir répandu un sang qui avoit été mille fois prodigué pour conserver le sien, avec le même cimetre, dont il avoit abbatu la tête de l'infortuné Mourat, il abbat celle de la Sultane. C'est ainsi que le Ciel, juste vengeur du crime, ne le laisse pas long-tems impuni.

VOILA, Madame, me dit Julie, la fin de mon histoire. Une loix inviolable, qui ne permet pas que celles qui sont une fois entrées dans le Serrail en sortent jamais, m'y retient depuis plus de dix ans. J'ai été attachée durant tout ce tems-là au service de plusieurs Femmes du Sultan. Je puis me flatter qu'il n'est personne qui mieux que moi connoisse le caractère de ce Prince, & j'ose dire que l'on

l'on ne peut pousser plus loin que lui la générosité & la délicatesse des sentimens. Ainsi, Madame, rassûrez vous sur les périls, dont vous croyez votre innocence & votre Religion menacées. Mais je ne dois pas vous cacher qu'il est peu d'Amans aussi dangereux que Soliman. Mille qualités aimables, qui le distinguent, lui assurent la conquête des cœurs qu'il veut attendrir.

Le récit que je venois d'entendre remit une parfaite tranquillité dans mon esprit. L'idée que je me formois du Sultan dissipoit toutes mes frayeurs. Je donnai à la vertueuse Julie mille marques de mon amitié & de mon estime. Elle méritoit ma confiance ; aussi la lui accordai-je toute entière. Je jugeai que le secours de ses lumières & de ses sages conseils pouvoit m'être d'une utilité infinie. Je la priai avec instance de ne pas me le refuser.

fuſer. Je remerciai Dieu de ce que dans un endroit, que je regardois comme le ſéjour du crime & du libertinage, il m'offroit dans la perſonne de la chère Julie une Gouvernante qui par la ſainteté de ſes exemples, autant que par les leçons continuelles de ſageſſe qu'elle me donneroit, m'aſſermiroit dans la pratique de la vertu.

HUIT jours ſe paſſerent ſans que le Sultan m'eût fait aucune viſite. Son indifférence n'en n'étoit pas aſſûrément la cauſe. Il avoit voulu me laiſſer ce tems-là pour me délaſſer de mes fatigues, & pour eſſuyer mes pleurs. Dès qu'il ſçût que le calme étoit revenu dans mon Ame, & que mes forces étoient parfaitement rétablies, il me fit avertir qu'il viendrait paſſer l'après-dînée avec moi. Je me préparai à lui faire un récit ſincère de toutes mes aventures; car je n'avois pas oublié qu'il m'avoit té-

moi-

moigné un désir extrême d'en être instruit ; & je me propoisois, en faisant ce récit, de laisser parler mon cœur lorsque j'aurois à faire l'aveu du tendre & fidèle amour qui m'unissoit au cher Comte. Je prévoyois que cet aveu ne plairoit pas à Soliman ; mais , prévenue de la générosité de ses sentimens , j'espérois que par-là même je lui paroîtrois plus digne de son estime. Je vais sçavoir si je me trompois dans mes espérances.

Je m'entretenois avec Julie , lorsqu'une des Femmes qui me servoient vint m'avertir que le Sultan approchoit. Je crûs que le respect, qui étoit dû à son rang, exigeoit que j'allasse à sa rencontre ; mais ma nouvelle Gouvernante (je parle de Julie) m'apprit que le Cérémonial du Serrail ne prescrivoit pas de pareilles loix. Elle me dit même que celles qui y étoient enfermées ne pouvoient mieux faire leur

leur cour au Prince, qu'en ne sortant que rarement de leur appartement. Je demeurai donc dans le mien, où je reçus la visite du Sultan. L'on m'avoit raconté qu'il avoit donné successivement sa tendresse à plusieurs Esclaves Chrétiennes de différentes nations, dont il parloit les langues avec une facilité merveilleuse, & dont il connoissoit les coûtumes & les mœurs. Ainsi je ne fus point surprise de ce que dans la conversation que j'eus avec lui il ne se servit pas de la façon de parler, qui, pour être ordinaire aux Orientaux, n'en n'auroit pas pour cela moins offensé mes oreilles: C'est à dire que je ne fus point tutoyée, & j'avoue que je ne me ferois point du tout accommodée d'une pareille familiarité de style. Mais il me paroît que voilà une digression assez mal placée, & qui n'est guères intéressante. Qu'on me la pardonne, je reviens.

LES

LES premiers complimens que me fit le Sultan roulerent sur ma santé, & sur ce que je pensois du Serrail. Je lui répondis que tout s'y ressentoit de la grandeur & de la magnificence du Prince à qui il appartenoit. Que je me croirois heureux, réprit-il obligeamment, si le séjour pouvoit vous en devenir agréable; du moins ne tiendra-t-il pas à moi que vous n'y jouissiez de tous les plaisirs que vous pourrez desirer. Grand Prince, lui répondis-je, la reconnoissance me fait sentir vivement le prix de vos bontés, & le souvenir ne s'en effacera jamais de mon esprit; mais, exilée de ma patrie, enlevée à un Amant digne de toute ma tendresse & qui m'avoit donné la sienne toute entière, puis-je espérer que mon cœur s'ouvre jamais à la joye. Que d'étranges infortunes que j'ai déjà eu à effuyer, & qui sont trop présentes

Tome II.

H

à

à ma memoire pour ne pas m'arracher de continuelles larmes. Laissez moi espérer, Madame, me répartit Soliman, que je pourrai les essuyer, & ne craignez pas que je vous en fasse jamais verser de nouvelles. Mon bonheur dépend de vous plaire, jugez par-là des droits que vous avez sur mon cœur, je suis soumis à vos loix & vous ne l'étes point aux miennes. C'est à mon amour seul, à qui je veux devoir la conquête de vôtre cœur. Prince, lui repondis-je, je ne pourrois vous le refuser, si je m'étois conservé la liberté d'en disposer: Mais il n'est plus à moi, & si vous voulez bien entendre l'histoire de ma vie, vous jugerez-vous même si celui à qui je l'ai donné ne le merite pas tout entier; & si sans devenir ingrate & perfide, je puis le lui reprendre. Et tout de suite je commençai le recit de mes aventures. Je m'étendis sur celles qui m'étoient

ar-

arrivées jusqu'au moment où l'aimable Comte de Bressol avoit triomphé de mon indifférence. Mais, Amante tendre & fidelle, je laisse à penser si je pûs finir lorsque j'eûs commencé à parler du cher Comte. Ce fut mon amour qui traça le portrait charmant que j'en fis; je ne pûs retenir mes pleurs, lorsque je racontai de quelle façon j'avois été enlevée aux vœux de ce cher Amant. Je passai ensuite au récit de toutes les autres aventures que l'on vient de lire.

JE conviens, reprit le Sultan, dont les regards n'avoient pas été détourné de dessus moi durant tout le tems que j'avois parlé, qu'il est peu de vies qui ayent été marquées par des événemens aussi extraordinaires & aussi tristes que la votre; mais rassûrez-vous, Madame, & croyez que vous n'aurez plus d'autres obstacles à surmonter que ceux que vous oppo-

ferez vous-même à votre bonheur.
 Je vous ai dit que le mien étoit en-
 tre vos mains, & mes soins vous
 prouveront que je ne l'attens que de
 vous seule. Vous ne m'avez point
 caché que le souvenir d'un Rival
 chéri combat contre moi au fond de
 votre cœur. Inutilement me re-
 présenteriez-vous que je ne dois
 point me flater d'obtenir un jour
 la place qu'il y occupe, souffrez
 que je conserve cette espérance.
 Vous ne pouvez être rendue à sa
 tendresse, & il ne peut être rendu
 à vos vœux. Si la mort vous l'a-
 voit enlevé, croiriez-vous que la fi-
 délité exigeât... ? Généreux Prince,
 m'écriai-je sans lui laisser le temps
 d'achever, non, je n'espérerois
 point de revoir ma chere Patrie, je
 me croirois pour toujours séparée
 d'un Amant que j'adore, si le mal-
 heur m'avoit rendu l'esclave d'un
 Maître, dont la générosité me fût
 moins connue que ne me l'est la
 VO-

votre. Mais que ne puis-je pas me promettre de vos bontés? Tout, belle Chrétienne, me répondit-il d'un ton passionné & en me jettant un tendre regard, hors le sacrifice de mon amour. Si c'est pour vous une disgrâce d'être condamnée à en entendre les tendres déclarations, c'est-là une disgrâce inévitable, & qui ne peut finir qu'avec ma vie.

Le Sultan étoit d'une figure faite véritablement pour charmer & pour plaire. Ses manieres étoient douces & insinuates. Ses sentimens tendres & délicats, & il les exprimoit d'une maniere vive & touchante. Je ne crains pas de l'avouer, si le Ciel l'avoit fait naître dans le sein de la véritable Religion, & si mon cœur n'avoit pas été prévenu d'un autre objet, je ne sçai s'il n'auroit pas parlé en sa faveur. La suite de ces Mémoires fera connoître les dangereuses

épreuves, où fut mise la fidélité que je devois au cher Comte : épreuves d'autant plus séduisantes que je ne pouvois refuser mon estime à celui qui vouloit me rendre infidelle. Il venoit de me parler de façon à ne pas me donner lieu de douter qu'il ne fut très disposé à m'élever au rang de Sultane favorite; mais il s'en falloit de beaucoup que ce rang eût pour moi les mêmes attraits qu'il avoit eu pour l'odieuse Euphrosine; & j'étois bien résolue de faire autant d'efforts pour n'y être pas élevée, qu'elle en avoit fait pour y parvenir.

SOLIMAN se contenta de m'avoir fait connoître dans cette première entrevûe la vivacité de son amour; & de mon côté je me contentai de ne lui avoir pas laissé ignorer qu'il ne lui seroit pas aisé de triompher de mon indifférence. Il n'étoit pas encor temps de lui parler de ma liberté. Il falloit attendre

dre que l'opiniâtre résistance que j'opposerois à ses desirs lui eût ôté toute espérance de me fléchir. Cette première visite qu'il venoit de me rendre fut bientôt après suivie d'une seconde, & elles ne devinrent dans la suite que trop fréquentes. Le Serrail est le séjour de la jalousie; celles qui y sont renfermées n'ont qu'une seule occupation, qui dérobe tous leurs tems, c'est de plaire à celui de qui dépend leur bonheur. Peut-être leur sort leur paroîtroit-il heureux si sa tendresse étoit également partagée entre elles; mais paroît-il vouloir la ramasser sur une seule, c'est alors que les cabales, les menées, les intrigues commencent à aller leur train. Une armée de Rivaux, d'autant plus dangereuses que l'on ne peut prévoir les traits que leur jalouse fureur prépare, se met en campagne, & souvent elles réunissent leurs efforts contre celle dont la faveur

naissante allarme leur jalousie.
Quelle fatale expérience n'en n'ai-
je pas faite ?

LE Sultan laissoit passer peu
de jours sans donner quelques heu-
res à s'entretenir avec moi. Ses
visites, quelque multipliées qu'elles
fussent, ne m'effrayoient point, par-
ce qu'elles me donnoient occasion
de me confirmer toujours plus
dans l'idée avantageuse que j'avois
de ce Prince. Son amour étoit
tendre, il étoit respectueux, & je
ne craignois pas que jamais il se
démentît. Oui, Madame, me disoit-
il souvent, soiez sûre que ce sera
toujours mon amour seul que je
ferai parler pour trouver la route
de votre cœur. Je sçai qu'une Ame
aussi grande que la votre ne peut-
être éblouie par l'éclat du rang
où je voudrois vous élever. Je ne
vous cache pas aussi que la délica-
tesse de mes sentimens souffriroit,
si je devois mon bonheur à la re-
con-

LA VERTU, *Livre III.* 177
connoissance ou à l'ambition. Si
votre cœur se décide un jour en
ma faveur, il faut, pour que ma
félicité soit parfaite, qu'il ait été
sourd à toute autre voix, excepté
à celle de l'amour.

Je demande si un pareil discours
pouvoit me laisser quelque sujet
d'allarme. Je ne parlerai pas de
l'étude que l'aimable Soliman se
faisoit de prévenir mes désirs, de
l'attention qu'il avoit à multiplier
les plaisirs qu'il jugeoit les plus ca-
pables de pouvoir me distraire de
ma douleur. Mais j'aimois, & j'é-
tois éloignée du cher objet de ma
tendresse. Cette affligeante pen-
sée, qui ne sortoit jamais de mon
esprit, étoit-elle compatible avec
quelque sentiment de joye ? Je ne
sçai si ce fut par Julie que Soli-
man avoit appris que je n'étois
point insensible au plaisir d'enten-
dre une belle voix, c'en fut assez
pour qu'il ordonnât que l'on choi-

Il s

fit

fit parmi les esclaves celles qui avoient le plus de goût pour la musique, & qui chantoient le mieux. Il voulut aussi que l'on en cherchât quelques-unes qui sçussent jouer de quelques instrumens. Il fut servi selon ses desirs, l'on trouva trois jeunes esclaves qui avoient le son de voix le plus doux & le plus touchant, & trois autres qui jouoient avec une délicatesse infinie de différens instrumens. Elles furent attachées à mon service, & on ne leur donna point d'autre occupation que celle de m'amuser durant le tems du repas.

MAIS ce ne sont là que de foibles marques de l'empressement du Sultan à voler au devant de mes souhaits. Mon credit s'accrut au point que je devins bientôt la dispensatrice de toutes les graces. J'ose dire que bien des malheureux en ressentirent l'effet. Le premier usage que j'en fis fut en faveur d'une

d'une Amie, qui m'étoit trop chere pour qu'une absence de quelques mois eût pû l'effacer de mon souvenir. Je n'avois pas oublié que l'aimable Rosalie étoit sous la puissance de Muley Abdalen. L'amour violent, dont ce Corsaire brûloit pour la jeune Espagnole, me faisoit craindre qu'il ne fût pas d'humeur de faire long-tems auprès d'elle l'instructueux personnage de soupirant. Je voulois sauver mon Amie des perils où elle étoit exposée; mais, sensible au procédé généreux dont le Corsaire avoit usé à mon égard, je me proposai de lui obtenir le pardon du crime dont il s'étoit rendu coupable, en retenant pour lui une esclave Chrétienne que les loix vouloient qu'il présentât au Sultan. Les prières que je fis à ce Prince en faveur de la belle Rosalie & du Corsaire, furent écoutées. Il pardonna à Abdalen à condition qu'il ameneroit

H 6

lui.

lui-même à Miquenès l'esclave qu'il retenoit. J'eus peu de jours après la consolation d'embrasser ma tendre Amie, qui me fut donnée par Soliman pour me tenir compagnie. Les mutuelles caresses, dont nous nous accablâmes, peuvent s'imaginer plus aisément que s'exprimer.

Je demandai à Rosalie si Abdalen ne s'étoit point écarté des bornes du respect qu'il lui devoit. La rougeur dont se couvrit le visage de mon Amie, ses soupirs, ses pleurs ne m'annoncerent que trop clairement son humiliante infortune. Helas! ma chere, me répondit la triste Rosalie d'une voix entrecoupée de sanglots, que je serois heureuse si j'avois été submergée dans les flots de la mer, ou si la mort que j'ai apellée mille fois n'avoit pas été sourde a ma voix. Me serois-je vûe couverte d'une infamie qui me rend odieuse à moi-même.

même. Le cruel Abdalen, qui n'avoit cessé de me répéter qu'il ne vouloit devoir son bonheur qu'à son amour, me tint un langage bien différent dès que je fus arrivée à Salé. Sans m'effrayer de ses menaces, je lui répondis que s'il ne m'arrachoit lui-même la vie, j'armerois mes mains contre moi-même, plutôt que de consentir à ses sensuels desirs; que la mort seroit pour moi le plus précieux de tous les biens, si elle pouvoit m'épargner la perte de mon innocence. Je me jettai aux genoux du Corsaire, j'arrosai ses pieds de mes larmes. Le perfide parût s'attendrir; il me dit, en me relevant avec toutes les marques d'une feinte pitié, que je ne devois pas craindre qu'il se portât à aucune violence contre moi; qu'il espéroit que ses complaisances, ses soins, & les preuves réitérées qu'il me donneroit de sa tendresse, lui gagneroient la mienne. Me se-

rois-je imaginée que le fourbe ne cherchât qu'à me tromper. La résolution, où je paroissais être d'attenter à ma vie, l'avoit effrayé. Sa brutale passion vouloit être satisfaite, & il eut recours à l'artifice pour la contenter. Une poudre soporifique, que les femmes qui me servoient mêlerent dans une Liqueur dont je faisois mon breuvage ordinaire, me coûta la perte de tout ce que j'avois de plus cher. Outre que je n'étois point naturellement dormeuse, livrée depuis longtemps à la plus vive douleur, toujours occupée de mes chagrins, je n'étois guères en état de goûter les douceurs du sommeil. Il me prit cependant un jour avant même la fin du souper une si forte envie de dormir, que quelques esclaves furent obligées de me deshabiller à la hâte & de me mettre au lit. Funeste sommeil qui va me coûter bien des soupirs & bien des pleurs!

Quel

Quel réveil, ô Ciel! puis-je y songer
sans fremir? Je me trouve entre
les bras du barbare Abdalen, qui
venoit d'assouvir sur moi ses infames
desirs. Que l'on ne me demande
pas ce que je devins dans ce
cruel moment. L'infamie, dont je
me sentoís couverte, fut la mesure
de ma fureur, & de mon desespoir.
J'aurois enseveli ma honte dans le
tombeau, si le monstre feroce, qui
venoit d'immoler mon innocence
à son infame passion, ne m'avoit
ôté les moyens de m'arracher la
vie. J'ai été depuis ce temps-là
gardée à vñe jour & nuit. Jugez, ma
chere Amie, ajoñta l'infortunée Ro-
salie, si le Ciel s'est assez vengé des
fautes dont je me suis rendue coupa-
ble, & dont je vous ai fait l'humble
aveu. J'employai inutilement du-
rant plusieurs jours les motifs de
consolation les plus touchans pour
calmer sa douleur, trop juste, hélas!
pour qu'elle ne lui arrachât pas de
con-

continuelles larmes. Mais je reviens au recit de mes propres aventures.

LE passionné Soliman me donnoit chaque jour quelque preuve nouvelle de sa tendresse. Pénétérée pour lui de sentimens de reconnaissance & de stime, aurois-je pû lui refuser l'unique grace qu'il me demandoit, qui étoit de souffrir qu'il pût à chaqu'instant m'entretenir de son Amour. Le respect accompagnoit les déclarations qu'il m'en faisoit. L'Amant le plus délicat, & le plus tendre, oui ! le cher Comte lui même n'auroit pû me tenir des discours plus touchans, & je fus obligée de me rapeller mille fois les sermens de fidélité qui engageoient ma foi au Comte. Le Sultan ne se contenta pas de me parler continuellement de son Amour, il chercha une personne qui en appuyât les intérêts auprès de moi ; & ce fut à la vertueuse Julie à qui il s'adressa. Quel fut mon

mon étonnement lorsqu'elle m'apprit les choses qu'elle avoit à me dire de la part de Soliman. Ce fut en présence de Rosalie qu'elle me tint ce discours. J'ai à vous faire, Madame, me dit-elle, des propositions qui peut-être vous surprendront ; mais je dois m'acquitter de la commission dont je me suis chargée, & c'est, s'il vous plaît, de la part de votre maître & du mien que j'ai à vous parler. Il sçait que vous me faites la grace de m'honorér de votre confiance ; & il n'a pas crû qu'il y eût personne qui fût plus propre que moi à vous rendre sensible à ses vœux. Je n'ai pas craint de lui répondre, que, quelque glorieux que fût le rang qu'il vous destinoit, votre Religion ne vous permettroit pas de l'accepter. Non, non, m'a-t-il répondu, que ta Maîtresse ne craigne point que je veuille la forcer d'embrasser la Loi de notre Saint Pro-

Prophete. Je serois charmé que sa croyance ne fut pas différente de la mienne, mais je ne l'obligerai point de changer de sentimens. Elle demeurera libre dans l'exercice de sa Religion. Je sçai que mes sujets en murmureront : peut-être m'expose-je à les voir se révolter contre moi ; mais, mon Trône en dû-il être ébranlé, j'y ferai monter celle que j'adore, & je la couronnerai à la vûe de mon peuple. Mais ce n'en n'est pas encor assez ; un autre obstacle s'oppose à mes desirs, & je le leverai. Ma Loi m'en permet d'avoir plusieurs femmes, par les sermens les plus sacrés je m'engagerai à ne point profiter du privilege qu'elle me donne. Celles que je tiens renfermées dans ce Serrail y demeureront, mais nulle n'aura part à ma tendresse. Parle, réponds moi, a ajoûté le Sultan, tu es la confidente des secrets de ta Maîtresse, elle te laisse lire au fond

fond de son cœur, crois tu qu'à ces conditions elle n'oppose plus de résistance à mes vœux ? Vous voilà à présent, Madame, me dit Julie, instruite des intentions du Sultan. Si son caractère m'étoit moins connu, j'apprehenderois que son amour ne se convertit en haine & en fureur, si vous refusiez d'accepter des offres qu'il ne peut vous faire sans s'exposer lui-même aux plus grands périls. Mais ne consultez que les penchans de votre cœur; &, quelque desespérante que soit pour son Amour la réponse que je prévois que vous aurez à lui faire, ne craignez pas que la générosité, & la délicatesse de ses sentimens se dementent.

J'EN étois convaincuë, & j'allois avoir de nouvelles preuves de la grandeur d'ame du Sultan. Dans le premier entretien que j'eus avec lui, il me répéta les mêmes choses qu'il avoit dites à ma Gouvernante.

nan-

nante. Je ne pouvois me retrancher sur ma Religion, dont il me permettoit le libre exercice. Il fit même plus: il me promit de la favoriser dans ses Etats, & de prendre sous sa protection les esclaves Chrétiens, si j'acceptois le rang qu'il m'offroit. Mon zèle parloit en leur faveur; mais, l'avoueraï-je, l'amour plus fort parloit en celle du Comte. Je n'avois point d'autre réponse à faire au Sultan; mais je ne m'étois point encor enhardie à lui parler de ma liberté. J'osai lui en faire la première proposition. Je m'attendois bien qu'elle ne seroit pas favorablement écoutée? mais je la fis d'une manière si touchante, je l'accompagnai de tant motifs capables d'exciter la générosité de Soliman qu'il parût héliter s'il ne remporteroit pas sur lui-même une Victoire qui ne pouvoit manquer de coûter infiniment à son Amour. Je m'aperçus que

que son Ame étoit ebranlée. Je devins plus pressante. Par mes soupirs & par mes pleurs j'achevai de fixer ses irrésolutions. Eh bien, Madame, me dit ce généreux Prince, après avoir gardé quelques momens le silence, il faut donc vous contenter. Vous voulez que pour assurer votre bonheur je consente à devenir le plus malheureux de tous les hommes. Vous allez connoître Soliman; s'il n'a pû gagner votre tendresse, vous allez juger si vous pouvez lui refuser votre estime. L'eussiez-vous espéré, & moi même pouvois-je croire que je fusse capable d'une effort si généreux? Je fais ma félicité du plaisir de vous voir, je puis en jouir toujours, & je consens à reconcer à ce plaisir. Oui, Madame, vous retournerez dans votre Patrie vous serez renduë aux vœux de votre Amant; mais cachez moi, je

je vous prie, la joye que vous cause
le sacrifice héroïque que je vous
fais. Pour toute reconnoissance je
ne vous demande qu'une seule gra-
ce, consentez à demeurer encor
une année dans ces lieux. Qu'il
me soit permis de vous continuer
mes soins ; s'ils ne peuvent opé-
rer aucun changement dans votre
cœur, ma parole vous est engagée,
je ne la rétracte pas, vous parti-
rez, & peut-être oublierez-vous
bien-tôt que vous avez laissé l'in-
fortuné Soliman livré à tout ce
que la fureur & le desespoir ont
de plus affreux ? Ah ! ne serois-
je pas, m'écriai-je, un monstre
d'ingratitude, si chaque moment
de ma vie n'étoit employée à
me rapeller le souvenir de vos
bienfaits ? Oui ! par-tout je me fe-
rai une gloire & un devoir de pu-
blier qu'il n'est point dans l'Uni-
vers de Prince plus généreux
que

que le Grand Soliman. Et ajoûtez, Madame, reprit-il en souffrant, qu'il n'en n'est point de plus malheureux, & qui mérite cependant moins de l'être. Peut-être vous reprocherez-vous un jour la cruelle victoire que vous me forcez de remporter sur moi-même. Le Sultan prononça ces derniers paroles d'un ton si touchant qu'elles m'arrachèrent quelques larmes.

MES sentimens d'admiration pour ce grand Prince, la douleur dont je le voyois accablé, & que ma sensibilité me faisoit partager avec lui, étoufferent pour quelques momens la joye que devoient naturellement me causer les promesses qu'il venoit de me faire. Mais le moment de mon bonheur étoit bien plus reculé je ne pensois. Que de nouveaux périls, où j'allois être exposée ! Combien d'étranges malheurs

192 TRIOMPHE DE
heurs dont j'étois menacée dans
le cours d'une seule année ?
Que d'étranges aventures qui sem-
bloient m'annoncer une perte in-
évitable!

FIN DU LIVRE III.




LE



L E
 T R I O M P H E
 D E L A
 V E R T U,
 O U
 VOYAGES SUR MER,
 ET AVANTURES DE LA
 COMTESSE
 D E
 B R E S S O L.



LIVRE QUATRIÈME.


 'ESPERANCE de revoir
 bien-tôt ma chere
 Patrie, où je me flatois
 de retrouver un Amant
 qui possédoit toute ma tendresse,
 Tome II. I avoit

avoit ramené la joye dans mon cœur , & je ne craignois que de la trop faire éclater aux yeux du généreux Soliman. Il me continuoît ses soins avec une assiduité dont il ne prévoyoit pas aussi bien que moi les suites fatales. J'ai dit que le Serrail étoit le séjour de la jalousie , & je touche de près au moment où j'en ferai la triste expérience. Une Rivale , jalouse du rang qui m'étoit offert , & qui faisoit l'objet de son ambition , traçoit ma perte dans le tems même que je me croyois à couvert de tout danger , & comment aurois-je pû éviter les pièges que la malice la plus artificieuse me tendoit ?

UNE jeune Géorgienne appelée Menmiségi , fière de sa beauté , se croyoit assurée de la conquête du cœur de Soliman. Elle en avoit reçu bien des marques d'une tendresse particulière , & elle se flattoit que le titre de Sultanne fa-
vorite

vorite ne pouvoit lui manquer. Mon arrivée dans le Serrail mit quelque changement dans ses idées, elle regardoit les hommages que le Sultan me rendoit comme autant de vols qu'il faisoit à ses charmes. Sa jalousie en fut alarmée, & je devins dès lors l'objet de sa haine. Après avoir tenté inutilement toutes les voyes imaginables pour me supplanter, elle eut recours à un dernier artifice dont elle se promettoit le plus heureux succès; mais qui en eut un tout différent de celui qu'elle espéroit. Il lui falloit une confidente hardie, entreprenante, & qui, dans l'espérance d'une récompense considérable, fût disposée à affronter les plus grands perils. Une pareille trouvaille n'étoit pas aisée à faire. La jalouse Menmisegi se donna cependant tant de mouvemens qu'elle réussit. Elle étudia le caractère, & fonda finement les sentimens d :

quelques Marchandes, qui depuis bien des années avoient permission d'entrer dans le Serrail. Elle en trouva une qui promit de la servir au gré de ses desirs. Les liberalités qu'elle lui fit, & celles qu'elle lui faisoit espérer, l'aveuglerent sur les dangers où elle alloit se livrer.

JUDITH (c'est le nom de cette femme Juive qui s'associa à la vengeance de ma Rivale secrette) ne venoit jamais au Serrail qu'elle ne me fit voir ce qu'elle avoit à vendre de plus rare & de plus curieux. Je la retenois quelquefois des heures entieres avec moi, parce que sa conversation avoit quelque chose de si amusant que j'aurois défié la mélancolie la plus noire de pouvoir tenir contre l'enjouement de ses discours. Je fus un jour surprise de la voir entrer chez moi suivie d'une jeune personne que je n'avois point encor vûe avec elle. Je lui demandai qui elle étoit ? Elle me

me répondit que c'étoit une de ses nièces qu'elle avoit l'honneur de me présenter, & pour qui elle me demandoit ma protection. Vous ne sçavez peut-être pas, Madame, me dit cette méchante femme, ce qui a donné à ma jeune Parente du goût pour la profession que j'exerce, c'est le portrait que je lui ai fait des beautés qu'elle verroit dans ce lieu enchanté, si comme moi elle avoit la liberté d'y entrer. J'en ai obtenu heureusement pour elle la permission, & c'est avec empressement qu'elle vient, Madame, vous présenter ses petits services. Allons, Susanne, ajouta Judith en adressant la parole à sa prétendue Parente, montrez à Madame, ce qu'il y a de plus curieux dans votre écriin. Cette jeune Personne ayant employée inutilement quelques minutes à le chercher : voyez un peu, lui dit alors sa Tante, si on peut passer plus loin l'é-

tourderie ? Nous sortons de chez Menmifagi, je gage que vous y aurez laiffé votre écrin; demeurez avec Madame un moment, tandis que j'irai le chercher. Et en même tems la perfide Juive difparut.

Je demandai à celle, avec qui elle m'avoit laiffée, ce qu'elle penfoit du Serrail, & fi le fort de celles, qui y étoient enfermées, lui paroiffoit digne d'envie ? Ah ! Madame, s'écria la feinte Susanne d'un ton ému, dont je ne pouvois démêler la caufe, quel féjour plus affreux pour l'innocence ! Comment une efclave Chrétienne peut-elle ne pas mourir à chaqu'inftant de douleur dans ces funeftes lieux ? Je vois, Madame, qu'un pareil langage dans ma bouche vous furprend ; mais ce que j'ai à vous dire vous étonnera davantage. Je ne fuis point ce que je paroïs à vos yeux, vous voyez le plus malheureux de tous les Amans. Je vous ferois le récit
de

de mes tristes aventures si les momens m'étoient moins chers. Ne dérobez pas à ma vûe la divine Rosalie, je suis l'infortuné Dom Diego. Si elle vous a raconté son histoire, vous êtes instruite de la mienne. Rapellez à la vie le plus tendre des Amans, il ne recommencera à vivre que lorsqu'il reverra celle qu'il adore. Mais vous cachez-vous, Monsieur, lui répondis-je, les perils où vous exposez votre vie & la mienne & peut-être celle de mon Amie ? Mais je ne puis vous refuser le contentement que vous me demandez. Et tout de suite j'appellai une de mes femmes pour lui dire d'avertir Rosalie de venir incessamment me parler. Le malheur voulut qu'elle se fut allé promener avec Julie dans les labyrinthes du Serrail où l'on eut bien de la peine à les trouver; ce qui occasionna le plus cruel mal-

heur, & ce qui faillit à me coûter la vie.

Je profitai des momens où l'on étoit allé chercher mon Amie, pour demander à Dom Diégo par quelle voye il avoit appris que Rosalie ne fût plus sous la puissance de Mulkey Abdalen, & par quelle adresse il avoit pû se menager une entrée dans le Serrail. Je ne sai, Madame, me répondit Dom Diégo, si la chere Rosalie vous à raconté de quel artifice le perfide Corsaire, entre les mains de qui nous étions tombés, se servit pour me séparer de l'adorable objet de ma tendresse. Je fus descendu dans une petite Isle qui appartenoit aux Génois, & où je ne trouvai pas ce que j'espérois. Je cherchois un Vaisseau qui fit voile pour les côtes de Barbarie, & il ne s'en trouva aucun. Je fus obligé de me faire transporter à Gènes, où je ne
fus

fus pas plus heureux. Je vins à
Marseille où au bout de six semaines,
j'eus enfin le bonheur de rencontrer un navire marchand, chargé pour Thunis & pour Alger. Je me flatois de me rendre de-là à Salé, où je ne doutois pas que la chère Rosalie n'eût été conduite par le cruel Abdalen. Mais je ne pûs partir de Thunis qu'après trois mois qui eurent pour moi la durée des trois siècles entiers. Je m'étois logé chez un Négotiant François, qui s'étoit épris pour moi d'une si vive amitié, que pour m'obliger il sacrifia quelque argent pour hâter le départ d'un Vaisseau qui devoit débarquer à Salé, où j'arrivai après une navigation de six semaines. Dombriue (c'est le nom de ce Marchand François) m'avoit donné une lettre pour un de ses amis par laquelle il le prioit instamment de me rendre tous les services qui dépendroient de lui.

L s

J'en

J'en fus reçu avec une cordialité & une politesse dont je fus enchanté. La premier chose que je fis, fut de lui apprendre le dessein qui m'amenoit à Salé, en le conjurant de m'instruire des mesures que je devois prendre pour arracher la malheureuse Rosalie d'entre les bras du traître Abdalen. La réponse qu'il me fit n'étoit gueres capable de me consoler. Il m'apprit que ce Corsaire étoit d'une jalousie qui rendoit son Serrail impénétrable, qu'il ne se reposoit que que sur lui seul du soin de le garder, & que jour & nuit il demouroit enfermé au milieu de ses femmes, qu'il ne quittoit que lorsqu'il étoit obligé de se remettre en mer. Je ne desespérai pas cependant de pouvoir tromper sa jalouse vigilance; mais, avant que d'avoir imaginé aucun des moyens que je prendrois pour assurer la réussite de mon projet, j'aurois voulu
que

que l'aimable Rosalie eût sçû que j'étois à Salé, tout occupé du soin de sa délivrance. Je trouvai heureusement une femme intrigante, qui, moyennant quelque libéralité que je lui fis, me promit de lui remettre une lettre de ma part, s'engageant à m'en apporter la réponse; mais il devoit m'en coûter quinze jours d'impatience, car ce n'étoit qu'au bout de ce tems-là qu'elle esperoit de pouvoir entrer dans le Serrail d'Abdalen. Je ne demurai pas cependant oisif. Je donnai tous mes momens à songer aux mesures nécessaires pour réussir dans mon dessein. Je triomphois de celles que l'amour m'avoit inspiré, & je me disposois à m'en servir, lorsque la femme, que j'avois mise dans mes intérêts, vint m'apprendre qu'Abdalen avoit reçu ordre de se rendre incessamment à Miquenès, & d'y conduire une jeune esclave Espagnole dont il étoit de-

venu éperduement amoureux, & qui devoit être renfermée dans le Serrail du Sultan. Elle ajoûta qu'Abdalen étoit parti de Salé quelques heures avant le jour.

Le desespoir où me livra cette accablante nouvelle ne peut s'exprimer ; car je doutois pas qu'il ne dût m'être bien plus difficile d'arracher la malheureuse Rosalie de l'endroit où elle étoit conduite, qu'il ne me l'auroit été de l'enlever à son premier ravisseur. Je ne me laissai pas cependant rebuter par cette nouvelle difficulté. Je vins à Miquenès dans la résolution d'exposer plutôt mille fois ma vie que de renoncer à l'espérance qui m'y conduisoit. Le Ciel s'est laissé fléchir par mes soupirs & par mes vœux. Il a permis que je me fois adressé à cette Marchande Juive qui m'a amené ici avec elle. Un diamant de mille écus, dont je lui ai fait présent, m'en a obtenu la grace.

grace que je désirois. C'est elle, Madame, qui m'a appris que vous honoriez de vos bontés la chere Rosalie, & c'est pour revoir cette Amante que j'adore que j'ai emprunté le déguisement sous lequel je m'offre à vos yeux.

VOTRE procédé, Monsieur, répondis-je à Dom Diego que je venois d'écouter avec une satisfaction infinie, me paroit si généreux, & il est si rare de trouver des Amans qui se piquent d'une fidélité égale à la vôtre, que je Serai charmée de pouvoir contribuer à votre bonheur; & peut-être mon crédit ne vous fera-t-il pas inutile. Mais, croyez-moi, ne vous exposez plus à des perils qui auroient infailliblement pour vous des suites funestes. Peut-être ignorez-vous les redoutables loix du Serrail. Une mort cruelle est le châtiment de ceux qui osent.... Et je n'achevai pas. La porte de la sale, où j'étois en-

I 7 fermée.

fermée avec le malheureux Dom Diégo, s'ouvre avec un bruit qui m'épouvante. Je tourne la tête &, ô Dieux! que devins-je? Je frissonne de tout mon corps. La frayeur, dont je suis saisie, me fait pousser un cris perçant. Mon visage change de couleur, je pâlis, & quel objet aussi plus capable de me deconcerter & de m'effrayer que celui qui s'offre à mes regards? C'est le Sultan, qui, le cimenterre à la main & la fureur peinte dans les yeux, paroît tout à coup devant moi. Téméraire, dit-il à Dom Diégo en lançant sur lui un regard enflammé de colere, ton déguisement ne te dérobera pas à ma juste vengeance, & il leve en même temps son cimenterre sur la tête du malheureux Espagnol. Mais j'arrêtai son bras, lui criant: Prince, ne trempe pas tes mains dans le sang d'un Amant généreux, laisse-toi attendrir en sa faveur; que ta fureur se mode-

de-

dere, ce n'est point à moi qu'il adresse ses vœux. Je t'ai parlé de l'infortuné Dom Diego, ce tendre Amant de l'aimable Rosalie, vois le devant tes yeux. Eh! tu penses, perfide, me repartit Soliman, que je sois crédule au point d'ajouter foi à tes trompeuses paroles? Tu trembles pour les jours d'un Amant que tu adores, & qui a eu l'audace de vouloir t'enlever à ma tendresse; mais sa mort & la tienne. . . . Et sans en dire davantage, d'un seul coup il fait voler la tête de celui qu'il regardoit comme son Rival. Acheve donc, Barbare, m'écriai-je alors en tâchant d'irriter sa fureur, immole une seconde victime à ton injuste rage. J'attends sans frayeur le coup que tu me prépares. Quelle foiblesse est la mienne, s'écria le Sultan en jettant sur moi des regards égarés! Un lâche amour retient mon bras animé par une juste vengeance. Je devrois
fair

faire couler de nouveaux ruisseaux de sang, & je me reproche celui que je viens de répandre, les armes me tombent des mains. Il parloit encor lorsque Julie & l'Amante du généreux Dom Diégo entrèrent brusquement dans la sale, où venoit de se passer la tragique scène que j'ai racontée.

Je n'essayerai point d'exprimer ce que devint la triste Rosalie à la vûe de cette tête qui venoit d'être détachée du corps de son Amant. L'horreur, dont elle est saisie, l'a fait d'abord reculer quelque pas; elle s'approcha ensuite, & ayant examiné de près des traits trop profondément gravés dans son cœur pour ne pas se les rapeller aisément, elle prend entre ses mains la tête sanglante du malheureux Dom Diégo, tient, sa bouche colée sur celle de ce cher Amant, arrose son visage de ses pleurs; & bientôt après, se livrant à des mouvemens.

mens d'une fureur, qui ne lui permettoit plus d'écouter la voix de la piété & de la Religion, elle ose accuser le Ciel de cruauté & d'injustice; &, tournant ensuite sa rage contre le Sultan, elle ne se contente pas de lui reprocher sa barbarie: mais, ayant ramassé ce cimeterre fumant encor du sang de son Amant, elle auroit immolé Soliman à sa vengeance, si Julie & moi nous n'eussions détourné les coups dont elle le menagoit, & qu'il ne cherchoit pas à éviter.

PENETRÉ du plus vif repentir pour l'action qu'il venoit de commettre, il tenoit les yeux attachés contre terre, pouffoit de profonds soupirs, sans avoir la force de proférer une seule parole, & paroissoit comme pétrifié. Les premiers transports de fureur & de desespoir, où s'étoit livrée la malheureuse Rosalie à la vue de son Amant baigné dans son sang,

sang, avoient ouvert les yeux au Sultan. Il étoit confus des soupçons qu'il avoit eu de mon innocence, il ne doutoit plus qu'il ne se fût laissé tromper. La jalouse Menmifegi, qui tramoit ma perte depuis long-temps, lui avoit écrit que s'il vouloit se rendre dans le ferrail, à une heure qu'elle lui marquoit, il me surprendroit dans un tête à tête avec un Amant déguisé en fille; &, pour animer davantage sa fureur contre moi, elle lui avoit marqué que j'en recevois de fréquentes visites.

SOLIMAN, pour achever d'éclaircir ses doutes, me demanda comment Dom Diégo avoit pu s'introduire dans le Serrail? je lui répondie qu'il y avoit été amené par une Femme Juive, qui, sous le prétexte d'aller reprendre chès Menmifegi quelques bijoux, qu'elle me disoit y avoir laissés, avoit disparu. Ah! Madame, s'écria le Sultan, je

je ne vois que trop que je me suis rendu coupable d'un crime que vous aurez bien de la peine à me pardonner. J'ay osé soupçonner votre innocence; mais l'éclatante vengeance, que je vais tirer de votre odieuse Rivale, vous prouvera la vivacité de mon repentir. Mais, avant que de lui faire perdre la vie dans les plus cruels tourmens, je veux qu'elle déclare elle-même en votre presence les noirs artifices qu'elle a employés pour vous perdre. Je ne doute pas, ajoûta-t-il que cette Femme Juive, dont vous venez de me parler, n'ait été la confidente du lâche dessein que sa barbare jalousie lui a inspiré. Souffrez, Madame, qu'elles paroissent toutes deux devant vous, & laissez moi le soin de leur arracher l'aveu de leurs crimes, & celui de vous venger.

LE Sultan ordonna en même temps qu'on allât promptement chercher

cher la perfide Judith, & la cruelle Menmifegi, & qu'on les fît paroître toutes deux en ma prefence. Mais il ne fut pas facile d'exécuter fes ordres. La complice de ma Rivale n'étoit plus à Miquenès, elle en étoit parti fans que l'on fçût où elle étoit allée. Après bien des recherches, l'on decouvrit enfin qu'elle avoit pris la route de Salé. Ceux qui marcherent fur fes pas firent tant de diligence, qu'elle ne pût échaper à leur poursuite. Une pâleur mortelle étoit répandue fur fon vifage lorsqu'elle parût aux yeux du Sultan; mais Menmifegi, qui avoit auffi été conduite devant moi confervoit une contenance fière, & promenoit fes regards fur ma figure avec autant de tranquillité, que fi elle n'eût eu aucun crime à fe reprocher. Elle n'attendit pas que le Sultan l'interrogeât pour répondre. Soliman, lui dit-elle d'un ton
affa-

assûré, tu te trompes, si tu espères que je m'abaisse à d'humbles prières pour fléchir ta colere, ou celle de ma Rivale. Elle m'a enlevé ta tendresse, n'en n'étoit-ce pas assez pour se rendre digne de toute ma haine ? J'ai voulu que tu l'immolasses toi-même à ma jalousie, & tu vas me sacrifier à sa vengeance. Si j'emporte quelque regret dans le tombeau, c'est de n'avoir pû, avant que d'y descendre, tremper mes mains dans le sang de celle qui m'a dérobé ton cœur. Juges si je me reproche d'avoir cherché à la perdre ? Faut-il, pour te contenter, t'apprendre de quel artifice je m'étois servi pour assurer le succès de ma vengeance, je vais t'en faire l'aveu.

CETTE femme, que tu vois devant toi, continua-t-elle en montrant Judith, se laissa gagner par mes liberalités, & par l'espérance des plus grandes récompenses. Je
lui

lui fis part du dessein que je méditois , je ne craignis pas de lui avoüer que je ne me croirois heureuse que lorsque je te verrois arracher toi même la vie à ma Rivale. Chere judith , lui dis-je en étalant à ses yeux les richesses que je tenois de ta liberalité , ce sera là le prix de ton zèle à me servir , apprens ce que j'exige de toi. Tu as la permission d'entrer dans le Serrail , excite la curiosité de quelque jeune étranger ; mais choisis en un qui soit fait de façon à pouvoir inspirer de l'amour. Promets lui , s'il le faut , quelque récompense pourqu'il consente de se laisser conduire dans ces lieux , & prens soin toi-même de son déguisement. Tu le présenteras à ma Rivale , tu lui diras que c'est une jeune Parente pour qui tu lui demandes sa protection , & tu imagineras quelque prétexte pour le laisser seul avec elle. Que je sois seule.

lement avertie de l'heure où te le conduiras ici: je choisirai ce tems-là pour donner avis à Soliman que l'odieuse Chrétienne, à qui il destine le rang de Sultane, a corrompu les Eunuques préposés à la garde du Serrail; & que, s'il veut se rendre promptement chès elle, il la trouvera renfermée avec un jeune Amant. Ce seront deux victimes qu'il immolera à ma jalouse haine, & l'ingrat me rendra sa tendresse.

VOLAGE Soliman, continua la cruelle Menmisegi, tu as trompé mes espérances, ton lâche amour a retenu ton bras que je croyois devoir être animé par la rage. Tu as répandu le sang d'un innocent, & tu as épargné celui d'une Rivale digne de toute ma haine & de la tienne. Parle à présent, j'en'ai plus rien à te dire. Si je suis coupable, songe que je ne le suis, que parceque je t'ai tendre-

drement & trop constamment aimé. Et les plus cruels tourmens, reprit le Sultan, qui avoit bien eu de la peine à modérer les transports de fureur dont il étoit agité, feront le juste châtiment de cet amour barbare. C'est à vous, Madame, ajouta-t-il, à décider du sort de cette misérable. Réglez-vous-même le genre de mort, dont elle doit être punie. Ah! Prince, souffrez plutôt, lui répondis-je, que je reclame votre clémence en sa faveur. La Religion sainte, que je professe, me fait un devoir de l'amour de mes ennemis. Ce n'est que par des bienfaits qu'un Chrétien doit se venger. Et la justice, reprit le Sultan, ne me permet pas de laisser le crime impuni. Et tu penses, lui répondit ce monstre de cruauté, que je ne sçaurai pas me dérober à ta vengeance? Tremble seulement pour les jours de celle que tu adores. Et, tirant

tant en même tems un poignard qu'elle tenoit caché sous sa robe, elle fond sur moi avec tant de précipitation, qu'elle m'eût percée de plusieurs coups avant que l'on eût pû voler à mon secours; &, pour échaper à la fureur du Sultan, elle ne retira de mon sein le poignard dont elle venoit de me percer, que pour l'enfoncer dans le sien.

SANS force & sans sentiment je tombai baignée dans mon sang, & deux heures entieres s'écoulerent sans que les remedes les plus violens pussent me rapeller à la vie. Je ne commencai à en donner quelques signes, que lorsqu'on eût mis le premier appareil à mes blessures. Les Chirurgiens qui les penserent promirent de me guérir, s'il ne me survenoit aucun accident facheux. L'espérance, dont ils me flattoient, me causa moins de joye qu'au triste Soliman. Ah! seroit-il vrai, s'écria-t-il, que je n'eusse plus à

Tome II.

K

craîn-

craindre pour une vie qui m'est mille fois plus chere que la mienne? Justes Dieux! je ne vous demande qu'une seule Grace, accordez moi la, & vous ne me laisserez aucun vœux à former: prenez soin de la conservation des jours de celle que j'adore. Vivez, Madame, ajoûta le généreux Soliman, ce n'est pas au nom de ma tendresse que je vous en conjure; mais c'est au nom de cet Amant fortuné, à qui vous avez donné votre cœur tout entier. Non, je n'opposerai plus d'obstacles à vos desirs & aux siens, j'avancerai même le moment de vôtre commun bonheur. Que mon amour en murmure, il vous à été trop fatale pour que je souffre qu'il vous expose à quelque nouveau péril. Ainsi ne songez qu'à reprendre promptement vos forces. Vôtre départ me coûtera la vie; mais la vie doit elle m'être aussi chere que vôtre

vôtre repos? Prince trop magnanime, lui répondis je d'une foible voix, que ne pouvez vous lire au fond de mon cœur? De quel sentiment de reconnoissance, d'admiration & d'estime, ne le verriez-vous pas pénétré? Quelle générosité, quelle grandeur d'ame plus héroïque que la vôtre? J'en aurois dit davantage, & pouvois-je trop louer ce généreux Prince, si la chere Julie & l'infortunée Rosalie, qui fondoient toutes deux en pleurs au chevet de mon lit, ne m'eussent prié de faire attention que je n'étois pas en état de parler.

Ces tendres Amies, durant tout le cours de ma maladie, qui, à cause de la grande abondance de sang que j'avois repandu, fut plus longue que dangereuse, demeurèrent continuellement attachées à mes côtés. Pour hâter ma guérison, elles ne m'entretenoient que du bonheur qui m'attendoit. Vous attendiez-vous, Madame, me di-

soit Julie, que la jalouse fureur de
vôtre Rivale dût avancer le mo-
ment de vôtre félicité? Vous voi-
là à présent assurée que rien ne peut
plus s'opposer à vôtre bonheur.
Le généreux Soliman est esclave
de sa parole, il vous a promis que
dès que vos forces seroient entie-
rement rétablies il ne vous retien-
droit plus dans ces lieux. Quel
motif pour vous de la joye la plus
consolante! Qu'il vous est doux
de penser que vous allez bientôt
être rendue à vôtre Patrie! Ah! si
l'aimable Comte sçavoit qu'un Ri-
val généreux vous cede à sa ten-
dresse, & qu'il touche de près au
moment heureux où il vous verra
paroître à ses yeux! Ah, que ne
puis-je me flater d'un si doux es-
poir, m'écriai-je? Mais le ten-
dre & vif amour du Comte m'est
trop connu, pour que je puisse dou-
ter qu'il ne se soit exposé aux plus
grands périls. Il aura voulu se dé-
li.

livrer de l'affreuse incertitude où il étoit sur mon triste sort, il se fera arraché du sein de sa famille, il aura parcouru tous les endroits où il espéroit de pouvoir s'instruire de ma destinée, & la mort peut-être ou un cruel esclave aura été la barbare récompense de ses recherches. Eh! pourquoi, Madame, reprit la compatissante Julie empressée à me consoler, vous forger de vains sujets de frayeur? Le Ciel a pris soin de vos jours, espérez qu'il aura veillé sur ceux du Comte par un miracle que vous ne pouviez vous promettre. Il vous a sauvé des perils que menacoient votre innocence, ces marques d'une protection singulière ne doivent-elles pas animer votre Confiance? Hâtez-vous seulement d'apprendre à votre Famille les heureuses nouvelles que vous avez à leur donner. Souffrez que j'écrive de votre part à Madame votre pa-

rente que vous espérez de jouir bientôt du plaisir de la revoir ; & , si vous me le permettez , j'écrirai en même tems à Monsieur le Comte.

Je saisis avec empressement cette occasion , que Julie me presentoit , de donner à mon Amant des marques de mon tendre souvenir. J'aurois bien voulu pouvoir lui écrire moi-même ; mais j'étois d'une si grande foiblesse que j'aurois eu de la peine à tracer une seule ligne sur le papier. Julie écrivit donc , & pour m'assurer davantage de la fidélité du Sultan à tenir sa parole , je voulus qu'il lût lui-même les lettres que j'envoyois en France , & je ne craignis pas de le prier qu'il se chargeât de les faire partir par le premier Vaisseau qui feroit voile pour les côtes de Provence. C'étoit là une commission qui ne pouvoit guères être de son goût. Il s'en chargea cependant , & poussa même la complaisance

sance jusqu'à donner ordre qu'un Navire, qui ne devoit partir que dans trois semaines, mît incessamment à la voile. Mais, Madame, me dit le Sultan, après m'avoir rendu compte des ordres qu'il venoit de donner, pensez-vous que votre santé me soit si peu chère que je puisse consentir à un départ, qui, pour être trop précipité, l'exposeroit peut-être à quelque danger ? Ces lieux vous seroient-ils si odieux que vous ne puissiez y attendre l'entier rétablissement de vos forces ? N'en n'est-ce pas assez du cruel désespoir où me livrera votre absence, sans que vous me donniez à trembler pour vos jours ? Eh, non ! Prince, lui répondis-je, ne vous imaginez pas que le désir de revoir ma patrie, puisse me rendre odieux des lieux, où j'ay reçu & où je reçois encor à chaque instant tant de marques de votre bonté. Je m'en rappellerai éternel-

lement le souvenir avec les sentimens de la plus vive reconnoissance. Je n'oublierai jamais que le puissant Roi de Salé & de Tanger est le Prince le plus généreux de l'Univers, que je lui dois la conservation de mes jours; &, pour vous ouvrir mon ame toute entiere, que loin d'attendre avec une inquiète impatience le moment de mon départ, & d'être disposée à le précipiter, je prevois que ce moment me coûtera bien des larmes. Et c'est-là, Madame, me répondit le Sultan, l'unique consolation que vous me laisserez. Si je survis à ma douleur je me rappellerai à chaqu'instant qu'elle a pû exciter vôtre pitié; que, si je n'ai pû mériter votre amour, vous ne m'avez pas jugé indigne de votre estime; que peut-être vous vous êtes plainte à vous même de ne pouvoir m'aimer; que je n'ai été malheureux que parceque votre cœur

cœur, dont rien ne peut ébranler la constance, ne pouvoit être sensible qu'aux vœux de celui qui en a été le premier vainqueur. Non, Prince, lui repondis-je, je ne m'en défens pas, je n'aurois pû vous refuser mon cœur tout entier, si j'avois pû en disposer; mais je ne vous ai pas caché que je l'avois donné sans me conserver le droit de le reprendre.

Je tâchai par bien d'autres discours obligeans, que je tins au Sultan & que mon cœur ne démentoit assurément pas, d'adoucir la douleur que lui devoit causer mon départ. J'atendis que mes forces fussent un peu revenueës pour lui demander une grace que je souhaitois avec la plus vive ardeur. Quelque idée que j'eusse de sa générosité, je ne sçavois pas cependant s'il ne me refuseroit pas la liberté de Julie & celle de l'aimable Rosalie. Je lui en parlai; & non seulement il

K. 5

me

me l'accorda, mais il me repondit obligamment qu'il étoit mortifié de ce que je ne lui avois pas laissé le tems de prévenir mes désirs. Et il ajouta que s'il y avoit dans ses Etats quelques autres esclaves, en faveur de qui je m'intéressasse, j'étois la maîtresse de briser leurs fers. J'aurois craint d'abuser des bontés de ce Prince, si j'avois profité de toutes les offres généreuses qu'il me fit. J'avertis mes deux compagnes d'esclavage, que mes prières avoient été favorablement écoutées, & qu'ainsi elles pouvoient se flatter comme moi de l'espérance d'être bientôt rendues à leur Patrie. La triste Rosalie parût peu sensible à une si heureuse nouvelle. La vie étoit devenuë pour elle un insupportable fardeau, & fut-il jamais aussi un fort plus épouvantable & plus malheureux que celui de cette aimable personne ? Elle avoit vû tous ses jours

mar-

marqués par les plus étranges infortunes ; & si elle avoit quelques fautes à se reprocher, de quels affreux châtimens n'avoient-elles pas été suivies ? La mort tragique du généreux Dom Diego avoit mis le comble à ses douleurs. Les soins continuels que nous prenions, Julie & moi, pour la consoler, ne pouvoient rapeller la joye dans son cœur. J'avoué, lui disoit la vertueuse Julie qui comme moi étoit instruite de ses tristes aventures, que votre sort ne peut qu'exciter la pitié, mais n'avez-vous pas assez versé de larmes ? Ne devez-vous pas craindre que cette sombre mélancolie, à laquelle rien ne peut vous arracher, n'avance la fin de vos jours ; & Dieu ne vous ordonne-t-il pas cependant d'en prendre soin ? N'est-ce pas l'irriter que de ne pas souffrir patiemment les coups dont il vous frappe ? C'est par la voye des tribulations

K 6

qu'il

qu'il veut vous conduire a lui. Ne devriez-vous pas mettre à profit les maux qu'il vous envoie, en vous en faisant des trésors de mérite ? C'est parceque vous lui êtes chère qu'il cherche à vous détacher des choses de la terre. Vous l'aviez choisi pour époux, il est jaloux de votre tendresse ; la lui auriez vous rendu toute entiere, s'il ne vous avoit enlevé l'objet qui la partageoit ? Ah ! croyez que cette perte, qui fait couler vos pleurs, vous étoit nécessaire pour assurer le salut de votre ame. Peut-être vous parleroie-je autrement si, je ne sçavois que remplie, comme vous l'êtes, de sentimens de Religion & de Piété, vous voulez que ce soit en Amie Chrétienne que je vous console. Mais puis-je calmer les remords qui m'agitent, reprit la désolée Rosalie. Cet Etat que j'ai quitté, & où j'avois été apellée par l'onction de la grace, puis-je m'en
sou-

souvenir sans verser des larmes ? Ma fuite scandaleuse du Couvent ne me rend-elle pas un sujet d'opprobre pour ma Famille ? Comment oserai-je reparoitre dans ma Patrie ? La honte, dont je me suis couverte, ne réjaillira-t-elle pas sur mes parens ? Non ! jamais je n'aurai le courage de m'offrir à leurs yeux.

CETTE répugnance que mon Amie avoit de retourner en Espagne me fit croire qu'elle n'en n'auroit aucune à venir en France avec moi. Je lui en fis la proposition, elle l'accepta, & m'en remercia par mille marques de reconnoissance. Mais ne me croyois-je pas moi-même obligée de lui en rendre des actions de graces ? La tendre amitié, qui me lioit à elle, me faisoit entrevoir avec une peine extrême le moment où je devois me séparer de cette chere Amie, & elle me fait espérer que je jouirai

rai toujours des charmes de sa compagnie. Mais que de changemens imprévûs qui vont se faire dans nos projets ? Mes forces revenoient chaque jour à vûe d'œil. Moins d'un mois me suffisoit pour que je fusse en état de supporter les fatigues de la navigation. Je triomphois de voir approcher la fin de mon esclavage. Mais que le moment, qui devoit me rendre à ma Patrie, étoit bien plus éloigné que je ne pensois, & dans quel affreux abîme de disgraces & d'infortunes ne vais-je pas être replongée ?

SOLIMAN avoit déjà ordonné les préparatifs de mon prochain départ. Je devois revenir en France, chargée des bienfaits de ce généreux Prince ; il m'avoit obligé d'accepter une cassette remplie de pierreries & des diamans d'un prix inestimable. Prévoyois-je l'usage que je serois obligée d'en faire. Je ne sçai si un pressentiment secret ne m'a-

m'avertissoit pas du coup cruel dont j'allois être frappée ; mais , consultant moins ma foiblesse que le desir que j'avois de retourner promptement dans ma Patrie , par les plus pressantes instances je tâchai d'obtenir du Sultan qu'il me permit d'avancer le moment de mon départ. Mais , trop sensible à la douleur dont devoit l'accabler mon éloignement , il ne pût se rendre à mes prières , & il prétexta son refus de l'intérêt qu'il prenoit à ma santé ; & il est vrai que j'étois encor alors si foible que j'étois obligée de m'appuyer sur les bras de deux esclaves pour marcher. Qu'il eût été cependant desirable pour moi que ma foiblesse ne m'eût pas empêchée de précipiter mon embarquement ! Il n'étoit reculé que d'un mois , & dans cet intervalle de tems le Sultan fut averti secretement que deux de ses Bachas sembloient tramer quelque dessein contre

tre lui. Son amour, qui le retenoit après de moi, lui fit négliger ce premier avis. Mais il fut bientôt après suivi d'un second, qui lui apprenoit que le feu de la rebellion étoit allumé dans plusieurs Provinces; que les révoltés, rassemblés en grand nombre aux environs de Tanger, avoient à leur tête le redoutable Ibrahim, qui avoit juré de ne mettre bas les armes, que lorsque Soliman auroit disgracié un favori à qui il confioit toute son autorité, & dont la trop grande élévation avoit excité la jalousie des deux Bachas qui s'étoient révoltés.

Le Sultan, allarmé de ces dernières nouvelles, se hâta de former un corps considérable de troupes; &, parce qu'il connoissoit le courage & l'intrépidité du fier Ibrahim, il ne voulut pas céder à un autre la gloire de combattre & de vaincre ce Chef des Rebelles. So-

li-

liman se mit donc à la tête d'une armée nombreuse, qu'il fit avancer à grandes journées vers l'Ennemi; mais il le trouva si bien retranché qu'il lui fut impossible de l'attaquer. Ce n'est pas qu'Ibrahim ne fut résolu lui même de livrer le premier combat; mais il attendoit qu'il eût pu composer une armée égale ou peu inférieure à celle de Soliman; & il falloit pour cela que les troupes, qui devoient lui être envoyées de différentes Provinces, fussent toutes réunies. Dès qu'elles furent arrivées, il les rangea en bataille; &, leur ayant inspiré par ses discours séditieux une partie de la fureur dont il étoit animé contre le Sultan, il les conduisit droit à l'Ennemi. Le combat fut sanglant, la victoire demeura long-tems suspendue; mais elle se déclara enfin en faveur du courageux Soliman, qui, après avoir fait un carnage épouvantable de Révoltés, obligea
Ibra-

hin de se renfermer dans Tanger avec les debris de son Armée. Le Sultan fut obligé de former le siège de cette importante Place, qui avoit donné la première l'exemple de la révolte. Il m'écrivit une lettre, qui m'instruisit de ses premiers succès, & qu'il finissoit en me marquant qu'il espéroit que dans moins de quinze jours je le verrois rentrer victorieux à Miquenès.

CETTE lettre ne remit pas le calme dans mon esprit. Je sçavois que le sort des armes étoit journalier, & les suites d'une bataille fatale au Sultan n'avoient elles pas de quoi me remplir de frayeur? N'avois-je pas à craindre de tomber sous la puissance d'un Maître, qui me fit regretter celui que la mort m'auroit enlevé? N'étoit-ce pas un prodige que j'eusse trouvé parmi des Barbares un Prince qui eût cette générosité, cette grandeur d'ame, cette déli-

ca-

cateſſe de ſentimens, que j'avois admirées dans le grand Soliman ? Pouvois-je eſpérer que celui qui le remplaceroit eut pour mon innocence & pour ma vertu les mêmes reſpects ? Je frémiſſois, lors que je ſongeois que peut-être le funeſte moment approchoit, où j'allois devenir l'infortunée victime de la fureur d'un monſtre féroce ; & , ce qui augmentoit mes craintes, c'eſt que j'apprenois que le courageux Sultan expoſoit chaque jour ſa vie à de nouveaux perils, & que les Révoltés, dont le parti ſe fortifioit toujours plus par les puiſſans ſecours qu'ils recevoient de toute part, ne ceſſoient de faire de vigoureuſes ſorties, aſſés ſouvent funeſtes à leurs Ennemis.

L'INTRÉPIDE Soliman continuoit cependant de preſſer avec une ardeur infatigable le ſiège de Tanger ; & peut-être y feroit-il entré vainqueur, ſi Ibrahim, qui a-
voit

voit employé inutilement contre lui la force des armes, n'eût eu recours à la plus détestable de toutes les perfidies. Il se servit de deux Rebelles, qui, encouragés par les récompenses qu'il leur promit, se chargerent d'arracher la vie au Sultan. Ces traîtres, étant sortis secrètement de la Place, vinrent se jeter aux pieds de Soliman, & parurent animés d'une haine implacable contre Ibrahim, par qui ils se disoient avoir été cruellement maltraités, parce qu'ils avoient constamment refusé de se déclarer en sa faveur. Et, pour ôter au Sultan tout lieu de douter de leur sincérité, ils lui demanderent qu'il leur fût permis de se dépouiller de leurs habits en sa présence. Ce qui leur ayant été accordé, ils firent voir leurs corps tout meurtris de coups. Ces perfides en effet avoient consenti à être ainsi maltraités, pour assurer le succès de leur artifice.

fice. Soliman s'y laissa tromper; &, donnant toute sa confiance à ces scélérats, il leur demanda dans quel état étoit la place, & s'il n'y avoit pas du moins un petit nombre de Sujets qui lui fussent demeurés fidèles. Ces fourbes lui répondirent, que, quelque fière que fût la contenance qu'Ibrahim affectoit, il craignoit cependant de se voir abandonné par les Révoltés, qui souffroient impatiemment la manière dure & impérieuse dont il les traittoit; & que la crainte seule des cruels châtimens, dont il punissoit ceux qui paroissoient se repentir d'avoir pris les armes contre leur Prince, retenoit les autres dans la rebellion; & que, pour ce qui regardoit la Place qui étoit assiégée, il seroit facile de la surprendre si on l'attaquoit par un endroit qu'ils désignèrent, & qu'ils dirent être ordinairement très-mal gardé; mais qu'il falloit l'attaquer durant la nuit,

tems

tems auquel les Rebelles étoient ensévelis dans le sommeil & dans le vin. Ces traîtres finirent leur perfide rapport en disant que c'étoit par ce même endroit qu'ils s'étoient dérobés à la fureur du cruel Ibrahim. Le courroux dont ils paroissoient transportés contre ce Chef des Révoltés, joint aux mauvais traitemens qu'ils disoient en avoir reçus & dont ils portoient les marques, ôterent à Soliman tout lieu de douter de leur sincérité. Il leur dit que dès le lendemain il profiteroit de leurs avis, & qu'il iroit en personne attaquer l'endroit dont ils lui avoient parlé. Ceux-ci le prièrent de souffrir qu'il leur fût permis de combattre à ses côtés, ce qu'ils obtinrent aisément.

LE malheureux Soliman, dupe de sa crédulité, ordonna dès que la nuit fut tombée qu'une partie de son armée le suivît. Les traîtres, à
qui

qu'il s'étoit confié, lui servirent de guides. Ce fut par de longs détours qu'ils le conduisirent vers l'endroit qui devoit être attaqué; Mais, peu de momens après qu'il y fut arrivé, il se vit environné avec les siens d'une foule de Rebelles qui avoient le cruel Ibrahim à leur tête. Ne pouvant plus douter qu'il n'eût été trompé, il voulut tourner sa fureur contre les deux perfides qui se tenoient à ses côtés; mais il le prévinrent en profitant des tenebres de la nuit pour le percer de plusieurs coups.

LA mort de ce Prince infortuné mit Ibrahim sur le Thrône. Fier de son courage & de plusieurs victoires qu'il avoit remportées, il avoit osé demander avec hauteur à Soliman qu'il le nommât Général de la mer, & laissa entrevoir qu'il étoit dangereux de lui refuser la grace qu'il demandoit. Le Sultan, justement offensé d'un ton si peu res-

respectueux, ordonna a l'orgueilleux Ibrahim de ne jamais se montrer en sa présence. Celui-ci, irrité d'un refus auquel il ne s'attendoit pas, jura dès lors la perte du Sultan; mais il scût si bien déguiser la secrete rage qui l'animoit, que Soliman n'en eut connoissance, que lorsqu'il apprit que ce traître avoit soulevé plusieurs Provinces, & qu'il s'étoit mis à la tête d'une Armée nombreuse de Rebelles.

PEU de jours après la mort du Sultan il fit son entrée triomphante à Miquenès, où le premier exercice qu'il fit de son autorité fut de condamner à la mort tous ceux qui avoient eu part à la faveur du Prince qu'il venoit d'immoler à sa cruelle vengeance. Pouvois-je ne pas me livrer à la plus amère douleur? Quel changement plus déplorable que celui qui arrivoit dans ma fortune? Mes fers alloient être brisés, Chargée de bienfaits, j'al-

j'allois être rendue à ma Famille. Je pouvois me flater du doux espoir que le moment qui devoit unir mon sort à celui de l'aimable Comte n'étoit pas bien éloigné; & le barbare destin me replonge dans un abîme de malheurs. Car pouvois-je me cacher les perils qui menagoient ou ma vie ou mon innocence? La reconnoissance seule pouvoit me faire répandre des torrens de larmes sur la mort du malheureux Soliman; mais ma douleur pouvoit-elle ne pas être excessive, lorsque je réfléchissois que par la mort de ce généreux Prince, non seulement toutes mes espérances étoient renversées, mais que j'étois encore exposée à essuyer les plus humiliantes & les plus affreuses infortunes. Avec quelle ferveur ne réclamai-je pas le secours du Ciel? Je le conjurai par les plus ardentes prières d'être le défenseur de ma Religion & de mon innocence.

Tome II.

L

Qu'il

Qu'il m'en coûte, s'il le faut, pour
les conserver le sacrifice de ma vie,
je suis prête, ô mon Dieu! à le fai-
re sans qu'il m'échappe aucune
plainte.

MES craintes, hélas, n'étoient
que trop bien fondées. Le nou-
veau Sultan, le cruel Ibrahim, a-
près avoir répandu la terreur &
l'effroi dans Miquenès par la ma-
nière dont il punit ceux qui étoient
demeurés fidèles au généreux So-
liman, vint faire la visite du Ser-
rail. Je ne sçai si on ne lui avoit
pas fait de moi un portrait trop
flateur. Quoiqu'il en soit, il me
fit avertir que ce seroit moi qui au-
rois la première l'honneur de le
voir. Je laisse à juger si une pa-
reille faveur n'étoit pas bien plus
capable de m'effrayer que de me
flater. Bien des soupirs & bien
des pleurs, c'étoit-là tout l'acueil
que ma douleur me permettoit de
faire au fier Ibrahim. Si du moins
j'a-

j'avois pû espérer que le cœur de ce barbare n'eût pas été fermé à la pitié; mais sa cruauté ne m'étoit que trop connue, & je vais en avoir de nouvelles preuves. Je m'étois renfermée avec mes deux cheres Amies, lorsque l'on vint m'annoncer sa visite. Je n'étois pas assurément tentée de lui aller au devant; mais Julie, mieux instruite que moi du cérémonial du Serrail, me dit que l'orgueilleux Sultan se croiroit offensé si je ne me présentois pour le recevoir. Vous sçavez, Madame, me dit-elle, combien vous êtes intéressée à ne pas irriter ce nouveau Maître. Vous n'avez point d'autres armes à employer pour le fléchir que les soupirs & les pleurs. Joignez y beaucoup de témoignages de soumission & de respect. Lorsque vous l'aborderez, jetez vous à ses genoux, & ne vous relevez que lorsqu'il vous l'ordonnera.

L 2

J E

JE suivis le conseil de Julie ,
m'appuyant sur son bras & sur ce-
lui de la triste Rosalie je sortis de
mon cabinet , & marchai en trem-
blant à la rencontre du Sultan.
Dès que je fus en sa présence , je
me prosternai à ses pieds : Ibrahim ,
lui dis-je , voici une de tes esclaves ,
tu as sans doute appris que j'étois
Chrétienne. Oui ! je le sçai , me
répondit-il , sans me laisser le tems
d'achever , & je m'étonne que l'im-
bécile Soliman ne t'aie pas forcé
d'embrasser la Religion de notre
Saint Prophète ; mais c'est par-là
que tu dois commencer si tu veux
avoir quelque part à mes faveurs.
Et c'est-là , lui répartis-je d'un ton
ferme , une espérance dont tu ne
dois point te flater. Ma vie est
entre tes mains , tu peux me l'ô-
ter , & ne crois pas que les me-
naces des plus affreux tourmens
puissent ébranler ma Foi. Mon
innocence , ma Religion , sont les
seuls

seuls biens , dont la conservation m'est plus chère que celle de mes jours. Un pareil discours , me répondit le Sultan , ne me surprend point ; mais j'espère que tu changeras de langage lorsque je t'aurai fait connoître qu'Ibrahim n'est pas Soliman. Sa lâche complaisance te laissoit maîtresse de tes volontés , mais apprens que tu dois être esclave des miennes. Jet'ai instruite de mes intentions , c'est à toi de t'y conformer. Je veux te donner des marques de mon amour , ne me force pas à t'en donner de ma haine.

Ces menaces m'effrayèrent moins que les indignes caresses que me fit le Sultan , il me releva en prenant une de mes mains , qu'il ferra trop tendrement pour que je pûsse douter que la vûe de mes foibles charmes n'eût fait quelque impression sur son cœur. Il me dit , en prenant un ton radouci ,

L 3

qu'il

qu'il espéroit que je ne m'opposerois pas au fort heureux qu'il vouloit me faire; qu'il me destinoit le même rang, où Soliman avoit eu envie de m'élever; mais que je devois le mériter par mes complaisances & par une aveugle soumission à ses volontés. Il ajoûta qu'oubliant ce qu'il devoit à son autorité, pour n'écouter que l'amour qui parloit dans son ame en ma faveur, il vouloit bien me laisser un mois pour faire mes réflexions. Et ce tems que tu me donnes, lui répondis-je, je l'employerai à rendre mes résolutions toujours plus inébranlables; ainsi décide à présent si tu veux de mon sort. Mais, Prince, ajoutai-je en me jettant une seconde fois à ses genoux, la pitié seroit-elle une vertu qui te fut inconnue? laisse toi attendrir par mes pleurs; te ferois tu un barbare plaisir de les voir couler, & puis-je cesser d'en répandre tandis que je

je serai exilée de ma patrie ? Je touchois au moment où j'allois être rendue à ma Famille. Le généreux Soliman avoit consenti à mon départ. Il m'aimoit cependant, & quelle preuve m'a-t-il laissé à désirer de son amour également tendre & respectueux ; mais mon bonheur lui étoit plus cher que le sien, & malgré les murmures de sa tendresse il m'avoit engagé sa parole qu'il ne me retiendrait plus dans ces lieux. Ma Religion cependant, ni mon innocence, n'y couroient aucun peril. C'est une justice que je ne puis refuser à la gloire de ce Prince magnanime. La délicatesse de ses sentimens se feroit fait un crime s'il avoit songé à devoir son bonheur à la violence, il vouloit ne le devoir qu'à ma tendresse ; & , pour triompher de mon indifférence, il n'a durant deux ans fait parler que ses respects, ses bienfaits, & son amour ; & j'ai pu, sans crain-

dre de m'attirer sa haine, me montrer durant tout ce tems là insensible à ses vœux. Mais ne t'ai-je pas déjà dit, me répartit-il, qu'Ibrahim n'étoit pas Soliman? Tu apprendras à en faire la différence. Songe en attendant à profiter du tems que je t'ai laissé pour prendre une résolution qui s'accorde avec ton intérêt & avec mon Amour.

QUE l'on juge quelles alarmes durent me causer ces derniers paroles prononcées d'un ton qui m'annonçoit tout ce que j'avois à craindre de la violence du barbare qui me parloit. Il ne se fut pas plutôt retiré que fondante en larmes je me jetai entre les bras de la vertueuse Julie. Ah! ma chere, lui dis-je d'une voix entrecoupée de soupirs, la mort seule peut donc me sauver des périls qui me menacent. Hélas peut-être bientôt aurai-je à pleurer la perte de mon in-

no-

nocence ? Fatale beauté, à quel affreux danger ne m'expose-tu pas ? Juste Dieu, souffrirez-vous que je sois l'infortunée victime de la brutale passion d'un monstre féroce ? Tendez moi une main secourable, operez un miracle en ma faveur, arrachez moi de ces funestes lieux. Oui ! Madame, espérez, me dit la sage Julie, que Dieu ne vous abandonnera pas. Vous ne vous êtes point laissée intimider par les menaces du Tiran, vous n'avez pas craint de lui répondre que, vôtre vie, vous étiez prête à la sacrifier à la conservation de vôtre Religion, le Seigneur récompensera vôtre courage, ou il changera le cœur d'Ibrahim, ou il ne souffrira pas qu'il triomphe de vôtre innocence. Il vous a laissé un mois pour faire vos réflexions, mettez votre confiance dans les soins de la Providence. Peut-être dans cet intervalle de tems arrivera-t-il

L 5

quel-

quelque changement heureux à
qui vous devrez votre délivran-
ce.

JE ne pouvois la devoir qu'à un
secours particulier du Ciel, je ne
songeai plus qu'à l'intéresser en ma
faveur par un accroissement de pie-
té, & par de continuelles prières.
Mais elles ne devoient pas être fi-
tôt exaucées, & à combien d'in-
nocens artifices ne fus-je pas obli-
gée d'avoir recours pour échaper
aux malheurs qui m'étoient prépa-
rés? Je me flatois qu'Ibrahim me
permettroit de donner à mes re-
flexions le loisir qu'il m'avoit accor-
dé, & que je ne serois pas con-
damnée à essuyer durant ce tems-
là de nouvelles visites de sa part.
Mais j'avois le malheur d'en être
aimée plus que je ne croyois, &
je m'en aperçus par les soins ass-
idus qu'il me rendit. Peu de jours
se passoient sans que j'eusse avec
lui quelque entretien. Les discours
que

que je lui tenois, les marques que je lui donnois de mon indifférence & de ma haine, ne furent pas capables de refroidir sa passion. J'avois beau lui répéter que si Soliman n'avoit pû durant deux ans triompher de mon indifférence, quoiqu'il eût employé, pour me fléchir tout ce qui étoit le plus propre à lui concilier ma tendresse & mon estime, sans m'avoir jamais proposé de me faire acheter le rang de Sultane au prix de ma Religion, je devois être bien moins disposée à écouter des vœux, accompagnés de menaces & de sentimens qui ne pouvoient m'inspirer que de la haine & du mépris pour celui qui me les adressoit.

IBRAHIN paroissoit d'abord s'offenser des louanges que je donnois à son généreux Prédécesseur. Il ne pouvoit souffrir que je parlasse avec éloge de ce glorieux Prince. Son visage s'enflammoit d'u-

L 6

ne

ne prompte colére, je ne cherchois pas à en calmer les transports; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il étoit dangereux pour moi d'acroître son courroux. Les menaces qu'il me fit m'effrayèrent. La violence pouvoit le rendre heureux, & il ne me cacha pas qu'il étoit résolu de l'employer, si je ne prenois des sentimens plus conformes à ses desirs. Le barbare s'émancipa même avec moi à des libertés qu'il auroit peut-être poussées plus loin, si je n'étois convenue avec mes deux Amies qu'elles ne me quitteroient point, lorsque je serois avec le Sultan. Je m'assûrois par-là un secours contre sa brutalité. Ce fut aussi pour me délivrer des visites trop fréquentes qu'il me rendoit, que je feignis durant trois semaines une indisposition qui exigeoit que je gardasse le lit. J'aurois continué cette feinte plus long-tems, si les femmes qui
me

me servoient ne m'eussent pas trahie; mais quelques-unes d'entre elles s'aperçurent que si je ne quittois point le lit durant le jour, je me dédommageois de cette gêne en demeurant levée toute la nuit, & que je la passois ordinairement à m'entretenir & à prendre mes repas avec mes Amies. Le Sultan en fut averti, & la ruse innocente, que j'avois employée, faillit à me coûter bien cher. Il ne pouvoit douter que mes deux Amies ne m'eussent aidé à le tromper, il me menaca de m'ôter leur compagnie; & ce ne fut qu'en m'abaissant aux prières les plus humblees, & en répandant des torrents de larmes, que j'obtins de n'être pas punie si sévèrement. Mais le court délai que le Sultan m'avoit donné pour faire mes réflexions étoit expiré; & la violence de sa passion ne me permettoit pas d'en espérer un second, à moins que je ne consentisse à l'amuser par

quelque trompeuse espérance. Les conseils de la sage Julie me tirent d'embarras. Je ne vois que trop, Madame, me dit-elle, que l'artifice seul peut vous dérober à l'humiliante infortune dont vous êtes menacée. Ibrahim exige de vous le sacrifice de votre Religion, & Dieu est témoin que votre vie vous la donneriez pour conserver votre Foi; mais, pour éloigner les perils où est exposée votre innocence, ne vous faites pas un scrupule de dire au Sultan que vous voulez être instruite de sa Religion; que, si vous êtes dans l'erreur, vous demandez à en être détrompée. Pourra-t-il vous refuser le tems nécessaire pour que vous receviez toutes les ridicules instructions qu'il faudra vous donner? & ne vous fera-t-il pas facile de proposer chaque jour quelques nouvelles difficultés qui vous arrêteront, & que l'on ne pourra résoudre? Vous me de-

demanderez peut-être quel sera le fruit de cet artifice, qui ne peut manquer de coûter beaucoup à votre sincérité? vous gagnerez du tems, & dans une conjoncture aussi critique, que celle où vous vous trouvez, c'est là tout ce que vous pouvez desirer.

J'AUROIS hésité de suivre ce conseil qui ne s'accordoit guères avec ma franchise, & que la délicatesse de ma conscience sembloit condamner; mais la haute idée que j'avois de la vertu de celle qui me le donnoit, fit taire mes scrupules. Je promis à Julie de profiter de son avis. Le Sultan étant venu me voir le même jour pour me demander quel avoit été le résultat de mes réflexions, je lui représentai qu'il seroit sans doute lui-même le premier à me condamner, si j'embrassois legerement une Religion dont je ne fusse pas instruite; qu'il falloit m'en prouver la vérité, &

me démontrer la fausseté de la mienne; que, si l'on pouvoit y réussir, je ne balancerois pas d'abjurer les erreurs dont j'aurois été desabusée. Ah qu'à cela ne tienne, me répondit le Sultan, transporté de joye pour l'esperance dont je paroïssois flater ses desirs; il est juste que l'on te fasse connoître la loi de nôtre Saint prophète. Pour te disposer à l'embrasser, je choisirai parini mes femmes celle qui est la mieux instruite de sa Religion, elle t'en donnera les premieres leçons, & un de nos Docteurs ensuite achevera d'éclaircir tes doutes en ma présence; & j'espere qu'il ne faudra pas bien du tems pour te faire voir le faux & le ridicule de tes superstitieuses erreurs. Prince, lui repartis-je, je te tromperois si je te promettois de me rendre aisément. Ma conversion coûtera plus de peine à tes Docteurs que tu ne penses; mais qu'ils fassent briller à mes yeux

yeux la vérité, & je ne refuserai pas de l'embrasser. C'en est assés, reprit-il, je ne t'en demande pas davantage. Prépare toi seulement à profiter de leçons que l'on te donnera, je vais de ce pas charger une de mes femmes du soin de ton instruction.

DÈS le lendemain en effet il m'envoya une zelée Musulmanne,agée de quarante à quarante cinq ans, qui me parut toute fière de la commission dont Ibrahim venoit de l'honorer. Le premier compliment qu'elle me fit, fut de me dire qu'elle étoit charmée de l'occasion que le Sultan lui offroit de faire au Saint Prophète une prosélyte de mon mérite, qu'elle ne doutoit pas que, si je voulois ouvrir les yeux à la lumière, je n'abjurasse bien-tôt mes erreurs. Et tout de suite elle me fit de sa Religion le plus sublime éloge, ou, pour mieux dire, elle me débita tant d'extravagantes réveries que

que mes deux Amies & moi nous eûmes besoin de tout nôtre sérieux pour ne pas éclater mille fois de rire. Ce fut de la meilleure foi du monde, & avec une ardeur de zèle digne d'une meilleure cause, que, sans prendre le tems de respirer, elle me développa durant plus de deux heures une partie des impertinences qui sont contenues dans l'Alcoran. Je l'avois écoutée avec toutes les marques d'une apparente docilité dont elle paroissoit enchantée, & dont elle se promettoit sans doute un prompt & heureux succès. J'aurois eu trop à faire si j'avois entrepris de lui démontrer l'extravagance de tout ce qu'elle venoit de me dire, outre que j'étois intéressée à faire durer long-tems les instructions qu'elle me donnoit; ainsi je me contentai de ne réfuter qu'un seul point. Elle m'avoit fait une pompeuse description de la félicité que

que Mahomet promettoit dans le Ciel aux fidèles Musulmans; & ce fut cette félicité grossière & brutale qu'il me fut aisé de tourner en ridicule.

SALIM, (c'est le nom de cette femme Docteur à qui le soin de mon instruction avoit été confiée) ne pût souffrir les plaisanteries que je faisois de sa Religion. Son zèle s'échauffa, & lui mit en bouche un déluge d'injures dont elle m'accabla. Il falut travailler à l'apaiser, & je ne pûs y réussir qu'en lui promettant que je ferois de sérieuses réflexions sur les choses merveilleuses qu'elle venoit de m'apprendre, & je ne la laissai sortir qu'après l'avoir priée instamment de me continuer le secours de ses lumieres. Cette prière, qui sembloit lui répondre de ma docilité à profiter de ses leçons, lui fit oublier le petit sujet de mécontentement que je venois de lui donner

ner. J'eus enfin la consolation, avant qu'elle me quittât, de me voir parfaitement réconciliée avec elle.

IL fut réglé qu'elle viendrait le lendemain à la même heure me donner de nouvelles leçons. Je ne songeois qu'à m'en amuser; mais Julie, dont la piété regloit toutes les actions, me représenta que je pouvois faire quelque-chose de mieux. Qui vous empêche, Madame, me dit-elle, d'entreprendre pour la gloire de votre Religion, ce que cette bonne femme entreprend pour l'intérêt de la sienne? Elle veut vous rendre Musulmanne, & elle ose se flater d'en venir à bout, travaillez de votre côté à en faire une bonne Chrétienne. Donnez au salut de son ame autant de soins qu'elle en prendra inutilement pour perdre la vôtre, & croyez que le succès d'un pareil dessein est moins difficile que vous ne per-

pensez; mais vous comprenez bien qu'il ne faut plus qu'il vous échape aucune plaisanterie lorsque Salim vous parlera. Ecoutez la avec attention, paroissez entrer dans ses raisons pour lui faire goûter plus aisément celles que vous aurez à lui proposer. Nôtre Religion est établie sur des principes qui portent avec eux un caractère si marqué de vérité qu'il suffit de les développer pour qu'ils ne laissent aucun doute dans l'esprit de ceux à qui on les explique. Mais pensez-vous, ma chere, lui répondis-je, que ces principes, quelques clairs qu'ils soient, il me soit facile d'en démontrer la vérité. Eh! comment donc, Madame, me répartit Julie, avez-vous oublié que les lumieres de Apôtres étoient plus bornées encor que les vôtres? mais ils furent inspirés de Dieu qui parloit par leur bouche? Eh! bien espérez qu'il parlera par la vôtre.

Vous

Vous êtes du moins assurée qu'il vous tiendra compte de vôtre zèle, & quelle source de consolation pour vous s'il veut bien le benir!

QUOIQUE je n'osasse pas me promettre de réussir, je ne refusai pas cependant de me prêter au pieux dessein que la vertueuse Julie m'inspirait; mais il fut conclu qu'elle & Rosalie auroient part à cette œuvre de zèle, c'est à-dire qu'elles feroient de leur côté leur possible pour détromper la pauvre Salim de ses extravagantes erreurs. Ce qui nous faisoit espérer que nôtre projet pourroit avoir une heureuse fin, c'est que cette bonne Musulmanne n'avoit point d'obstacles à opposer du côté du cœur, elle n'étoit plus d'un âge à pouvoir prétendre à la faveur du Sultan, il ne falloit qu'éclairer son esprit. Il suffisoit dans les commencemens de faire briller à ses yeux les

les simples lumieres de la raison, elles ne pouvoient manquer de lui faire naître bien des doutes au sujet de sa Religion, & ces doutes devoient la disposer à en desirer & à en chercher l'éclaircissement. Quoiqu'il en soit, nous étions résolus, mes deux Amies & moi, de ne rien oublier pour son instruction.

LE Seigneur répandit ses bénédictions sur notre zèle, il donna en particulier aux paroles de la vertueuse Julie une force dont j'étois moi même touchée. Elle expliqua à Salim les premiers élémens de notre Religion avec tant de clarté, qu'elle porta la lumiere dans son esprit. Je ne grossirai point ces Mémoires de toutes les leçons instructives qu'elle lui donna, il me suffira de dire qu'au bout d'un mois notre Musulmanne n'eût plus de sa Religion l'idée qu'elle en avoit eue, & si elle n'étoit pas encor entièrement

ment persuadée de la vérité de la nôtre, elle convenoit du moins de plusieurs erreurs grossières qu'elle condamnoit dans la sienne. Et, ce qui me charmoit, c'est que c'étoit toujours avec une nouvelle avidité qu'elle écoutoit celle qui l'instruisoit. C'étoit à Dieu à achever l'ouvrage que Julie avoit si heureusement commencé, & il l'acheva. Il fit briller la lumière de sa Grace dans l'esprit de Salim, il parla à son cœur, & elle ne fut pas sourde à sa voix. Instruite suffisamment des vérités fondamentales de notre Foi, elle souhaitoit avec une ardeur infinie d'être bientôt régénérée dans les eaux sacrées du bûême. Cette grace qui étoit l'objet de tous ses vœux, & qu'elle ne cessoit de demander au Ciel par les plus ferventes prières, ne pouvoit lui être refusée longtemps; mais elle étoit attachée à ma délivrance, & pouvois-je l'espérer?

Je

Je ne me cachois pas que ce n'étoit guères que par un miracle que je pouvois m'échaper du funeste lieu où j'étois retenüe.

CE que je viens de rapporter doit faire juger que celle qui avoit été chargée par le Sultan du soin de mon instruction étoit bien éloignée de vouloir me trahir. Nos intérêts étoient devenus communs, & Salim ne soupiroit pas avec moins d'ardeur que moi après le moment qui verroit finir nôtre esclavage. Ainsi elle continua bien volontiers de m'aider à tromper Ibrabin. Je ne sçai s'il ne lui en coûtoit pas la façon de quelques petits mensonges. Quoiqu'il en soit, elle fit si bien que le Sultan, à qui elle avoit répondu de ma conversion, lui accorda tout le tems qu'elle lui demanda pour m'instruire. Mais il y avoit à craindre que le Sultan ne vint à découvrir nôtre artifice. Salim, à qui j'avois pro-

Tome II.

M

mis

mis de l'emmener en France si
quelqu'un pouvoit nous tirer du Ser-
rail, me donna un conseil qui me
parût trop violent pour que je pûs-
se me déterminer à le suivre. Son
avis étoit, qu'après nous être four-
nies d'habits propres à nous dégui-
ser, nous missions durant la nuit le
feu aux quatre coins du Serrail, &
que nous profitassions du tumulte &
de la confusion qui suivroit infailli-
blement l'incendie, pour nous écha-
per. Elle me représenta qu'une
fois sorties du Serrail, il nous se-
roit facile de nous rendre à Salé,
& que là avec le secours de quel-
que marchand Chrétien, qui nous
donneroit un azile, nous pourrions
aisément trouver quelque Vaisseau,
qui fit voile pour la France ou pour
l'Espagne. Et, ce qui ne lui per-
mettoit pas de douter du succès de
notre entreprise, c'est qu'elle sça-
voit que je tenois de la libéralité
du généreux Soliman des richesses
im-

immenses; car l'on doit se souvenir qu'il m'avoit forcée d'accepter une cassette remplie de pierres & de diamans d'un prix infini.

JE rejetai donc le conseil de Salim en l'exhortant d'unir ses prières aux miennes & à celles de mes amies pour intéresser le Ciel en notre faveur. Il fut sensible aux vœux ardens que nous lui adressâmes. Ce fut lui sans doute qui inspira à Ibrahim le dessein de faire quelque changement dans son Serail; & ce fut l'exécution de ce dessein qui occasionna notre délivrance. Le Sultan, pour donner à ses jardins une vûe plus étendue & plus agréable, crût devoir faire couper un montagne aride qui leur servoit de murs. Et, parcequ'il vouloit voir bientôt la fin de cet ouvrage, il employa la plus grande partie des esclaves de ses Etats. Comme le pavillon que

M 2 j'oc-

j'occupois n'étoit pas bien éloigné de la montagne qu'ils devoient couper, je pouvois les voir travailler à travers des pallissades qu'Ibrahim avoit fait élever pour fermer l'entrée du Serrail, & qui étoient continuellement gardées par une troupe d'Eunuques. Un jour que je m'amusois à les regarder, Rosalie qui étoit avec moi poussa un cris dont je fus effrayée, & presque dans le même moment elle tomba évanouie entre mes bras. Quelques-unes de mes femmes acoururent à son secours, & l'eurent bientôt tirée de cette foiblesse, dont je ne pouvois soupçonner la cause. J'attendis pour la lui demander que je fusse seule avec elle. Eh ! qu'est-ce donc, ma chere, lui dis-je après avoir fait signe à mes femmes de se retirer, vous venez de me causer un trouble dont je ne suis pas encore bien remise. Ah ! jugez ma chere Amie, me dit-elle en poussant un triste sou-

soupir, & en repandant quelques larmes, si l'étonnement, dont j'ai été saisie, n'a pas dû me transporter hors de moi-même. C'est l'Ombre du malheureux Dom Diégo qui vient de s'offrir à ma vûe. Non, mes yeux ne m'ont pas trompée, c'est la figure, ce sont tous les traits de cet Amant infortuné. Et, si je n'avois tenu moi-même, il y a quelque tems, sa tête sanglante entre mes mains, je ne douterois pas qu'il ne fût encor plein de vie; mais, hélas! ce n'est que sa misérable Ombre qui vient de frapper mes regards. Eh, mon Dieu! que vous êtes crédule, lui répondis-je, & ne voyez-vous pas que c'est-là un tour que vôtre imagination trop remplie d'un objet qui vous a été cher, vient de vous jouer. Mais tout ce que je pûs dire pour la détromper fut inutile.

Au risque d'un second évanouisse-

M. 3

se.

fement elle voulut retourner au même endroit d'où elles s'imaginoit avoir vû l'Ombre de son Amant. A peine eut-elle jetté ses regards du côté où les esclaves travailloient, qu'elle poussa de nouveaux cris. Et j'avoué que dans ce même moment ma surprise égala presque la sienne. Mes yeux s'étoient en effet attachés sur un esclave qui étoit le portrait du monde le plus ressemblant de Dom Diego. Il re-
gnoit sur son visage & dans toute sa personne un air noble, qui le distinguoit de tous ses compagnons. C'étoit dans sa physionomie quelque chose de si grand & de si relevé que mes yeux en furent frappés. Je ne sçavois si je ne devois pas le regarder comme un genereux Libérateur que le Ciel nous envoyoit. Je fis part de cette pensée à mon Amie, qui étoit dans une agitation qui ne finissoit point. Non, chere Amie, lui dis-
je,

je, je ne doute point que le Cavalier, qui s'offre à nos regards, n'expose généreusement sa vie pour notre délivrance. Sa physionomie me répond de l'élévation de sa naissance, & de celle de ses sentimens. Songeons seulement aux moyens de l'instruire de notre triste sort. Le sien n'est guères plus heureux. Rendons lui la liberté, pour le mettre en état de travailler à la nôtre.

Mon Amie approuva mon dessein, mais quelle apparence y avoit-il que nous pussions l'exécuter? Il auroit fallu commencer par écrire à cet inconnu, & lui fournir de quoi payer sa rançon; & nous étoit-il facile de lui faire tenir un billet? Scavions-nous seulement s'il reparoitroit une seconde fois dans le même endroit où nous l'avions vû? Et ces premières difficultés étoient-elles les plus grandes? Combien d'autres plus insurmontables qui se

M 4

pre-

presentoient à notre esprit ? Je ne perdis pas cependant courage. Je comptois sur la prudence de la vertueuse Julie, & sur l'expérience de Salim qui avoit vieilli dans le Serrail, & qui brûloit, comme moi, du désir de s'en échaper. Sans perdre de tems je voulus les consulter toutes deux.

Je commençai par Julie, à qui nous racontâmes, Rosalie & moi, ce qui venoit de nous arriver. Son avis fut que nous ne risquions rien à reclamer le secours de l'inconnu dont nous venions de lui faire le portrait ; mais elle convint avec nous de la difficulté qu'il y auroit à l'informer de nos intentions. Il n'y a que Salim, nous dit-elle, qui puisse nous conseiller ce que nous devons faire dans une pareille conjoncture. Une expérience de plus de trente ans lui a donné des lumieres que je ne puis avoir. Ainsi, si vous voulez, je vais l'avertir

tir

tir de se rendre incessamment auprès de vous. Et, sans attendre ma réponse, elle l'alla promptement chercher, & l'amena peu de momens après avec elle; Ah! ma chere Salim, lui dis-je en me jettant à son col dèsqu'elle fut entrée, venez nous aider de vos conseils. Je ne sçai si je me flatte, mais je crois que le moment de nôtre délivrance approche. Et en même tems je lui dis sur quoi étoit fondée mon espérance. Je lui fis un portrait si charmant de l'inconnu, qui s'étoit offert à mes yeux, qu'elle en tira elle même de favorables conjectures pour la réussite de nôtre dessein. Mais, ce qui me transporta de joye, c'est qu'elle m'assura que dès le lendemain elle pourroit faire tomber entre les mains de celui que nous regardions d'avance comme nôtre Libérateur la lettre que je voulois lui écrire. Observez seulement, Madame, me

M s dit-

dit-elle si cet inconnu quitte le travail comme les autres esclaves à l'heure de la troisième prière; c'est-là le tems que je choisirai pour lui jeter le billet que vous me remettrez. Songez à l'écrire de façon que vous puissiez intéresser en notre faveur la générosité de celui qui le recevra; & joignez à ce billet un présent qui puisse être le prix de la rançon de notre futur Libérateur;

Je promis à Salim de suivre exactement le conseil qu'elle me donnoit. Durant le reste de la journée nous ne perdîmes presque point de vûe l'endroit où travailloient les esclaves. A l'heure de la troisième prière nous les vîmes tous se retirer. Je tremblois que l'inconnu dans qui nous mettrions toutes nos espérances ne les suivît. Mais je fus agréablement surprise de voir qu'il demeura seul avec deux de ses compagnons, qui continuerent à

tra-

travailler durant qu'il se reposoit. Ils ne quitterent leur ouvrage que pour venir se jeter à ses pieds; ce qui me fit conjecturer que ces deux esclaves que j'avois pris d'abord pour ses compagnons étoient ses domestiques, & je ne me trompois pas.

J'AUROIS voulu que ma lettre eût été écrite, il n'y avoit alors aucun Eunuque dans les jardins; & pouvois-je me flater, qu'il se présentât le lendemain une occasion aussi favorable pour exécuter le dessein que je méditois? Une seconde fois je consultai Salim en lui aprenant que tout sembloit s'accorder avec mes desirs. Ce qu'elle me répondit mit le comble à ma joye. Voilà donc, Madame, me dit-elle, une première difficulté levée, votre lettre sera remise pas plus tard que demain. Je puis hardiment me charger de ce soin,

M 6 &

& j'en prens sur moi un autre bien plus important encor. Je puis vous ménager une entrevûe secrette avec l'inconnu, à qui vous écrirez qu'il obtienne seulement sa liberté. L'Intendant des jardins du Serrail m'a quelque obligation, il me sera aisé de le mettre dans mes intérêts. Je le prierai de souffrir qu'un Esclave qui s'adressera à lui de ma part, & à qui il fera prendre des habits de jardinier, puisse l'accompagner, & je lui marquerai de ne pas s'éloigner de l'allée des palmiers. C'est-là, où vous pourrez lui parler, & pour que vous n'ayez aucune surprise à craindre, nous choisirons l'heure de la seconde prière, tems auquel nul Eunuque ne paroît dans les jardins.

PAR mille remercemens je témoignai ma reconnoissance à la chère Salim. Les arrangemens qu'elle me proposoit me paroissent
 soient

soient si bien concertés, que je ne doutai pas qu'ils ne dussent être suivis d'un heureux succès. Mon premier soin, dès qu'elle m'eût quitté, fut d'écrire la lettre qui devoit décider de mon sort. J'étois trop intéressée à la rendre touchante pour rien oublier de ce qui pouvoit exciter la pitié de celui à qui je l'écrivois.

Je n'ai pu vous voir, lui marquois-je, sans me persuader que le Ciel vous destinoit à être mon Libérateur. Votre physionomie seule a suffi pour me faire juger ce que je pouvois espérer de la générosité de vos sentimens. S'ils sont tels que je les crois, vous vous ferez une gloire & un devoir de m'arracher aux périls qui menacent mon honneur, ma Religion, & mon innocence. Illustre inconnu, conservez moi des biens qui me sont mille fois plus chers que ma vie. Me refuserez-vous les genereux secours que j'attends de votre pitié, si je vous apprends que je

touche peut-être de près au moment qui me rendra la malheureuse victime de la brutale passion d'un barbare? Employez l'or & les diamans que je vous envoie pour obtenir votre liberté. Et lorsque vos fers seront brisés, adressez vous hardiment à l'Intendant des jardins du Serrail & n'hésitez pas de le suivre. Il vous fournira les habits nécessaires pour vous déguiser, & il vous conduira lui-même dans l'endroit où je me promets de vous entretenir. Nous conviendrons ensemble des mesures les plus propres à hâter le moment de ma délivrance. Si ma rançon pouvoit être mise à quelque prix, il me seroit aisé de le donner; mais je ne suis devenuë que trop chère au tyran qui me retient dans ces funestes lieux, Je vous devrai la conservation de tout ce que j'ai de plus cher, si vous pouvez m'arracher de ses barbares mains.

C'EST ainsi que je finissois ma lettre. Je la donnai le lendemain

à

à Salim, & je l'accompagnai de trois bourses remplies d'or & de deux diamans d'un prix considérable. Il ne faut pas demander avec quelle impatience j'attendis l'heure de la troisième prière. L'incertitude où j'étois, si l'inconnu à qui j'écrivois resteroit, comme le jour précédent, dans le même endroit où je l'avois vû la première fois, me caufoit des inquiétudes mortelles; & je ne fus tranquille que lorsque Salim m'eût appris que tout avoit réüssi au gré de ses desirs & des miens, en m'assurant qu'elle n'avoit pû être aperçue de personne, lorsqu'elle jeta le paquet que je lui avois remis. Elle ajoûta qu'il avoit été ramassé dans le même moment par celui à qui je l'envoyois. Je ne m'en ferois cependant fié qu'au raport de mes yeux; mais une visite qu'Ibrahim me rendit à peu près dans le tems que Salim exécutoit mes ordres ne

me

me permit pas de me trouver à la fenêtre, d'où j'aurois pû voir si ma lettre tomberoit entre les mains de celui à qui elle étoit adressée. Je passai quinze jours dans l'impatience de sçavoir le succès qu'elle auroit.

SALIM profita de ce tems-là pour obtenir de l'Intendant des jardin la grace qu'elle avoit à lui demander, mais qu'il ne pouvoit lui accorder sans s'exposer lui même à de grands perils. Aussi fit-il bien des difficultés avant que de se rendre. Mais heureusement, il n'étoit pas sourd à la voix de l'intérêt, & je pouvois aisément le servir selon son goût. A la vûe d'une bourse d'or, que Salim lui offrit de ma part, ses scrupules & ses frayeurs s'évanouirent; mais je n'en fus pas pour cela exempte de crainte; car sçavois-je si celui dont je reclamois le secours auroit pû réussir à obtenir sa liberté? C'étoit par-là cependant qu'il devoit commencer pour travailler ensuite à la mien-

miennne. J'étois dans cette affreuse incertitude, lorsque Julie vint me dire qu'elle croyoit avoir vû dans les jardins l'inconnu dont je lui avois fait le portrait; & peu de momens après Salim vint elle-même m'avertir de me rendre à l'heure de la seconde prière dans l'allée des palmiers. Pourrois-je exprimer les transports de joye où me livra une si heureuse nouvelle? J'accablai de mille caresses celle qui venoit de me l'apporter. Non, je ne doute plus, m'écriai-je, que le Ciel n'acheve son ouvrage. Il sçait que je ne tremblois que pour les périls qui menaçoient mon innocence, il s'est laissé fléchir par mes prières & par mes pleurs. C'est lui qui m'envoie un Libérateur qui m'arrachera de ces lieux.

LA vertueuse Julie m'avoit appris à mettre ma confiance en Dieu, & en combien d'occasions n'ai-je pas éprouvé que ce n'est pas

pas en vain que l'on reclame sa puissante assistance. Lorsque surtout la sagesse & la piété sont le principe des vœux qu'on lui adresse. Je vais faire une nouvelle épreuve bien consolante de cette vérité. Dès que l'heure, où je devois me trouver au lieu du rendez-vous fut venue, je me disposai à y aller. Salim & Julie auroient bien voulu m'accompagner ; mais je les priai de veiller sur les femmes qui me servoient, & d'empêcher qu'elles ne parussent dans les jardins. Comme je n'étois pas assurée que je pusse rencontrer une seconde occasion de parler au généreux inconnu qui voloit à mon secours, j'eus la précaution de me charger d'une partie des pierres & des bijoux que je tenois de la libéralité de Soliman, & je donnai l'autre à Rosalie avec qui je me rendis dans l'allée des palmiers.

L'ayant

L'ayant auparavant avertie de ne pas s'imaginer que ce fût l'Ombre de Dom Diego qui alloit s'offrir à ses yeux. Et souvenez vous, ma chere, lui avois-je dit, que si je consens que vous m'accompagniez, ce n'est qu'à condition que vous ne ferez pas éclater les mouvemens qui s'élèveront dans votre cœur à la vûe de celui à qui nous allons parler. Il vous rappellera à la verité le souvenir d'un Amant que vous ne pouvez trop pleurer; mais n'oubliez pas que lorsque nous serons avec lui vous serez intéressée à faire taire vôtre douleur. Vos plaintes déroberoient des momens que nous devons employer à concerter les mesures que nous avons à prendre pour notre délivrance.

MES avertissemens n'empêchèrent pas que Rosalie ne se troublât à la vûe de l'inconnu avec qui nous allions nous entretenir. Il n'y avoit

voit que quelques momens que nous nous promenions lorsque nous le vîmes paroître dans l'allée où nous étions. Je lui fis signe de nous suivre dans un cabinet de verdure dont nous prîmes le chemin, & où il entra presqu'en même tems que nous. La première chose qu'il fit, fut de se jeter à mes genoux. Voici, Madame, me dit-il, un de vos esclaves. Votre générosité a brisé les fers honteux dont il étoit chargé, & il vient vous assurer que son sang, sa vie, il est prêt de tout sacrifier pour vous arracher de ces lieux. Je ne me suis donc pas trompée, Monsieur, lui répondis-je, dans l'idée que je me suis formée de vous. Votre physionomie m'annonçoit tout ce que vous me promettez. Ma lettre vous a instruit des dangers qui m'environnent. Un barbare me menace d'immoler mon innocence à la brutalité de ses infames

mes desirs. Le cruel ose même me presser de lui faire un sacrifice de ma Religion; & de quel artifice n'ai-je pas été obligée d'user jusqu'à présent pour me soustraire à sa violence? Mais en vain me flatterois-je de pouvoir échapper plus long-tems aux malheurs qui m'attendent, ma perte est assurée si vous ne me tendez une main généreuse. Sauvez mon honneur, sauvez mon innocence, & chaque moment de ma vie sera employé à vous prouver la vivacité de ma reconnoissance.

EH! Madame, de grace, me répondit l'aimable inconnu, oubliez-vous que c'est moi qui vous dois la mienne toute entière? Ne vous suis-je pas redevable de ma liberté? Sans le généreux secours que vous avez daigné me prêter, pouvois-je me flater d'être si-tôt rendu à ma patrie? Plusieurs fois j'avois déjà écrit à mes parens, je ne
sçai

ſçai ſi mes lettres leur ont été ren-
 dues, mais je n'ai pû encor en re-
 cevoir aucune réponſe. Quelle
 ſera leur déſolation lorsqu'ils ap-
 prendront que j'ai été chargé de
 de fers, & que les recherches que
 j'ai faites pour rendre à leur ten-
 dreſſe l'infortuné Dom Diego ont
 été inutiles! ſi du moins j'étois in-
 ſtruit du ſort de ce cher frere.... O
 Ciel! que viens-je d'entendre, s'écria
 la triſte Roſalie, en répandant
 un torrent de larmes! Quoi,
 Monſieur, ſeroit-il vrai que vous
 fuſſiez le frere de celui que vous
 venez de nommer? Voyez de-
 vant vos yeux ſa miſerable Aman-
 te. Qui, vous, Madame, reprit d'un
 ton étonné celui qui venoit de ſe
 faire connoître, vous ſeriez l'ado-
 rable Dona Roſalie de Gormès?
 Ah! c'eſt à vous à qui j'oſe rede-
 mander ce cher frere qui devoit
 unir ſon ſort au votre, & avec qui
 vous êtes parti de Cadix. Arra-
 chez

chez moi à la cruelle incertitude
où je suis sur sa destinée. Vit-il
encor, ou dois-je donner des larmes
à sa mort? Celles que je répands,
répartit la desolée Rosalie, ne vous
apprennent-elles pas qu'il n'est plus
pour moi d'Amant? Et ç'a été pour
m'arracher de ces lieux que cet
Amant généreux à exposé sa vie.
Hélas! il vivroit encor, si je lui
avois été moins chere; & insensi-
ble que je suis, j'ai pû lui survivre,
& la Parque n'a pas encor tranché
le fil de mes jours! J'ai pû, sans en
mourir de douleur, tenir entre
mes mains la tête sanglante de cet
Amant malheureux! Ah! Madame
s'écria Dom Carlos (c'est le nom
de ce jeune Seigneur Espagnol)
nommez moi le barbare que je dois
immoler à vôtre vengeance & à
la mienne, & je ne lui laisse de tems
à vivre qu'autant qu'il m'en faudra
pour l'aller chercher, & pour le
sacrifier à ma juste fureur. Est-ce
le

le cruel Ibrahim ? fut-il assis sur son Trône, j'irai l'en arracher, & dussai-je me voir percé de mille coups, rien ne pourra le dérober à ceux que ma colere ui prépare.

LA triste Rosalie étoit si saisie de douleur qu'elle n'avoit pas la force de proferer une seule parole; je fus obligée de répondre pour elle, & de faire en peu de mots à Dom Carlos le récit de tout ce qui étoit arrivé à Dom Diego, depuis le moment où son Amante lui avoit été enlevée jusqu'à celui où le malheureux Soliman, trompé par les artifices de l'odieuse Memisegi, lui avoit arraché la vie. Vous voyez, Monsieur, ajoutai-je, que le Prince, qui a répandu le sang de celui dont vous pleurez la mort, est moins coupable que vous ne pensiez; & de quel repentir n'a-t'il pas paru pénétré pour avoir trempé ses mains dans un sang in-

no-

innocent ? Il a fallu que celle qui l'avoit trompé se fût enfoncée elle-même le poignard dans le sein, pour pour éviter les affreux supplices dont Soliman vouloit punir sa barbarie.

Je dis bien d'autres choses pour excuser le généreux Sultan ; mais je remarquai que la douleur de Dom Diégo n'en fut pas pour cela moins vive. Bien des momens s'écoulerent avant que ses pleurs fussent essuyés. Revenu un peu à lui-même, il nous raconta toutes les courses qu'il avoit faites pour s'instruire du sort de son malheureux frère. Il nous dit qu'ayant appris à Cadix, que Dom Diégo s'étoit embarqué sur un Vaisseau, qui faisoit voile pour l'Italie, il avoit pris la même route, qu'il s'étoit fait descendre dans tous les Ports, & que ses premières recherches ayant été inutiles, il en avoit fait de nouvelles à Rome, à Naples, à

Tome II.

N

Ge-

Genes, à Venise, & dans toutes les principales Villes de la Sicile & de l'Italie; mais que ne lui ayant procuré aucun éclaircissement, il n'avoit pas douté que celui qu'il cherchoit, n'eût été pris par quelque Corsaire; & qu'en conséquence de cette pensée il s'étoit déterminé à parcourir toutes les côtes de Barbarie; & que c'étoit sur une de ces côtes qu'il avoit été chargé de chaînes avec deux de ses Domestiques qui l'accompagnoient, & qu'ils avoient été conduits à Miquenez, où ils n'étoient arrivés que depuis deux mois: Que, quoiqu'il fût convenu avec le Patron, à qui il avoit été vendu, du prix de sa rançon & de celle de ses gens, il n'en n'avoit cependant pû obtenir d'être délivré du travail affommant auquel je l'avois vû assujetti: Et que ce qui commençoit à le desesperer, c'étoit de voir que les lettres qu'il avoit écrites à sa Famille n'euf-

n'eussent été encor suivies d'aucune réponse. Mais Madame ajouta-t-il en finissant son récit, ce ne sera point à mes Parens, ce sera à vous seule à qui je serai redevable de ma Liberté. Une partie de vos libéralités a suffi pour briser mes fers, & ceux de mes Domestiques; & je viens apprendre de vous ce que vous voulez que j'entreprenne pour votre délivrance. Il n'est point de péril qui m'effraye, & que n'ai-je mille vies à exposer pour sauver la vôtre & celle de l'adorable Rosalies? Il est vrai, Monsieur, lui répondis-je, que les intérêts de mon Amie doivent vous être bien chers; & je ne doute pas qu'un si puissant motif ne vous engage à faire les efforts les plus généreux pour avancer la fin de ses peines & des miennes. Mais songeons que nous n'avons pas un seul moment à perdre. Instruisez nous, Monsieur, des mesures que vous pouvez pren-

dre pour nous arracher de ces lieux ? Voici, ajoutai-je en tirant les bijoux & les pierreries dont je m'étois chargée, & en faisant signe à mon Amie d'en faire autant, un secours qui ne vous fera peut-être pas inutile.

Dom Carlos étonné des richesses immenses que j'offrois à ses yeux, répondit galamment qu'il y avoit bien là de quoi payer la rançon de toutes les esclaves de l'Univers, mais que la mienne, & celle de mon Amie ne pouvoit avoir de prix. Je vous remerciérois, Monsieur, lui répartis-je, si les momens nous étoient moins chers; mais il ne nous en reste que pour nous décider sur les arrangemens que nous prendrons. Dom Carlos me répondit qu'avec le secours que je venois de lui fournir, il lui seroit facile de nous tirer d'esclavage, mon Amie & moi, aussi bien que toutes celles pour qui nous

nous

nous intéresserions ; qu'il iroit à Salé vendre une partie des pierres que je lui avois remises , qu'il feroit racheter sous main une douzaine de captifs Chrétiens , qui fussent hommes de résolution & de courage ; qu'il feroit fretter un brigantin léger , qui pût être aisément conduit par quinze ou vingt matelots ; & que lorsqu'il auroit fait ces préparatifs , il se rendroit à Miquenès accompagné de ses deux Domestiques & d'une partie des esclaves qu'il auroit rachetés , & que nous serions averties du jour & de l'heure où il viendrait nous arracher du Serrail pour nous conduire à Salé ; que nous n'avions seulement qu'à nous rendre au moment qu'il nous marqueroit aux pieds des palissades.

Ces différens arrangemens me parurent-très bien imaginés , mais ils ne suffisoient pas pour me rassûrer ; car , quoique le trajet de Miquenès à Salé ne fut pas bien

N 3 long.

long, nous avions cependant à craindre d'être poursuivies; mais Dom Carlos dissipa mes frayeurs, en me disant que ce ne seroit que durant la nuit qu'il nous enleveroit, & qu'avant le jour nous serions rendues à Salé par les soins qu'il prendroit pour que nous trouvassions des relais sur toute la route.

Ces prudentes précautions sembloient ne me laisser aucun sujet de crainte; mais je puis dire que je comptois bien plus sur le secours de la Providence entre les mains de qui je remettois mes intérêts; & pouvois-je douter que ce ne fût d'elle seule que je pouvois attendre le succès d'une entreprise aussi dangereuse que celle que je formois. Ma confiance dans la protection du Ciel ne fut point confondue. Le Libérateur, qu'il m'avoit envoyé; me promit que dans moins de dix jours nous serions averties, mon Amie & moi, du moment qu'il
au-

auroit choisi pour nôtre délivrance; que nous n'avions qu'à lui dire à qui il pourroit confier le billet qu'il nous écriroit. Je crûs qu'il n'y avoit personne à qui il pût le remettre plus sûrement qu'à l'Intendant des jardins, qui par son intérêt se trouvoit engagé à ne pas nous trahir. Je le dis à Dom Carlos à qui j'appris en même tems que j'avois promis à Salim & à Julie de les emmener avec moi en France, & je l'instruisis des obligations que je leur avois. Eh bien! Madame, me répondit-il, j'espère que vous serez bientôt en état de tenir la parole que vous leur avez donnée. Aujourd'hui même je tâcherai d'arriver à Salé, & je n'y demeurerai qu'autant de tems qu'il m'en faudra pour faire les préparatifs nécessaires pour notre fuite. Je ne hâte mon départ que pour avancer mon retour en ces lieux. Si le Ciel favorise mes vœux, j'ose

me promettre que je ne tarderai pas à y reparoitre. C'est, Madame, dans cette douce espérance que je vous quitte: & il étoit tems que Dom Carlos se séparât de nous, l'Intendant des jardins, qui avoit été son conducteur, venoit l'avertir de se retirer; parce que quelques Eunuques sembloient prendre le chemin de l'endroit où nous étions. Il n'en fut pas heureusement aperçu. Nous le vîmes reprendre son travail de jardinier, & remuer la terre de façon à faire juger qu'il n'avoit point eu d'autre occupation durant toute sa vie.

JE mourois d'impatience de faire part à Salim & à la chere Julie des heureuses nouvelles que j'avois à leur apprendre. Ainsi Dom Carlos ne nous eut pas plutôt quittées, que je me hâtai de les aller rejoindre. L'air de contentement, qui étoit répandu sur mon visage, leur annonçoit une partie des choses

ses que j'avois à leur dire, & que je leur racontai avec toutes les marques d'une personne que la joye ravit hors d'elle-même. C'est-à-dire, qu'il n'y eut guères de suite dans mon récit; mais, combien de fois ne répétais-je pas ces consolantes paroles, encor dix jours, mes cheres Amies, encor dix jours, & nous ne serons plus les misérables Esclaves du cruel Ibrahim? Car je n'avois pas oublié que c'étoit-là le tems que Dom Carlos avoit marqué pour notre délivrance. Je me ressouvenois bien aussi que je lui avois conseillé de confier à l'Intendant des jardins le billet qu'il m'avoit promis de m'écrire, & par lequel il devoit m'instruire du succès qu'auroient eu les arrangemens dont nous étions convenus. Il étoit nécessaire que Salim en fut avertie, pour qu'elle priât celui qui venoit de ménager à Dom Carlos une entrevûe secrète:

N. S. avec:

avec moi, d'être exacte à lui remettre la lettre qui me seroit écrite. Que l'on juge avec quelle impatience je l'attendis, & de quelle crainte je dûs être agitée, dans l'incertitude où j'étois si Dom Carlos pourroit venir à bout de son entreprise aussi aisément qu'il se le promettoit? Et, ce qui augmentoit mes frayeurs, c'est que la passion du Sultan, loin de se ralentir, paroissoit s'acroître chaque jour, & que n'avois-je pas à craindre de sa violence? Les nouvelles menaces qu'il me fit m'épouvanterent au point, que pour éviter, ou du moins pour reculer l'infamie dont il vouloit me couvrir, je fus réduite à la honteuse nécessité de flater ses infames désirs de quelque espérance. Il m'avoit parlé d'un Docteur qui devoit achever de m'instruire de la Religion Mahometane, je lui dis-que je le prierois dans quinze jours de consentir que j'eusse

se avec lui une seule conference dans laquelle je lui proposerois tous les doutes que Salim n'avoit pû éclaircir. Ce ne fut qu'après m'être jetté à ses genoux que j'arrosai de mes larmes, que j'obtins le court délai que je lui demandois. Encor m'avertit-il, en me l'accordant, que ce seroit inutilement que j'aurois recours une autrefois aux prières & aux pleurs, qu'il ne sçavoit même s'il ne devoit pas se reprocher sa trop molle indulgence. Mais j'espere, me dit-il, que tu m'en tiendras compte, & que ce sera par un excès d'amour que tu m'en témoigneras ta reconnoissance. Je me gardai bien de lui ôter le chimérique espoir dont il flattoit ses vœux. Je ne songeai au contraire, qu'à lui dire les choses les plus obligéantes, & les plus capables de l'entretenir dans son erreur; & je ne m'en fis pas un scrupule, parce que le ton, dont je les disois, suf-

N 6

fisoit

fisoit pour lui faire comprendre que je gémissois intérieurement de ce que j'étois obligée de lui tenir un langage que mon cœur démentoit.

Si ce dernier entretien que je venois d'avoir avec le Sultan augmenta mes craintes, il me fit sentir en même tems le besoin que j'avois de reclamer par de continuelles prières le secours du Ciel. Je le conjurai de ne pas laisser son ouvrage imparfait. Mes vœux furent exaucés. Le moment même de ma délivrance. Je croyois que les affaires, qui avoient appelé Dom Carlos à Salé, l'y retiendroient plus de dix jours, & le sixième après son depart de Miquenès, Salim me remit de sa part un billet par lequel il m'apprenoit que tout lui avoit réussi au-delà de ses espérances; qu'il avoit trouvé un Vaisseau Espagnol, dont le Capitaine étoit son Ami particulier, & qui

qui étoit entièrement dévoué à la famille du Comte de Gormès de qui il disoit avoir reçu mille marques de bonté; qu'au seul nom de Dona Rosalie il avoit juré d'exposer plutôt mille fois sa vie, que de souffrir qu'elle dût à une autre qu'à lui sa délivrance; que Dom Inigo (c'est le nom de ce Capitaine) avoit choisi douze hommes d'un courage & d'une valeur éprouvée, & qu'il les amenoit à notre secours. Dom Carlos finissoit sa lettre en me priant que je fusse exacte à me trouver avec mes Compagnes environ à un heure après minuit près des pallissades, & il me marquoit que nous trouverions deux chaises de poste au sortir du Serrail, & que nous aurions une escorte capable de nous défendre contre une armée entière.

Les transports de joye, où me livra une lettre si consolante, ne peuvent s'exprimer; mais aussi que

de momens d'impatience que de voit me coûter l'attente du bonheur prochain qui m'étoit annoncé? il n'étoit guères que midi lorsque je reçus le billet de Dom Carlos, ce n'étoient plus que quelques heures que j'avois à demeurer dans le Serrail, & ce court espace de tems me parut ne devoir jamais s'écouler. Je le passai avec celles qui devoient être associées à mon bonheur. Quel pouvoit être le sujet de notre entretien? On le devine assez. La vertueuse Julie ne pouvoit se lasser de nous faire admirer les ressorts que la Providence bienfaisante avoit fait jouer en notre faveur. Convenez-vous à present, Madame, me disoit-elle que le Dieu, que nous servons, est toujours prêt à tendre une main secourable à ceux qui le reclament avec confiance, que toujours il fut le Défenseur de l'innocence. Que de périls qui menaçoient la vôtre,

&

& auxquels il va vous arracher! Que le souvenir d'une protection si singulière ne s'efface jamais de votre mémoire. Que toute votre vie soit employée à publier les bienfaits dont vous n'êtes redévable qu'à la seule bonté celeste. Car n'oubliez pas que vous ne devez regarder vos Libérateurs que comme des instrumens dont Dieu s'est servi pour briser vos fers.

JULIE me dit mille autres choses aussi édifiantes, qu'il seroit trop long de rapporter. Peut-être même quelques-uns de mes Lecteurs s'ennuyent-ils de l'entendre parler. Mais j'ai déjà averti que je n'écrivois pas pour amuser l'oïsfiveté du public. Je cherche à instruire les jeunes personnes de mon sexe. Je voudrois que les sentimens de Religion & de piété, que la sage Julie m'inspiroit, fissent sur leur cœur les mêmes impressions qu'ils firent autrefois sur le mien. Loin de m'ê-

tre

tre jamais piquée d'une vertu sauvage & farouche, incompatible avec tout ce que nous appellons politesse & bienséance de la vie civile; j'en ai toujours eu horreur, & je crois qu'elle ne sert qu'à rendre odieuses celles qui la pratiquent, & à faire naître du dégoût & du mépris pour la piété. Mais est-ce en avoir une juste idée que de se la représenter comme ennemie de toute joye & de tout plaisir innocent, & comme ne sachant pas faire la différence des coutumes, des maximes, des usages reçus dans le monde, & qui n'ont rien de contraire à la loi, d'avec ceux que la loi condamne? La Politesse au contraire, la douceur, l'affabilité, la complaisance; une attention particulière à ne manquer à aucune des bienséances de la vie, font le caractère de la vraie piété; & une jeune personne ne doit jamais oublier
que

ce ne n'est que par elle seule qu'elle réussit toujours infailliblement à se rendre également aimable & aux yeux de Dieu, & à ceux des hommes. Mais pour le coup, voilà une digression qui pour être trop longue ne pourra m'être pardonnée. Je ne demanderai pas cependant grace pour elle; car si elle a ennuyé quelques-uns de mes Lecteurs, peut-être d'autres en auront ils tiré quelque utilité. Quoiqu'il en soit, la voilà finie, & je reprends le fil de ces Mémoires.

L'H E U R E fortunée de ma délivrance approchoit. J'étois si transportée de joye, & en même tems si peu maîtresse de la tenir renfermée au dedans de moi-même, que, pour la trop faire éclater, il étoit dangereux que les femmes qui me servoient n'entraissent en quelque défiance, & n'avertissent le Sultan du changement extraordinaire qu'elles remarquoient dans moi. Car
je

je ne craindrai pas d'avouer que la joye me rendit durant plusieurs heures si étourdie que je ne sçavois guères ce que je faisois, & encor moins ce que je disois. Aucune de mes femmes qui n'eût ce jour-là part à mes caresses. Elles en furent accablées. Je me jetois à leur col, & les tenois tendrement embrassées. Que pouvoient-elles penser d'une métamorphose si surprenante? J'avois jusques alors paru plongée dans la plus noire mélancolie, & je paroïs être tout à coup de l'humeur du monde la plus vive & la plus caressante. L'on sçait que la joye n'est que trop babillarde, n'y avoit-il pas à craindre que je ne laissasse échapper un secret, d'où dépendoit ma liberté & celle de mes amies? Il falut que Julie me fît ressouvenir du danger qu'il y avoit de trop me livrer à des transports qui pouvoient me trahir. Et, parce que
je

je ne profitois guères de ses conseils, elle eut soin de me dérober durant le reste de la journée à la vûe de mes femmes, en se renfermant avec moi dans mon cabinet. Salim & l'aimable Rosalie me firent aussi compagnie.

L'HEURE du souper étant venue, Salim se retira en nous promettant qu'elle se trouveroit la première près des pallissades. Comme elle n'étoit plus d'une figure qui pût la rendre chère au Sultan, elle étoit assurée que nulle esclave n'étoit préposée pour éclairer ses démarches & ses actions. Ainsi elle pouvoit hardiment promettre de se trouver au lieu du rendez-vous, sans que personne s'en aperçût; mais il n'en n'étoit pas de même de moi. Il n'y avoit que trop de surveillantes, chargées de m'observer de près; & je prévoyois qu'il ne me seroit pas facile de tromper leur vigilance. J'en vins

vins cependant heureusement à bout, ou plutôt ce fut Julie qui me tira d'embarras. Elle s'étoit pourvûe de tout ce qui nous étoit nécessaire pour nous échapper du pavillon que nous occupions, sans qu'aucune de mes femmes pût en avoir quelque soupçon. Il falloit nous resoudre, ou à traverser leurs appartemens, ce qui les auroit infailliblement éveillées, ou nous déterminer à descendre par la fenêtre de la chambre où je couchois, & qui avoit vûe sur les jardins. Et il faut remarquer que cette fenêtre étoit très-exhaussée, mais la prudente Julie avoit tout prévu. Dès qu'elle eut lieu de croire que mes esclaves étoient plongées dans un sommeil profond, elle nous montra une grande quantité de gros cordons de soye qu'elle avoit liés ensemble & auxquels elle avoit fait plusieurs nœuds, de façon qu'ils pouvoient nous ser-

vir

vir d'échelles. Voilà, Mesdames, nous dit-elle à Rosalie & à moi, un secours dont ne pouvions nous passer; car je ne crois pas que vous eussiez été d'humeur d'exposer votre vie; &, grâces à mes petits soins, vous pourrez sortir d'ici sans courir aucun risque. Nous n'avons qu'à attacher ces cordons à la fenêtre, les nœuds que j'y ai fait d'espace en espace nous donnerons la facilité de descendre sans avoir à craindre aucune chute; &, pour vous encourager, je consens à vous donner l'exemple. Et vous pensez donc, ma chère, lui répondis-je, qu'il y ait quelque peril qui m'intimide? J'étois prête à faire un sacrifice de ma vie, pour échapper aux dangers qui menaçoient mon innocence; ainsi jugez s'il en est quel-qu'un où je ne m'expose bien volontiers. Oui, je serois assurée de trouver la mort à la porte du Serrail, que, pour en sortir, je ne craindrois

drois pas de voler au devant des coups dont elle devoit me frapper.

JULIE ne pouvoit manquer d'applaudir à de si généreuses dispositions qui étoient le fruit des leçons de sagesse qu'elle m'avoit données. Nous continuâmes à nous entretenir jusques à une heure après minuit qui étoit le tems que nos Libérateurs avoient choisi pour finir nôtre esclavage. Nous nous trouvâmes au bout d'un quart d'heure descendues toutes trois dans les jardins; &, nous étant aprochées des palissades, nous aperçûmes trois Eunuques étendus sur le sable, & baignés dans leur sang; & à leurs côtés étoient six hommes armés, à la tête des quels étoient Dom Inigo & le généreux Dom Carlos. C'est malgré nous, Madame, me dit-il en s'approchant de moi, que nous avons répandu du sang; mais ce n'étoit qu'à ce prix que nous pouvions

vions vous arracher de ces lieux. L'alarme eût bientôt été dans le Serrail, si nous ne nous étions saisis de ces trois malheureux qui gardoient les palissades, & si nous ne leurs avions donné promptement la mort. Pûs-je ne pas souffrir infiniment de ce que ma liberté leur avoit coûté la vie? Je m'attendris sur leur sort; mais le mal étoit sans remède, & il avoit été inévitable. Ainsi il ne s'agissoit pas de nous abandonner à des plaintes inutiles, les momens nous étoient chers, & nous en profitâmes.

Nos Libérateurs nous avoient menagés à travers les palissades une issue dont ils nous firent prendre le chemin par où nous nous échapâmes à la hâte. Nous trouvâmes à quelques pas de-là deux chaises de poste. Je montai dans une avec Julie, & l'autre fut pour Rosalie & pour Salim. Dom Carlos accompagné de ses deux Domestiques

mestiques & Dom, Inigo à la tête de douze Cavaliers courageux, tous habillés à la mahometane, nous servirent d'escorte. Il ne faut pas demander la diligence que nous fîmes; elle fut telle que nous fûmes rendus à Salé avant le jour. Dom Inigo avoit si bien donné ses ordres que rien ne sembloit pouvoir retarder notre départ. Son Vaisseau étoit à la voile, & n'attendoit que nôtre arrivée pour démarer. Nous ne faisons que de nous embarquer, lorsque six Commis vinrent faire la visite du Navire. Quel sujet d'alarme pour mes Compagnes & pour moi! Car pouvions-nous espérer d'échaper à leurs recherches? Mais mes Libérateurs, qui avoient prévû le danger où nous serions exposées, sûrent nous en tirer. Les six Commis, étant descendus à fond de cale, s'y virent environnés d'une vingtaine d'hommes armés qui les char-

chargèrent de chaînes tandis que
notre Vaisseau s'éloignoit du rivage.

Le vent, qui nous étoit favo-
rable, nous eut bientôt mis à cou-
vert des poursuites du cruel Ibra-
hin. Que l'on ne s'attende pas
que je tâche d'exprimer les trans-
ports de joye où nous nous li-
vrâmes, & par combien d'actions
de graces nous fîmes éclater les
sentimens de reconnoissance dont
nos cœurs étoient pénétrés pour la
faveur singuliere dont nous étions
redevables à la bonté de la Provi-
dence divine. Mais notre joye,
quelque vive qu'elle fût, égaloit-
elle celle de nos généreux Libéra-
teurs? J'ai dit que Dom Inigo é-
toit entièrement dévoué à la Fa-
mille de mon Amie, & je ne fus
pas long-tems sans m'apercevoir
que Dom Carlos brûloit pour elle
d'un amour bien vif & bien ten-
dre. Mais la triste Rosalie, conti-
nuellement livrée aux soupirs &

Tome II.

O

aux

aux pleurs , ayant sans cesse présent à l'esprit le souvenir de ses humiliantes infortunes , n'étoit guères en état de remarquer l'impression que la vûe de ses charmes avoit faite sur le frère du malheureux Dom Diégo. Il s'étoit contenté durant les premiers jours de faire parler ses soupirs & ses regards ; mais , trop occupée de sa douleur , elle n'en n'avoit pas entendu le langage.

Le passionné Dom Carlos ne s'en tint pas long-tems à ces mièux truchemens. Comme je lui avois appris que Rosalie étoit résolue de se retirer en France & de se renfermer dans un Couvent , il mit tout en œuvre pour la détourner d'un pareil dessein , si contraire aux intérêts de son amour ; & , parce que mon Amie s'obstinoit à vouloir l'exécuter , il me pria de me servir du pouvoir que j'avois sur son esprit , pour lui faire prendre une autre

tre résolution. Je connoissois trop
 ses sentimens pour pouvoir espérer
 de la rendre favorable aux desirs
 de Dom Carlos. Je lui promis ce-
 pendant de m'acquitter avec zèle
 de la commission dont il me char-
 geoit; &, dès le même jour, j'eus
 à ce sujet un entretien particulier
 avec mon Amie. Ma chere Ro-
 salie, lui dis-je, vous verrai-je tou-
 jours en proie à douleur? J'avouë-
 rai, si vous le voulez qu'elle est
 juste; mais ne devriez-vous pas la
 moderer? Me laisserez-vous tou-
 jours le mortel chagrin de vous voir
 continuellement répandre des lar-
 mes? Votre cœur ne s'ouvrira-
 t-il jamais à la joye? Si vous m'ai-
 miez, ne devriez-vous pas parta-
 ger la mienne? Eh! pouvez-vous
 douter, ma chere, me répondit-
 elle en se jettant à mon col, qu'il
 n'est personne qui prenne plus de
 part que moi au bonheur qui vous
 attend. Vous allez être rendue à

votre Patrie; & la honte, l'infamie dont je suis couverte, m'oblige de m'éloigner de la mienne. Vous touchez de près au moment qui va unir votre sort à celui d'un Amant digne de toute votre tendresse, & puis-je cesser de donner des larmes à la mort du malheureux Dom Diégo? Hélas! ce tendre & fidèle Amant vivroit encor, si son amour pour moi avoit été moins généreux & moins constant.

Oui, belle Rosalie, lui répondis-je, je conviens que son souvenir doit vous être bien cher; mais aimez Dom Diego dans un autre lui-même. Flatez de quelque espoir les vœux de Dom Carlos. C'est vôtres Libérateur, c'est le mien. Je suis assurée que la reconnaissance & l'estime parlent dans votre cœur en sa faveur, joignez y quelques sentimens de tendresse. Mille qualités charman-tes, qui le distinguent, ne peu-vent.

vent-elles faire quelque impression sur votre ame? Ne devriez-vous pas lui tenir compte, & le récompenser des perils où il s'est courageusement exposé dans l'espérance de secourir un frere dont la vie lui étoit plus chere que la sienne? Mais faites une autre reflexion, songez que vous ne pouvez sans cruauté exécuter le dessein que vous aviez formé de vous éloigner de votre Patrie. Avez-vous oublié que vous y avez laissé une Mere que vous devez arracher à la cruelle incertitude où elle est sur votre triste sort? Rappelez-vous cette tendre Mere fondante en pleurs & ne cessant de répéter jour & nuit votre nom. Hélas! peut-être vous attend-elle pour recueillir son dernier soupir: refuserez-vous d'aller essuyer ses larmes, & de la rappeler à la vie par votre présence? si vous avez fait quelque tache à votre gloire en

O 3

vous

vous laissant enlever par Dom Diégo, c'est une tache que vous pouvez effacer en acceptant la main de Dom Carlos.

MAIS l'honneur, me répondit Rosalie, me permet-il de lui donner la mienne? Ne la dédaignerait-il pas s'il étoit instruit de mes humiliantes infortunes? Sçait-il que j'ai été la malheureuse victime de l'infame passion d'un barbare? Quel autre parti me reste-t-il à prendre que d'aller ensevelir ma honte dans l'obscurité d'un Cloître, & de me dérober pour toujours aux yeux de ma Famille? Cette tendre Mere, dont le souvenir fait couler mes larmes, ne mourroit-elle pas de douleur, si je m'offrois à sa vûe? Ne lui enfoncerois-je pas le poignard dans le sein, si je lui aprenois mes honteuses disgraces? Si du moins je n'avois pas à me les reprocher à moi-même; mais, déchirée par de continuels remords, puis-je oublier
que

que j'ai été sourde à la voix de l'honneur, du devoir, & de la Religion; qu'aveuglée par ma passion, je me suis deshonorée par une fuite scandaleuse? Ne seroit-ce pas avoir déposé toute honte, que d'oser me reproduire dans le monde après un tel éclat, Que de rebuts que de mépris, que d'humiliations de sa part, n'aurois-je pas à essuyer? Et serois-je en droit de m'en plaindre? Mais ne croyez pas, ma chère, ajouta Rosalie, que ce soit là le motif qui me fait soupirer après la retraite. Dieu a daigné toucher mon cœur par l'onction de sa Grace. Les coups, dont il m'a frappée, m'étoient nécessaires pour me rappeler à mon devoir. Je me suis humiliée sous sa main miséricordieuse, je me suis reproché mes faiblesses, je lui en ai demandé pardon, & j'espère de desarmer sa colère par la vivacité de mon repentir, & par les torrens de pleurs qui couleront sans cesse

320 TRIOMPHE DE
de mes yeux. Je l'avois choisi ce
Dieu de bonté pour l'époux de mon
ame. Des engagemens solennels
contractés aux pieds des Autels, &
que je n'aurois jamais dû oublier,
m'unissoient à lui. Je vais les repren-
dre ces liens sacrés. Heureuse, si ce
Dieu de miséricorde veut bien ne
pas rejeter une Epouse infidelle.

Les soupirs, les pleurs, le ton
touchant, qui accompagnerent ces
paroles édifiantes, que je venois
d'entendre, m'attendrirent au point
que je ne pûs m'empêcher de mê-
ler mes larmes à celles de mon A-
mie. Le discours qu'elle venoit de
me tenir, & que lui avoit inspiré sa
sagesse, me fit juger qu'il me seroit
inutile de continuer à appuyer au-
près d'elle les intérêts de Dom Car-
los. Je me serois même fait un scru-
pule de travailler à ébranler ses sain-
tes résolutions. Il étoit nécessaire que
que Dom Carlos en fût instruit, & ce
fut-là un soin dont je me chargeai.
Après

Après lui avoir répété mot pour mot la conversation que j'avois eue avec mon Amie, je l'exhortai à se défaire d'un amour, dont il ne pouvoit se promettre aucun succès. Mais il ne me fut pas facile de lui faire entendre raison. Il falut que Rosalie elle-même lui répétât les mêmes choses qu'elle m'avoit dites. Mais elle fit plus, elle parla avec tant de force à Dom Carlos, le menaça si sérieusement de toute sa colere, s'il lui arrivoit encor de l'entretenir de son amour, qu'il lui promît de ne la plus fatiguer par ses importunités; & que, quelque violence qu'il dût lui en coûter, il tiendrait renfermés dans son cœur des sentimens dont chaque instant verroit accroître l'ardeur. Il fut exact à tenir parole; & , s'il ne pût empêcher que ses soupirs & ses regards ne tinssent à Rosalie un langage bien tendre, la crainte de l'offenser fit qu'il s'en tint à ces

O s

muets

muets interprètes durant tout le reste de la navigation.

LE vent n'avoit pas encor cessé de nous favoriser, & nous espérions que dans peu de jours nous découvririons les côtes d'Espagne, lorsque nous fûmes acueillis d'une tempête si furieuse que notre perte nous parût inévitable. On commença à ne plus entendre que cris & que gémissemens dans tout le Vaisseau. L'image d'une mort prochaine glaçoit d'effroi les plus intrepides matelots. Le Pilote lui-même ne pouvoit s'empêcher de crier, que, si les vents ne relâchoient de leur violence & la mer de la fureur qui l'agitoit, la fin du jour seroit marquée par notre naufrage. Et, ce qui nous en annonçoit le fatal instant, c'est qu'outre que nôtre Navire commençoit à faire eau de toute part, le Pilote avoit été obligé d'en abandonner le gouvernail. Les plaintes, les lamentations,

tions, les hurlemens augmentoient à mesure que l'orage sembloit prendre de nouvelles forces. Durant trois jours & trois nuits consécutives notre Vaisseau erra au gré des vents & des flots courroucés. La seule Julie, soumise aux ordres de la Providence, paroissoit envisager sans frayeur les périls qui nous environnoient. Notre vie, me disoit-elle en me tenant étroitement serrée entre ses bras, est entre les mains de Dieu, qu'il en dispose à sa volonté : faisons lui en, s'il le faut, un sacrifice, & loin de l'irriter par des murmures qui ne serviroient qu'à hâter le moment de notre perte, tâchons de le mettre dans nos intérêts par la ferveur de nos prières & par une vive confiance dans le secours de ses bontés. Lui seul ne commande-t-il pas aux vents & aux flots, c'est par ses ordres qu'ils paroissent déchainés contre nous. Adorons la puissance & les

arrêts de cet être suprême, & espérons qu'il nous tendra une main secourable : non, il ne permettra pas que nous tombions dans les abîmes qui s'entr'ouvrent sous nos pieds.

LES vœux ardents que cette sainte Fille adressa au Ciel furent écoutés. L'air commença à s'éclaircir, les affreux mugissemens de la mer, les horribles sifilemens des vents irrités, commencerent à ne plus se faire entendre. Le Soleil, qui durant plusieurs jours nous avoit dérobé sa lumière, reparut à nos yeux, & ramena la joye & l'espérance dans nos cœurs. Un calme heureux enfin succéda à l'épouvantable tempête dont nous venions d'être agités. Nous quittâmes, mes Amies & moi, la chambre où nous nous étions tenuës renfermées durant l'orage, pour aller respirer l'air sur le tillac. Il n'y avoit que quelques momens que nous y étions, lorsque nous aperçûmes de loin

loin les débris d'un Vaisseau. Je ne sçavois si mes yeux me trompoient, mais je croyois voir un pauvre malheureux, qui étoit appuyé sur une planche qui lui servoit de gouvernail, & qui sembloit reclamer notre secours. Mes yeux ne pouvoient se détacher de dessus cet objet qui excitoit ma pitié. Je le fis remarquer à Dom Inigo, qui étoit alors à mes côtés. Avec le secours d'une lunette d'approche, il découvrit que je ne m'étois point trompée; & il ordonna en même tems à quelques matelots de se jeter dans la chaloupe, & d'aller promptement tirer des eaux le misérable qui étoit menacé à chaque instant de périr.

Je tremblois que l'on n'eût pu voler assez à tems à son aide; mais j'eus la consolation de le voir hors de danger. La chaloupe, qui avoit été détachée, eut bientôt rejoint notre Vaisseau. Je connus alors que c'étoit une jeune personne de mon
sexe

sexe, pour qui la pitié m'avoit intéressée. Nous nous empressâmes, mes compagnes & moi, à lui donner tous nos soins. Nous la portâmes dans notre chambre, où, après lui avoir fait rendre l'onde amère qu'elle avoit bûe, nous la deshabillâmes à la hâte, & nous la fîmes mettre dans un lit. Elle étoit tombée sans force & sans sentiment dans nos bras, & il ne nous fut pas facile de la rapeller à la vie. Mais elle ne reprit l'usage des sens que pour se livrer à la plus amère douleur, & pour répandre des torrens de larmes. Cher Marquis, s'écrioit-elle d'une voix entrecoupée, tendre & fidèle Epoux, c'en est donc fait, je ne te verrai plus. Mort cruelle, pourquoi m'as-tu épargnée? Pourquoi n'ai-je pas été ensevelie dans les eaux avec ce cher objet de ma chaste ardeur? Puis un moment après, élevant les yeux & les mains au Ciel

Ciel, elle ajoûta: Mais, ô mon Dieu, pardonnez moi les plaintes, que l'excès de la douleur qui m'accable vient de m'arracher. Je ne murmure point des coups dont vous me frappez, donnez moi seulement la force de les supporter. Elle se tût ensuite en attachant ses yeux contre terre, & elle n'exprima plus sa tristesse que par ses soupirs & par ses pleurs.

CETTE aimable inconnue avoit une physionomie si gracieuse & si prévenante, jointe à un si grand éclat de beauté, l'air de langueur répandu sur son visage & dans ses yeux lui prêtoit des graces si touchantes, que je ne pouvois la voir & l'entendre soupirer, sans être attendrie au point que de répandre moi-même des larmes. Les plaintes que la douleur lui avoit arrachées, lorsqu'elle étoit revenue de sa foiblesse, nous avoient appris qu'elle pleuroit la mort d'un Epoux tendre-

drement aimé, qui avoit apparemment été submergé dans les eaux. Il pouvoit cependant se faire que, comme elle, il eût échapé au naufrage; & ce fut-là la raison que je fis valoir pour la consoler. Mais elle me répondit en poussant de nouveaux soupirs, & en répandant de nouvelles larmes, qu'elle n'étoit que trop assurée de son malheur, que ses yeux en avoient été témoins, qu'elle avoit vû son cher Epoux enseveli dans les ondes. Tendre & aimable Epoux, ajoûta-t-elle en élevant ses regards au Ciel, tu ne t'es livré à la mort que parce que ma vie t'étoit plus chère que la tienne! Ah, avois-je besoin de cette dernière preuve de ta générosité & de ta tendresse? Pourquoi n'as-tu pas souffert que la mer me servit, comme à toi, de tombeau. La mort n'eût-elle pas été pour moi le plus précieux de tous les dons? & quel usage puis-je faire d'u-

d'une vie qui va être pour moi un insupportable fardeau?

Je ne rapporterai pas tous les motifs de piété & de Religion que la vertueuse Julie emploïa pour la consoler. Je sçai, Madame, lui répondit la jeune inconnue, que je dois adorer les ordres de la Providence. Mais, quoique soumise à ses volontés, en sens-je moins vivement les coups dont elle m'a frappée. Ces coups peuvent-ils être plus rudes, & ne se sont-ils pas suivis de près les uns les autres? De combien de disgraces ma misérable vie n'a t-elle pas été jusqu'à présent traversée, & comment ai-je pô survivre à tant d'infortunes? Puis-je m'en rapeller le souvenir, sans repandre des torrens de pleurs? Et qui pourroit en entendre le récit, sans mêler ses larmes aux miennes?

LA figure de cette aimable inconnue, son air, ses manieres, mil-

le graces répandues sur toute fa
personne, m'avoient si fort pré-
venue en sa faveur, que ses inté-
rêts m'étoient devenus aussi chers
que les miens. Je ne sçavois en-
cor qu'une partie de ses malheurs,
& la part que j'y prenois rendoit
ma douleur presque égale à la sien-
ne. Etoit-ce la pitié qui agissoit
dans mon cœur, ou plutôt n'étoit-
ce pas l'effet d'une sympathie na-
turelle, qui me lioit si fort aux in-
térêts de cette jeune personne? Je
croyois ne pouvoir lui refuser tou-
te ma tendresse, & que de marques
ne lui en donnai-je pas? Je ne vou-
lois plus la quitter, & je pris au-
tant de soin d'elle que si elle m'eût
été unie par les liens du sang. Je
me jettois à chaque instant à son
col en l'accablant des plus vives
caresses; & avec quelle douceur char-
mante, & avec quelle sensibilité,
malgré la douleur qui l'accabloit,
ne répondoit-elle pas aux té-
moig-

moignages qu'elle recevoit de mon amitié ? Je m'empressai à lui faire prendre quelque nourriture ; & , comme je voyois qu'elle avoit besoin de quelques heures de repos , je représentai à mes Amies qu'il falloit la laisser seule , ou ne nous entretenir qu'à voix basse , tandis qu'elle goûteroit les douceurs du sommeil. Elle s'endormit en effet peu de momens après , & mes Amies se retirèrent dans une autre chambre , mais ma tendresse me retint auprès de la belle infortunée. Je me plaisois à considérer les graces répandues sur son visage. C'étoit une régularité , une délicatesse de traits , c'étoit un éclat de teint , dont mes yeux étoient éblouis. Mes regards enfin ne pouvoient se détourner de dessus elle ; mais plus je la voyois , plus je m'attendrissois sur son triste sort. L'on peut bien juger que les dernières paroles , qui lui étoient

toient échappées n'avoient pû manquer d'exciter ma curiosité. Elle avoit dit que sa vie avoit été traversée par les plus étranges infortunes, je me croyois intéressée à en savoir le récit; mais pour le lui demander, j'attendis que sa douleur devenue un peu moins vive lui permît de le faire. C'est par ce récit que je vais commencer le cinquième livre de ces Mémoires, & j'ose avertir d'avance le Lecteur qu'il n'en fera pas la partie la moins intéressante. Soupçonnois-je qu'il dût me coûter mille sujets de crainte & de frayeur? A quels cruels soupçons mon cœur ne va-t-il pas être livré?

FIN DU TOME SECOND.

S' 2168(2)

X 3904736

ALB = S' 2168(2)

g

De 2382^c



L E
TRIOMPHE
D E L A
V E R T U,
O U
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
C O M T E S S E
D E
B R E S S O L.
T O M E I I.



A L A H A R E,
Chés **JEAN GALLOIS.**
M. DCC. XLI.

